

A. M. D. G.

Collegium Ambianense

Soc. Jesu.

IN SOLEMNI PRÆMIORUM DISTRIBUTIONE

PRÆMIUM primum

Sermonis græci in gallicum versi

meritus ac consecutus est

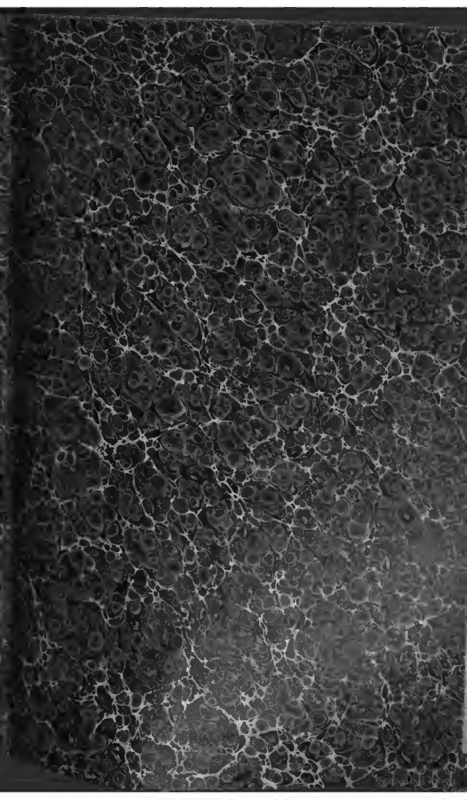
Adeodatus Lefevre

in Sextâ auditor,

die 18 Augusti 1851.

A. Guidée

Collegii Rector.





Cortez détruit sa Flotte.

AVENTURES & CONQUÊTES DE Fernand Cortez au Mexique,

Par Henri Lebrun,

Auteur des Voyages au Pôle Nord.



Les Espagnols découvrent Mexico.

Tours

Ad. Mame & Cie

ÉDITEURS

AVENTURES ET CONQUÊTES

DE

FERNAND CORTEZ

AU MEXIQUE.

Par Henri Lebrun,

AUTEUR DES VOYAGES AU PÔLE NORD, DU ROBERTSON DE LA JEUNESSE, ETC.



Tours,

CHEZ Ad. MAME ET C.ie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1839.

PRÉFACE.

La conquête du Mexique, le plus riche et le plus puissant des royaumes qui faisaient partie de la province de l'Anahuac, connue depuis sous le nom de Nouvelle-Espagne, est l'événement qui domine toute la vie de Fernand Cortez; mais, avant de raconter les faits qui ont amené le succès de cette gigantesque entreprise, nous devons donner quelques détails sur l'état où

se trouvait le pays à l'époque de son envahissement par les Espagnols.

Les premiers historiens, poussés par l'amour du merveilleux et par le désir de rehausser la gloire d'une conquête aussi importante, aussi difficile, ont fait un tableau exagéré de la civilisation des Mexicains, ainsi qu'on va en juger par l'esquisse rapide de leur religion, de leur gouvernement, de leurs mœurs.

Et d'abord, quels furent les habitants primitifs de l'Anahuac? Cette question, encore couverte d'épaisses ténèbres, a donné naissance à d'ingénieuses théories qui ne l'ont pas éclaircie; nous les laisserons donc de côté pour ne nous occuper que de faits à peu près authentiques.

Les Toltèques, tribu belliqueuse et sauvage de l'Anahuac, se sont formés les premiers dans ce pays en état régulier, vers 667 A. D. Ils se constituèrent en monar-

chie, qui dura quatre siècles, après lesquels leur territoire fut envahi par d'autres tribus; elles le cédèrent à leur tour aux Aztèques, ou Mexicains, qui, venus des bords du golfe de Californie, s'arrêtèrent près du grand lac de Tezcuco, et fondèrent la fameuse ville de Tenotchitlan, ou Mexico.

Ce peuple introduisit un état de choses plus régulier. Il paraît cependant que, lors de la conquête, leur empire ne datait pas de bien loin, car les traditions des naturels faisaient remonter seulement à trois siècles les migrations des Aztèques et l'établissement de leur empire; suivant eux, neuf rois occupèrent successivement le trône, et Montezuma, le dernier, régnait encore lors de l'arrivée de Cortez.

Il est impossible qu'en aussi peu de temps les Mexicains soient parvenus au degré de civilisation dont parlent avec enthousiasme les historiens primitifs; il n'est cependant

pas moins vrai que ce peuple était supérieur à tous ceux qui habitaient le Nouveau-Monde. Le droit de propriété, inconnu des tribus sauvages et constamment violé par elles, était défini et limité dans le Mexique; on y avait des notions de commerce, et, suivant M. de Humbold, trois espèces de monnaies servaient aux transactions. Le nombre et la beauté des villes attestent également la supériorité des Mexicains; la description de la capitale, que nous donnons dans le chapitre XII, la grandeur et la magnificence des ruines découvertes en plusieurs endroits, démontrent une civilisation très-avancée, incompatible, il faut l'avouer, avec l'état des mœurs de ce peuple.

L'examen de leur religion nous frappe tout d'abord d'étonnement et d'horreur; on ne peut imaginer rien de plus barbare et de plus sanguinaire que les affreuses cérémonies dont leur triste superstition hono-

rait leurs divinités. Mais l'atrocité des sacrifices humains était encore augmentée par le système régulier qui réglait toutes leurs coutumes religieuses. Ils avaient des temples magnifiques, desservis par une grande quantité de prêtres, qui occupaient un rang distingué dans l'état, et dont l'influence dans les conseils était toute-puissante ; à leur tête marchaient deux grands prêtres, choisis parmi les personnages les plus illustres par leur naissance, leurs talents et leurs vertus ; le monarque les consultait dans toutes les occasions, et ne pouvait pas déclarer la guerre sans leur autorisation. Après eux venaient les sacrificateurs, les devins, les gardiens du temple et les poëtes chargés de composer les hymnes sacrés ; tous formaient des ordres distincts, dont les attributions étaient définies par les lois.

Le système mythologique des Mexicains était en rapport avec leur caractère féroce

et guerrier. Leur dieu principal était le dieu de la guerre, nommé *Huitzilopochtli*. Ils lui adressaient spécialement leurs vœux et leurs prières, et pour se rendre propice cette terrible divinité, ils s'imposaient les pénitences les plus sévères et toutes les tortures que la superstition peut suggérer. Mais quelque terribles que fussent ces souffrances corporelles, elles étaient loin de pouvoir être comparées aux boucheries humaines dont les autels et les temples étaient continuellement ensanglantés. Il est impossible de calculer le nombre des victimes immolées annuellement, mais suivant les conjectures les plus modérées, on n'en comptait pas moins de vingt mille.

Le genre de mort variait suivant l'importance des fêtes et la qualité des victimes. Quelquefois on les noyait, ou on les laissait périr de faim, en les renfermant dans des cavernes; dans d'autres circonstances, on forçait ces infortunés à combattre entre

eux, à la manière des gladiateurs romains. Cette mort était regardée comme la plus honorable, et ceux qui s'y exposaient avaient une chance de salut, car le vainqueur était ordinairement mis en liberté. Mais la forme la plus ordinairement suivie consistait à égorger sur l'autel les malheureuses victimes de cette atroce superstition.

Les sacrificateurs étaient au nombre de six; le premier d'entre eux, le *topiltzin*, portait un vêtement rouge, et sur sa tête une couronne de plumes vertes et jaunes; les vêtements des cinq autres étaient jaunes, bordés de noir. Après avoir mis le patient dans un état de nudité complète, ils le traînaient sur l'autel; quatre d'entre eux tenaient les pieds et les mains, le cinquième assujettissait la tête au moyen d'un instrument en bois ayant la forme d'un serpent, et le topiltzin frappait la poitrine avec un couteau en pierre, en arrachait le cœur, et l'offrait tout palpitant à l'idole, qui était

censée s'en nourrir. On barbouillait de sang les lèvres du dieu et les portes du temple. Si l'on immolait un prisonnier fait dans un combat, aussitôt le sacrifice consommé on lui coupait la tête, et le corps était remis à celui qui l'avait pris; il le faisait bouillir, et le mangeait en compagnie de sa famille et de ses amis, avides de prendre part à cet horrible festin. Les Otomies, tribu la plus féroce de tout le pays, coupaient les cadavres et en exposaient les morceaux dans leurs marchés, où les achetait qui voulait.

Les divinités inférieures étaient l'objet d'un culte semblable. On les représentait toujours sous des formes hideuses et repoussantes, et capables d'exciter l'horreur et l'effroi. Lorsque la superstition enfante des dieux cruels et vindicatifs, le culte qu'on leur rend doit être féroce et sanguinaire. Celui des Mexicains avait donc pour base la crainte inspirée par des divinités que le sang seul pouvait fléchir. C'était un obstacle

au développement des qualités morales de l'homme, et à l'extension des relations sociales. Ainsi, par une étrange anomalie, les Mexicains, les hommes les plus civilisés du Nouveau-Monde, en étaient en même temps les plus féroces, et la cruauté de leurs cérémonies et de leurs mœurs, surpassait celle des tribus tout à fait sauvages.

Quoique le système de gouvernement des Mexicains ait été décrit par les premiers historiens avec les mêmes expressions dont ils se seraient servis pour faire connaître les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe, ce qui est un témoignage irrécusable de leur exagération, on remarque cependant quelques parties de l'administration qui indiquent un certain perfectionnement. Ainsi, ils avaient une police bien entendue et régulièrement établie; au moyen de courriers, les ordres de l'empereur parvenaient, avec une extrême rapidité, d'une extrémité à l'autre de l'empire, et les

nouvelles importantes étaient immédiatement transmises à Mexico. On soldait un grand nombre d'officiers publics pour inspecter les marchés, recevoir les taxes et rendre la justice. L'équité servait de base à l'établissement des impôts sur les propriétés, les produits de l'industrie et les articles exposés en vente dans les marchés; ces impôts étaient proportionnés à l'étendue des possessions et à la valeur des objets vendus. Chacun savait qu'il devait contribuer à augmenter les revenus publics, et s'y conformait sans contrainte. Les impôts étaient payés en nature; on portait dans les magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses parties de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie et des arts. De ces vastes dépôts l'empereur tirait de quoi fournir à sa nombreuse suite pendant la paix, à ses armées pendant la guerre, des munitions, des habits, des armes, etc., etc.

Le gouvernement du Mexique était mo-

narchique, mais il n'avait pas toujours subsisté sous la forme qu'il offrit aux Espagnols. L'autorité royale avait été d'abord très-restreinte, et le pouvoir du souverain ressemblait plutôt au pouvoir d'un patriarche qu'à celui d'un despote; mais à mesure que le territoire s'étendit, que les richesses augmentèrent, que la civilisation fit des progrès, ce pouvoir s'accrut graduellement et devint despotique et absolu, tel que les Espagnols le trouvèrent établi.

Les conquêtes et les talents de Montezuma, en agrandissant l'empire, portèrent un coup mortel à l'indépendance des petits princes limitrophes, qui, après avoir exercé sur leurs sujets un pouvoir illimité, se virent forcés de devenir feudataires de Montezuma. La couronne était élective, et le droit d'élection appartenait à six électeurs de haut rang, renommés par leur courage et leurs talents; cependant les seigneurs de Tezcuco et de Tacuba étaient de droit au

nombre des électeurs, mais les quatre autres changeaient à chaque élection; leur choix tombait toujours sur un membre de la famille du souverain décédé; ils prenaient le plus capable, sans s'arrêter à l'ordre de la naissance.

L'avénement d'un nouveau souverain était marqué par la pratique de plusieurs usages, dont le plus caractéristique consistait dans la guerre que devait faire le monarque élu, afin de se procurer les victimes qu'on immolait dans cette circonstance importante.

Le trône de Montezuma était entouré d'une magnificence extraordinaire; sa suite était très-nombreuse, et le servait avec une étiquette et un cérémonial qu'on n'avait jamais vus à la cour d'aucun prince du Nouveau-Monde. L'empereur avait trois conseils, composés des personnages les plus éminents, et qui donnaient leur avis sur toutes les questions intéressant le salut et la

prospérité de l'État; il employait plusieurs ministres et principaux officiers de sa cour à l'administration des revenus publics, après qu'ils avaient été recueillis par les fonctionnaires d'un ordre inférieur. Le trésorier général, le *hueicalpriqui*, comme on le nommait, jouissait d'une considération supérieure à celle de ses collègues, et tous les trésors de la couronne étaient confiés à sa garde.

Les fonctions d'ambassadeur étaient de la plus haute importance; on choisissait, pour les remplir, les principaux de l'empire; leur caractère était sacré; on les entourait d'honneurs et de magnificence dans les villes où ils passaient; on les traitait comme l'aurait été le monarque lui-même, mais il ne leur était pas permis de s'écarter de la route qui leur avait été tracée.

La distinction des rangs établie au Mexique est un argument en faveur de la civi-

lisation avancée du pays. Dans la vie sauvage, la force physique constitue seule le mérite des hommes, mais lorsque les sociétés sont régulièrement organisées, on accorde la préférence à d'autres qualités, à d'autres avantages : les facultés morales l'emportent sur les facultés physiques, et servent à classer les individus. Au Mexique la loi réglait d'une manière fixe et déterminée cette distinction des rangs; les nobles étaient partagés en plusieurs classes, que les Espagnols ont confondues sous la dénomination générale de *caciques*. Les *teuctli* occupaient le rang le plus élevé; pour obtenir cette honorable marque de distinction, le candidat devait prouver, non-seulement une naissance illustre, mais un mérite supérieur; il passait une année entière dans une sorte de noviciat, pour montrer ses vertus, sa fermeté, son courage. Les titres de noblesse étaient en général héréditaires, et, au moment de la conquête, il existait à Mexico plusieurs familles descendantes des

Aztèques, qui attachaient un grand prix à cette origine.

Les terres étaient partagées entre le monarque chargé d'entretenir les temples et leurs prêtres, les nobles et les communautés, et afin que les propriétés de chaque classe fussent exactement connues, on suspendait dans les temples des peintures indiquant ce qui appartenait aux uns et aux autres. Sur ces espèces de cartes les terres de la couronne étaient peintes en pourpre, celles de la noblesse en écarlate, et celles des communautés en jaune. Ces plans furent d'une grande utilité aux magistrats espagnols pour décider les contestations élevées entre les Indiens. Les propriétés de la noblesse étaient héréditaires, à l'exception de celles attachées à certains offices, et qui se perdaient avec eux. Les propriétés passaient à l'aîné de la famille, mais dans certains cas d'incapacité physique ou morale, le père pouvait choisir le fils qu'il préférait,

et l'instituer son héritier, à la charge de faire à ses frères une existence honnête.

Les lois des Mexicains étaient simples, mais d'une extrême sévérité; la mort était la punition de presque tous les crimes et de certaines fautes, qui, dans les contrées européennes, n'auraient été que légèrement punies; ainsi on pendait celui qui portait des vêtements étrangers à son sexe; celui qui trahissait son souverain était mis en pièces; maltraiter un ambassadeur ou un officier public était une offense que la mort seule pouvait expier. La même peine était appliquée aux rebelles, aux corrupteurs, à ceux qui enfreignaient la discipline militaire; la même rigueur était employée contre ceux qui commettaient des crimes contre les mœurs. La mort était le châtiment du meurtrier, lors même que la victime était un simple esclave; le mari qui, surprenant sa femme en adultère, se contentait d'une réparation pécuniaire, subis-

sait la même peine, ainsi que les deux complices; on écrasait la tête de ces derniers entre deux pierres.

Ainsi donc, la férocité était le trait distinctif du caractère des Mexicains; elle se montrait dans leurs guerres, dans leurs cérémonies religieuses, dans leurs lois pénales.

Le degré auquel les Mexicains avaient porté les arts, est une question qui soulève bien des controverses. Leurs ingénieuses peintures, qui excitèrent tant l'admiration des Espagnols, sont loin de produire le même effet sur un spectateur calme et réfléchi; leurs bijoux en or et en argent, ces ouvrages si vantés de leur industrie, ne sont que des représentations informes d'objets communs, et des figures grossières d'hommes et d'animaux, sans vérité et sans grâce; et cependant ces productions artistiques, quelque imparfaites qu'elles fussent, dûrent nécessairement frapper l'esprit des conqué-

rants, qui n'avaient rien trouvé de semblable dans le Nouveau-Monde. Mais ils furent bien plus surpris en voyant les soins qu'on avait pris pour la défense de la capitale; les différentes espèces de fortifications employées pendant le siége mémorable de Mexico, les stratagèmes mis en usage par les naturels, prouvent une profondeur de vues et une promptitude de résolution, bien éloignées de l'état sauvage.

Enfin, pour résumer tout ce qui précède, les Mexicains marchaient, il est vrai, dans les voies d'une civilisation totalement inconnue alors dans le Nouveau-Monde, mais ils étaient loin de pouvoir être comparés à la moins avancée des nations européennes. Au temps de la conquête, ce peuple était belliqueux et féroce; il possédait les premières notions de l'agriculture, du commerce, de la législation et des arts; mais il était plongé dans une ignorance complète, et la barbarie de

ses mœurs ne permet pas de le compter au nombre des nations civilisées. Que les Espagnols, habitués à combattre contre des peuplades entièrement sauvages, aient été étonnés à l'aspect de ces hommes, réellement supérieurs à leurs ennemis ordinaires, cela se conçoit; mais nous ne devons admettre qu'avec la plus grande réserve les récits des premiers historiens, lorsqu'ils nous parlent des écoles publiques, des institutions civiles, des représentations scéniques des Mexicains, et enfin lorsqu'ils nous dépeignent ce peuple comme étant parvenu à l'âge viril de la civilisation, quand il était encore enveloppé dans les langes de l'ignorance et de la barbarie.



AVENTURES ET CONQUÊTES

DE

FERNAND CORTEZ

AU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance, éducation et jeunesse de Fernand Cortez*.

L'ardeur pour les découvertes et les entreprises aventureuses fut le trait caractéristique de la fin du quinzième siècle et de la plus grande partie du seizième. Aussitôt que l'audacieux génie de Colomb eut révélé l'existence d'un nouveau Monde, l'ardente imagination des Espagnols, les précipita bientôt dans la carrière qui venait de s'ouvrir, et qui offrait à tous d'immenses richesses, de grands royaumes à conquérir. Tout hom-

* Le vrai prénom de Cortez est Hernan; nous lui conservons celui de Fernand, sous lequel il est connu en France.

me, quelque basse que fût son extraction, quelque mince que fût son talent ou sa fortune, se croyait également propre à tenter les entreprises les plus hasardeuses et les plus gigantesques; la passion pour les expéditions militaires isolées, pour ainsi dire, succéda aux guerres des Croisades et à l'ère brillante de la chevalerie. Le Nouveau-Monde était un grand théâtre, sur lequel les esprits belliqueux pouvaient déployer leur courage, et dès que ce vaste champ leur fut ouvert, ils l'exploitèrent avec empressement. Dans cette foule qui rechercha gloire et fortune, plusieurs capitaines ont, avec honneur, inscrit leurs noms dans les pages de l'histoire; mais sur cette liste de noms illustres, celui qui occupe le premier rang, après l'immortel Colomb, est sans contredit l'heureux conquérant du Mexique, FERNAND CORTEZ.

Fernand Cortez naquit à Medellin, petite ville de l'Estramadoure, dans l'année 1485; il était fils de don Martin Cortez de Monroy, et de dona Catalina Pizarro de Altamirano, tous les deux de familles nobles et anciennes, mais dont la fortune était insuffisante pour soutenir leur rang. Entouré des dons de la fortune, au milieu des jouissances de la vie, il est probable que le génie de Cortez, manquant d'excitants propres à le développer, serait toujours demeuré caché, tandis que par sa position, il fut obligé d'employer toutes les res-

sources de son esprit pour poser les fondements de sa propre grandeur. Don Martin, remarquant dans son fils les germes de talents qui, bien cultivés, pouvaient le mener à de grandes choses, résolut de diriger ses études vers une carrière où il pût acquérir de la considération et de la richesse; il crut que le barreau conviendrait à ce jeune homme. En effet, il avait une vivacité et une sagacité d'esprit, une éloquence et une prudente retenue, bien supérieures à son âge, et ces qualités semblaient lui promettre de grands succès, s'il se livrait à l'étude des lois.

Fernand fut donc envoyé à la célèbre université de Salamanque; il avait alors quatorze ans; quoiqu'il possédât tout ce qu'il fallait pour faire de rapides progrès, il ne se livra pas avec assiduité à ses études; son tempérament ardent se révoltait contre la gêne et la discipline de l'école; la vie tranquille et studieuse lui était insupportable. Au bout de deux ans, quoiqu'il eût acquis certaines connaissances, il s'aperçut que la carrière qu'il parcourait était incompatible avec ses goûts et ses inclinations, et commença dès lors à se dégoûter de cette vie inactive et de tout travail sérieux. Ce changement le força à quitter Salamanque et à revenir à Medellin; là, il se livra aux exercices actifs, vers lesquels l'ardeur de son caractère l'entraînait; il apprit à manier les armes, à dompter les chevaux, et les jeux guerriers furent ses occupations favorites.

La violence de ses passions l'entraîna souvent hors des limites de la modération, et il fut loin de montrer dans cette période de sa vie cette politique prudente, cet empire sur lui-même, dont il donna depuis tant de preuves. La nature l'avait doté des plus brillants avantages; ses manières étaient gracieuses et attrayantes, son éloquence persuasive, sa taille élevée et bien proportionnée; la force physique et la bonne constitution dont il était doué le rendaient capable de supporter les plus grandes fatigues, et les ressources de son esprit lui permettaient de se jouer des plus grandes difficultés. Mais ces bonnes qualités étaient obscurcies par plusieurs défauts, qui tous avaient leur source dans la fougue de son tempérament, et son père craignait même qu'il ne pût jamais parvenir à la dompter.

Le jeune Cortez n'avait plus qu'une pensée; ébloui par le prestige de la gloire militaire, il brûlait de se signaler au milieu des combats; son père s'opposa d'abord de tout son pouvoir à ce nouveau désir; mais, après avoir perdu l'espoir de lui voir occuper un emploi civil, il consentit à lui laisser suivre la carrière des armes. L'époque était très-favorable pour parvenir en peu de temps à une haute fortune militaire; les guerres d'Italie fixaient surtout l'attention publique, et la renommée de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, était bien au-dessus de celle de Colomb

lui-même. Le voisinage de l'Italie, et la gloire de Gonzalve, décidèrent le jeune Cortez à s'engager sous ses drapeaux; mais, au moment de partir avec un détachement pour aller rejoindre l'armée, il tomba subitement malade, et ne put mettre son projet à exécution.

Sur ces entrefaites, Don Nicolas de Ovando fut nommé gouverneur d'Hispaniola; ce choix donna à Martin des espérances pour l'avenir de son fils. Ovando était son parent; il supposait que sous son puissant patronage, le jeune Fernand trouverait des occasions de montrer ses talents, et de parvenir à un poste honorable et lucratif. Dès qu'il eut présenté cette nouvelle idée à son fils, celui-ci s'en saisit avidement; il ne respira plus qu'après le moment où il lui serait permis d'aller dans le Nouveau-Monde; et tout de suite il se joignit aux aventuriers recrutés par Ovando; mais une malheureuse aventure, arrivée à Fernand quelques jours avant le départ, le mit dans l'impossibilité de s'embarquer, et le contraignit encore à demeurer dans le sein de sa famille.

Il s'écoula plus de deux ans avant qu'une autre expédition partît pour le Nouveau-Monde, et ce fut seulement en 1504 que Cortez arriva à Saint-Domingue; Ovando le reçut avec amitié, le traita comme son fils, et ne négligea aucune occasion de lui montrer l'intérêt qu'il lui portait; il lui confia plusieurs missions brillantes et surtout

lucratives; mais cette haute faveur qui aurait pleinement satisfait les désirs de ses compagnons, ne contentait pas son ambition à lui; il ne rêvait qu'aventures extraordinaires et périlleuses, et comme la situation dans laquelle était la colonie ne permettait pas à Cortez de suivre ses penchants et ses goûts militaires, quoique sur le chemin d'une grande fortune, il était mécontent de sa destinée.

L'ambition et l'ardeur des nombreux aventuriers qui se trouvaient alors à Hispaniola, ne tardèrent pas à se réveiller, lorsque Ojédo et Nicuesa entreprirent leur expédition pour faire des découvertes sur le continent, qu'ils voulaient conquérir, et où ils espéraient former des établissements. Cortez, qui venait de perdre son protecteur Ovando, se serait nécessairement joint à ses amis sans une maladie grave qui le retint à Hispaniola; ainsi, pour la troisième fois, une circonstance imprévue vint renverser ses projets. Sa précieuse vie était réservée pour de plus hautes destinées.

Nous ne reviendrons pas sur les suites fâcheuses de cette expédition, elles sont racontées dans l'*Histoire des Compagnons de Colomb;* presque tous ceux qui en faisaient partie périrent dans l'espace d'une année; et le seul résultat de tant d'efforts et de courage, fut l'établissement d'une

petite et faible colonie, fondée par Nunez de Balboa, dans le golfe de Darien *.

Cortez eut donc encore une fois à remercier Dieu de l'avoir préservé d'une mort presque certaine, en n'ayant pas permis qu'il suivît ses amis; cependant il regrettait de voir les belles années de sa jeunesse s'écouler dans le repos. Que lui importait la fortune? il en jouissait, puisqu'on lui avait donné une riche concession de terres et d'Indiens: c'était de la gloire qu'il voulait!

Lorsqu'en 1511, Diégo Colomb, qui avait succédé à Ovando, proposa de faire la conquête de l'île de Cuba, Cortez ne pouvait laisser échapper une occasion aussi belle; il mit en avant toutes ses protections pour être employé dans cette expédition, et il réussit à être placé en qualité de secrétaire auprès de Diégo Velasquez qui en était le chef. Velasquez, pendant son séjour à Hispaniola, avait acquis une grande et une haute considération due à son caractère honorable, à sa justice et à sa prudence; sous ce maître habile, les talents de Cortez se développèrent, et acquirent une maturité qui lui fut d'une puissante autorité dans les moments les plus critiques de l'extraordinaire carrière que nous allons lui voir parcourir.

* Robertson de la Jeunesse, pages 31 et suiv.

CHAPITRE II.

Conquête de Cuba. — Cortez est nommé commandant d'une expédition de découvertes.

De toutes les conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde, aucune ne fut accomplie avec plus de facilité que celle de la grande île de Cuba; il est vraiment surprenant que, pour conquérir une île de plus de sept cents milles de longueur et très-peuplée, Velasquez se soit contenté d'une faible troupe de trois cents hommes; et il est encore plus surprenant que cette poignée de soldats ait suffi à l'accomplissement d'une telle entreprise. Mais les naturels n'étaient pas belliqueux et n'avaient fait aucun préparatif pour s'opposer à l'invasion; on rencontra seulement quelque résistance à l'extrémité orientale de l'île. Cette partie était sous la dépendance d'un cacique nommé Hatuey, qui s'était enfui de Saint-Domingue pour échapper aux barbares traitements des Espagnols; dès qu'il sut leur arrivée à Cuba, il chercha à empêcher leur débarquement; mais ce fut inutilement, sa troupe fut bientôt dispersée, et lui-même fait prisonnier; ce simulacre

de défense ne retarda pas l'entière conquête de l'île, et aussitôt on fonda la colonie de *Sant-Iago*.

Peu après, une attaque fut dirigée contre la Jamaïque, et le succès qui la suivit fut attribué en grande partie à Cortez qui la commandait en second.

Les manières insinuantes et l'habileté de Cortez le rendaient agréable à Velasquez; doué lui-même d'une haute sagesse et de talents supérieurs, il était satisfait de trouver des qualités semblables réunies à l'ardeur et au courage de la jeunesse. Cortez, connaissant tous les avantages de sa position, s'occupait activement à en profiter; il cultiva surtout l'amitié de André Duero, comme lui secrétaire du gouverneur, dont il possédait toute la confiance. Malheureusement les plus belles dispositions de Cortez étaient toujours contrariées par l'impétuosité de son caractère : une circonstance se présenta où cette fougue manqua de lui devenir funeste, et de lui faire perdre le fruit de ses constants efforts.

Plusieurs colons de Sant-Iago, mécontents de Velasquez, voulurent transmettre leurs plaintes à Diego Colomb; l'intrépidité et la sagacité de Cortez le firent choisir pour cette expédition extrêmement périlleuse; il fallait aller à Hispaniola dans un mauvais canot. Le gouverneur, instruit de ce projet et outré de l'ingratitude de son se-

crétaire, avait décidé sa mort; mais Cortez, prévenu à temps, échappa aux mains de ceux qui allaient l'arrêter, et se réfugia dans une église, lieu d'asile inviolable suivant les idées de l'époque; il devait y demeurer jusqu'à ce que André de Duero et ses autres amis eussent apaisé le courroux du gouverneur et obtenu son pardon. Par une fâcheuse coïncidence, cette église était voisine de la maison de dona Catalina Suarez de Pacheco, jeune fille de bonne naissance, que Cortez recherchait en mariage. Il sortit une nuit pour aller la visiter; mais les alguazils le surveillaient; il fut tout de suite arrêté et conduit en prison; il reconnut alors toute l'étendue de sa faute; son repentir parut si sincère, que le gouverneur le fit mettre en liberté, et permit son mariage. Plus tard, il poussa même la générosité jusqu'à consentir à être le parrain de son premier enfant; il oublia tous ses griefs contre Cortez, n'eut pour lui que de bons procédés, mais il ne voulut jamais consentir à le rétablir dans son emploi de secrétaire. De ce moment, Cortez se conduisit en profond politique; il affecta la plus grande humilité, et se livra avec zèle à toutes les affaires qui intéressaient son patron; enfin il s'efforça de se rendre utile et agréable, espérant qu'on lui tiendrait compte de ce changement.

En 1515, le gouverneur autorisa Hernandez de Cordova à lever une petite troupe de volontaires,

et à s'embarquer à leur tête pour de nouvelles découvertes. Cette expédition coûta la vie aux aventuriers qui en faisaient partie, et amena la reconnaissance du Yucatan; malgré cette issue fâcheuse, Velasquez, sur les récits qu'on lui fit des richesses de ce pays, envoya Juan de Grijalva avec une escadrille de quatre vaisseaux montés par deux cent quarante hommes, pour continuer une exploration qui semblait promettre de grands résultats. Les Espagnols touchèrent d'abord à l'île de Cozumel; ils longèrent la côte du Yucatan, où ils eurent plusieurs entrevues avec les naturels, qui échangèrent une grande quantité d'or contre des bagatelles. De là Grijalva aborda à Saint-Jean de Ulloa, île dépendante de l'empire du Mexique. Les naturels furent grandement surpris à la vue de ces étrangers; leur aspect, leurs figures, leurs vêtements, leurs armes, étaient des objets totalement nouveaux; épouvantés de cette apparition, les Indiens envoyèrent en toute hâte prévenir leur souverain d'une chose qui leur semblait surnaturelle; ils ne comprenaient pas les vaisseaux.

Les Espagnols ne demeurèrent que peu de jours sur cette île; ils purent cependant réunir une masse d'or considérable. Grijalva acquit la certitude que la terre la plus voisine appartenait à un grand continent. Cette découverte flattait singulièrement ses espérances, mais les moyens

lui manquaient pour la mettre à profit ; il jugea prudent d'envoyer à Cuba demander des renforts et d'attendre leur arrivée avant de s'aventurer plus loin. Ses compagnons l'encourageaient dans ce dessein, car ils savaient que seuls ils ne pouvaient établir une colonie, ni se maintenir dans le pays. En conséquence, Grijalva dépêcha Alvarado, un de ses officiers, qui arriva bien à propos pour calmer les inquiétudes de Velasquez. Redoutant pour cette expédition le sort funeste de celle de Cordova, et n'en recevant aucune nouvelle, il avait déjà expédié un petit bâtiment pour aller à la recherche de ses compagnons; mais, après une courte navigation, le navire demâté par le mauvais temps avait été forcé de rentrer à Sant-Iago, sans apporter la moindre nouvelle de Grijalva; ses craintes augmentaient de jour en jour, il ne savait quel parti prendre, quand l'arrivée d'Alvarado vint le tirer de cette pénible position.

Cet officier fit une pompeuse description du pays découvert, et l'or qu'il apportait était un témoignage irrécusable de la vérité de ses discours; il fut reçu par le gouverneur comme le porteur d'une heureuse nouvelle et traité avec la considération et le respect dus à son mérite, à son intelligence. Les récits d'Alvarado, promptement répandus parmi ceux qui étaient demeurés à Cuba, excitèrent un vif enthousiasme; mais aucun

de ces aventuriers n'éprouva les sensations de qui Cortez, voyait s'ouvrir devant lui un théâtre digne de ses talents; car il ne doutait pas qu'il serait appelé à jouer un rôle dans l'expédition prochaine, et quelque chose lui disait qu'il y serait placé au premier rang.

Velasquez ne perdit pas de temps; il envoya des émissaires en Europe pour annoncer ce grand événement, et prépara un armement destiné à faire la conquête du continent récemment découvert, saisissant le moyen de satisfaire à la fois sa cupidité et son ambition, avant que la cour d'Espagne eût disposé de ces nouvelles possessions en faveur d'un autre gouverneur. Les préparatifs se faisaient avec la plus grande célérité, les aventuriers se présentaient en foule, il devint urgent de nommer un chef. Ce choix excitait toute la sollicitude de Velasquez, il savait que le succès dans de semblables entreprises dépend de l'habileté et du courage de ceux qui les commandent, et la jalousie augmentait encore ses appréhensions; il prévoyait qu'à une aussi grande distance, et n'étant soumis à aucun contrôle, ce chef se rendrait bientôt indépendant de son autorité, et agirait pour son propre compte.

Les candidats étaient nombreux; chacun d'eux, outre son nom personnel, avait de hautes protections, ce qui augmentait encore les irrésolutions de Velasquez; mais le moment qui allait décider

de l'avenir de Cortez était enfin arrivé. Depuis longtemps il cultivait l'amitié d'André de Duero, et d'Amador de Larès, trésorier royal; il savait que tous les deux avaient une grande influence sur l'esprit de Velasquez, qui n'entreprenait rien sans leurs conseils. Cortez eut avec eux un entretien, et leur promit une forte somme, si par leur appui il parvenait à obtenir le commandement.

Les deux amis recommandèrent chaudement leur protégé à Velasquez; les éloges qu'ils en faisaient, dictés en apparence par leur attachement bien connu, étaient amplifiés encore par leur intérêt personnel; le gouverneur approuva ce choix; il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps : un homme doué des talents de commander, qui ne fût point pour lui un sujet de jalousie. Il s'imaginait que le rang et la fortune de Cortez ne lui permettraient pas d'aspirer à l'indépendance; il avait lieu de croire que la facilité avec laquelle il avait oublié ses anciens différends avec Cortez lui avait gagné sa bienveillance; il se flattait, enfin, qu'une marque de confiance aussi honorable, et à laquelle il ne pouvait guère s'attendre, achèverait de le lui attacher pour toujours.

Quoique Cortez n'eût pas encore commandé en chef, les talents qu'il avait montrés donnaient les plus grandes espérances, et tournaient vers

lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses; l'ardeur de sa jeunesse, en trouvant des objets et des occupations propres à l'exercer, s'était calmée par degrés, et s'était changée en une activité infatigable; l'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline et adoucie par le commerce de ses égaux, n'était plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étaient accompagnées d'une prudence calme dans les plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, et ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. Ainsi les dons de la nature qu'il possédait s'étaient développés par l'âge et l'expérience.

Cortez reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect et de soumission pour le gouverneur; il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire et avec toutes les marques de sa dignité nouvelle; il employa toute son activité et tout son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, et à presser les préparatifs de son voyage. Ses fonds, et l'argent qu'il put recueillir en hypothéquant ses terres et ses Indiens, servirent à achcter des munitions de guerre et des provisions, ou à pourvoir aux besoins de ceux des officiers qui ne pouvaient pas s'équiper d'une

manière convenable à leur rang. Cette conduite était innocente et même louable; cependant les concurrents auxquels il avait été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable; ils le représentèrent comme travaillant à obtenir un empire absolu sur ses troupes, et cherchant à s'assurer leur dévouement par des libéralités intéressées; ils représentèrent à Velasquez ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venait imprudemment de montrer une si grande confiance; ils lui prédirent que Cortez se servirait de son nouveau pouvoir, plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avait essuyées, que pour reconnaître le bienfait qu'il venait de recevoir. Ces perfides insinuations firent une impression si profonde sur l'esprit soupçonneux de Velasquez, que Cortez reconnut bientôt dans sa conduite des marques de défiance et de refroidissement, et, d'après le conseil de ses amis, Larès et Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent d'éclater avec violence; connaissant tous les dangers d'un retard, il pressa vivement ses préparatifs, et mit à la voile le 18 novembre 1518. Velasquez l'accompagna au rivage, et prit congé de lui, avec l'apparence de la confiance et de l'amitié, tandis que Cortez renouvelait ses protestations de reconnaissance et de dévouement.

CHAPITRE III.

Départ de l'expédition pour la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Le départ précipité de Cortez augmenta les soupçons de Velasquez, et ses craintes jalouses furent portées au plus haut point d'exaltation, malgré les témoignages ostensibles d'amitié qu'il en avait reçus dans leur dernière entrevue. Les semences de haine, jetées par les ennemis de Cortez dans le sein du gouverneur, étaient au moment d'éclore, toutes les précautions qu'il avait prises pour assurer le succès de ses spéculations, lui semblaient hors de proportion avec les dangers qui allaient naître. Sous prétexte de donner à Cortez un second habile, il avait placé à côté de lui Diégo de Ordaz, avec la mission secrète de surveiller les opérations du commandant, et de rendre compte de ses actions et de ses discours. A peine l'expédition eut-elle mis à la voile, que l'esprit soupçonneux de Velasquez lui fit douter de la fidélité de son agent, et la pensée qu'il pourrait ne pas remplir sa mission, dès qu'il serait éloigné de ses yeux, augmentait ses appréhensions.

Les sourdes et continuelles menées des ennemis de Cortez excitèrent encore plus ses défiances; partout on lui représentait Cortez comme méditant le projet de se rendre indépendant aussitôt qu'il en trouverait l'occasion, et son caractère suffisait pour donner à ces allégations une apparence de vérité; cependant leurs raisonnements ne décidant pas Velasquez, ils employèrent les puissantes armes de la superstition. Un certain Juan Millian, espèce d'enthousiaste, qui se prétendait versé dans les mystères de l'astrologie, fut choisi par ces hommes implacables pour entretenir la crédulité du gouverneur; les sinistres prédictions de ce devin produisirent un tel effet sur son esprit, qu'il forma la résolution d'enlever à Cortez son commandement. En conséquence, il dépêcha des messagers à la Trinité, où l'armement s'était arrêté, avec l'ordre à François Verdugo, principal magistrat de ce petit établissement, de destituer Cortez, et de nommer à sa place un officier qu'il désignait; des instructions semblables furent transmises à Diego de Ordaz, à de Morla, et à tous ceux que le gouverneur savait lui être particulièrement dévoués. Mais la vigilante amitié de Larès et de Duero avait surveillé les démarches de Velasquez; par leurs avis arrivés sur le même bâtiment, Cortez fut instruit de ce qui se tramait contre lui, avant même que les autres en eussent connaissance. Il

chercha alors à les mettre dans ses intérêts ; son éloquence et surtout les magnifiques espérances qu'il fit briller aux yeux de Ordaz, détachèrent ce surveillant incommode du parti de Velasquez, dont les pressentiments se trouvèrent en partie réalisés.

Ordaz représenta à Verdugo les dangers qu'il courait en obéissant aux ordres reçus de Cuba : en effet, le général avait déjà gagné l'estime et l'amitié de ses troupes, elles avaient confiance en ses talents ; de lui seul elles attendaient un résultat favorable de l'expédition. Verdugo, intimidé, ou peut-être secrètement acheté, ne remplit pas sa mission ; Cortez, tout en bravant les ordres de son chef, lui écrivit pour l'assurer de son entière obéissance, et partit aussitôt pour la Havane.

Son but était de lever encore des soldats dans cette colonie, et d'achever l'approvisionnement de sa flotte; là, il fut joint par plusieurs officiers, brûlant du désir de se signaler sous ses drapeaux ; les principaux étaient Gonzalo de Sandoval, François de Montejo, Diego de Solo. Ils s'engagèrent à fournir ce qui lui manquait encore. Velasquez, qui eut connaissance de cette relâche, et qui savait qu'elle serait assez longue, convaincu d'ailleurs qu'il ne devait pas compter sur un homme auquel il avait montré si ouvertement sa défiance, voulut profiter de ce retard,

pour tenter de nouveau de dépouiller Cortez de l'autorité; il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une faiblesse puérile, ou même de trahison manifeste pour avoir permis à la flotte de sortir de la Trinité. Il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur-le-champ Cortez, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago, sous une bonne escorte, et de suspendre le départ de l'expédition; il écrivit en même temps aux principaux officiers pour leur enjoindre d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyait; mais, avant l'arrivée du messager, un moine de Saint-François avait fait passer la nouvelle de son départ à Barthélemy d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte. Cortez, averti du danger, eut le temps de prendre ses précautions ; parmi ses officiers, deux seulement lui causaient des inquiétudes sérieuses, Velasquez de Léon, parent du gouverneur, et Diego de Ordaz ; malgré sa conduite à la Trinité, ce dernier avait laissé échapper des paroles qui semblaient indiquer un changement d'idée, peut-être même nourrissait-il l'espoir de remplacer Cortez. Celui-ci lui donna le commandement d'un vaisseau, destiné à aller prendre des vivres dans un petit havre, au-delà du cap Antoine, et sut ainsi l'éloigner sans paraî-

tre soupçonner sa fidélité. Velasquez de Léon était un jeune homme ardent, d'un caractère franc et ouvert; il ne fut pas difficile à Cortez de le séduire, en lui peignant, avec les plus vives couleurs, toute la gloire que ses compagnons allaient acquérir dans cette expédition, et les obstacles que le moindre retard ferait naître. Cortez sut si bien parler à son imagination et gagner son affection, que le jeune officier devint, dès ce moment, un de ses plus ardents admirateurs.

Pedro Barba mit autant de lenteur dans l'exécution de son mandat, qu'en avait mis Verdugo à la Trinité; il finit par écrire à Velasquez : il ne pouvait, disait-il, remplir ses instructions sans courir de grands dangers, le peuple étant sur le point de se révolter contre son autorité; il avait de bonnes raisons pour parler ainsi. Aussitôt après le départ de Ordaz, Cortez avait assemblé ses troupes, et avec cette éloquence naturelle qu'il possédait à un si haut degré, il leur avait exposé toute la conduite jalouse de Velasquez, et les tentatives faites pour le priver de son commandement. Il avait appuyé principalement sur l'injustice de Velasquez, qui par ses retards paralysait leur zèle et leur ardeur. Officiers et soldats furent indignés en apprenant ces circonstances; ils étaient impatients de voler à une conquête qui leur promettait une ample moisson de lauriers et de richesses; ils avaient

employé ce qu'ils possédaient pour s'équiper, et le moindre obstacle devenait pour eux une source de privations et de désappointements. A ces motifs, on devait ajouter leur attachement dévoué pour Cortez, et leur confiance dans sa capacité et dans ses talents; tous le supplièrent donc de ne point abandonner le poste auquel il avait tant de droits, lui promettant de le suivre partout où il voudrait les conduire, et offrant de verser leur sang pour le maintenir au pouvoir.

Cortez fut ravi de l'expression de ces sentiments qui cadraient si bien avec les siens; il promit à ses soldats de les mener immédiatement dans cette riche contrée, qui était depuis longtemps l'objet de leurs pensées et de leurs désirs; il jura solennellement de ne jamais abandonner des hommes qui venaient de lui donner des preuves si éclatantes de leur dévouement. Ces promesses furent reçues avec la plus vive joie et aux acclamations de tous.

Certain désormais de la fidélité de ses troupes, Cortez ne voulut cependant pas partir sans montrer une certaine déférence envers le gouverneur; il lui écrivit pour lui renouveler les protestations de son entière obéissance; il terminait sa lettre en disant que son intention était de mettre à la voile le lendemain. En effet, ses préparatifs étaient achevés, et rien ne s'opposait au départ.

Cet armement était loin de répondre à la grandeur et aux difficultés de l'entreprise; quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources, quoique chaque établissement eût fourni des hommes et des provisions, quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables et que chaque aventurier eût employé ses fonds et son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la faiblesse de cet armement, bien peu proportionné, en effet, à un aussi grand objet que l'était la conquête d'un vaste empire. La flotte consistait en onze vaisseaux, dont le plus grand n'était que de cent tonneaux, trois, de quatre-vingts, et sept petites barques sans ponts; elle portait cent neuf matelots et cinq cents huit soldats, divisés en onze compagnies, autant que de bâtiments. Si ce petit nombre d'hommes était un objet d'étonnement, les moyens et les ressources qu'ils possédaient étaient par leur faiblesse plus étonnants encore: ils n'avaient que seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arquebuses, deux petites pièces de campagne et quatre fauconneaux; les soldats étaient armés de piques et d'épées, et au lieu des armes défensives qui eussent été gênantes dans un pays chaud, chacun d'eux avait une cotte de coton piqué, qu'on avait reconnue suffisante pour se garantir des flèches des Américains.

Ce fut avec ces faibles ressources que Cortez mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étaient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne, alors le plus puissant royaume de toute l'Europe. L'histoire offre peu d'exemples d'une entreprise aussi téméraire, et l'imagination a peine à se figurer quelle espérance de succès pouvaient avoir ces aventuriers, en s'engageant dans une expédition qui avait plutôt l'air d'une extravagance chevaleresque, que d'une entreprise militaire raisonnablement conçue.

Mais les passions qui animaient les Castillans étaient un stimulant puissant. Chaque soldat se regardait comme un héros, marchant, pour son propre compte et à son propre péril, à une conquête qui devait nécessairement couronner ses téméraires travaux. Cortez était à leurs yeux un de leurs compagnons dont les talents et l'habileté étaient nécessaires pour maintenir la discipline et agir dans l'intérêt commun; ils ne le regardaient pas comme un chef absolu, dont les moindres caprices étaient des ordres sans appel. Cortez, lui-même, ne cherchait pas à détruire ces idées; sa grandeur d'âme ne connaissait ni la jalousie ni la vanité, et il savait qu'il était plus facile d'exercer un pouvoir absolu sur ces hommes en les flattant et en les ménageant, que de gagner leur attachement en s'en faisant craindre;

et ce qui s'était déjà passé dans le nouveau Monde avait prouvé que l'amitié réciproque entre le chef et ses compagnons, était encore plus nécessaire là que partout ailleurs.

Mais ces aventuriers étaient encore animés par un puissant enthousiasme, qui, en les poussant aux entreprises les plus téméraires, maintint leur énergie au milieu des difficultés qu'ils rencontrèrent; ils se regardaient comme les missionnaires de la religion chrétienne, chargés de propager les lumières de la vraie foi. Cortez surtout se sentait digne de cette glorieuse mission, et tout en faisant briller aux yeux de ses compagnons les richesses dont ils allaient être comblés, il leur montrait la sainteté de la cause dans laquelle ils étaient engagés. Pour les maintenir dans ces dispositions, il avait fait faire un magnifique étendard de velours richement brodé d'or; au milieu étaient les armes royales, surmontées d'une large croix, autour de laquelle se lisait une inscription latine dont voici le sens : *Suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons;* rappelant ainsi le souvenir du miraculeux *Labarum*, apparu à Constantin.

Après avoir mis son expédition sous la protection divine de N. S. J.-C., Cortez dont la troupe était divisée en onze compagnies, désigna pour les commander des officiers dont l'histoire a conservé les noms; ces hommes déjà célèbres étaient :

Velasquez de Leon, Pedro Alvarado, Hernandez Porto-Carrero, Francisco de Montejo, Cristoval de Olid, Juan de Escalente, Francisco de Morla, Francisco Salcedo, Juan Escobar et Gnies Nortes ; il s'était réservé pour lui-même le commandement du vaisseau amiral; l'habile Alaminos était le pilote major de la flotte, enfin l'artillerie fut confiée à Ororco, officier expérimenté.

CHAPITRE IV.

Relâche de l'expédition à l'île de Cozumel. — Arrivée à Tabasco.

Fernand Cortez, parti le 10 février 1519, se rendit immédiatement à l'île de Cozumel. En arrivant il trouva la ville totalement déserte; les habitants, effrayés à la vue de la flotte, s'étaient enfuis dans l'intérieur. La conduite de la compagnie d'Alvarado qui débarqua la première fut loin de dissiper les craintes des naturels et de gagner leur confiance; les soldats se persuadaient que tout ce qui tombait entre leurs mains était leur propriété particulière; ils commencèrent en conséquence par dépouiller les temples et les idoles de tous les ornements en or qui les ornaient; mais Cortez, attentif au contraire à ce qui pouvait nuire à ses plans ou concourir à leur exécution, et voulant surtout éviter d'en venir aux mains avec les habitants, blâma sévèrement la conduite avide de la compagnie d'Alvarado et ordonna de restituer tout le butin.

Ces mesures conciliatrices produisirent l'effet désiré : les habitants calmèrent leurs craintes

et entrèrent en relation avec les étrangers. Un heureux hasard rendit le séjour de Cozumel très-profitable à Cortez. Ayant remarqué que les naturels prononçaient souvent le mot de *Castillan*, il pensa que quelques-uns de ses compatriotes étaient dans l'île; il prit des informations et parvint à racheter un espagnol, dont la présence causa une grande surprise. Il était presque nu, quelques méchants haillons couvraient seulement ses épaules; il portait à la main un arc, et sur le dos un petit paquet contenant des vivres et les heures de la sainte Vierge qu'il avait toujours conservées précieusement, et auxquelles il attribuait sa délivrance. Il se nommait Jérôme d'Aguilar, né à Ecija, et avait reçu les ordres sacrés; quoique son instruction fût bornée, il ne manquait pas d'une certaine sagacité. Pendant son long séjour au milieu de ce peuple il en avait appris la langue, et il se rendit très-utile en qualité d'interprète. Huit ans auparavant, il avait fait naufrage avec un petit bâtiment qui se rendait de Darien à Hispaniola. Ses malheureux compagnons avaient essayé de se sauver dans un canot; mais poussés sur la côte, et saisis par les habitants, plusieurs furent sacrifiés aux idoles, d'autres périrent de misère; Aguilar parvint à s'échapper et joignit un autre cacique plus humain qui lui sauva la vie.

Le 4 mars, Cortez reprit sa navigation vers

l'embouchure de la rivière de Grijalva ou de Tabasco; il espérait être reçu avec la même amitié que Grijalva, et comme lui obtenir beaucoup d'or. Il fut trompé dans son espoir: dès qu'il fut à l'ancre il s'aperçut que les dispositions des habitants étaient changées; au lieu d'une réception cordiale, il trouva qu'on faisait des préparatifs pour s'opposer à son débarquement. Aguilar, envoyé dans un esquif pour offrir la paix, revint dire que les ennemis étaient en grand nombre et qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût pas par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il parut important à Cortez de ne pas reculer devant le premier péril qui se présentait; il employa la nuit à disposer son artillerie, et à l'approche du jour il fit ranger les vaisseaux en une demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec lenteur. Pour engager les Indiens à demander la paix, Aguilar fut de nouveau envoyé vers eux; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent, à la faveur du courant, jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup firent pleuvoir une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à s'en garantir; ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que les Indiens, épouvantés

d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord où Cortez entreprit de descendre sur un terrain marécageux et couvert de buissons; il y fallut soutenir un second combat; les Indiens embusqués dans les bois et ceux qui avaient quitté les canots s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans. Cortez détacha cent hommes pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco; les Indiens disparurent pour courir à la défense de leur ville. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva avant le détachement, dont la marche avait été retardée par les marais. Cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, elles avancèrent jusqu'au pied de la palissade, les intervalles servirent d'embrâsures pour les arquebuses, et bientôt il ne resta plus aux Indiens d'autres ressources que de prendre la fuite. Cortez défendit de les poursuivre. On fit halte dans la ville, où l'on passa la nuit dans des temples dont la situation mettait les Espagnols à l'abri d'une surprise.

La nouvelle de l'invasion se répandit bientôt dans la contrée, et les Indiens, loin d'être découragés par leur première défaite, firent les plus formidables préparatifs pour repousser leurs agresseurs. De son côté, Cortez se mit en mesure de se défendre avec succès ; il fit débarquer les chevaux, et les distribua aux meilleurs cavaliers. Cette petite troupe de treize personnes était commandée par le général lui-même ; l'infanterie obéissait à Diego de Ordaz, et l'artillerie à Mesa. Cortez, après avoir entendu la sainte messe, s'avança en toute confiance vers une plaine où l'armée entière des Indiens était réunie. Une multitude immense couvrait cette plaine ; l'air retentissait du bruit des instruments de musique. L'apparence de ces guerriers était des plus barbares : leurs têtes étaient ornées de plumes ; de larges boucliers couvraient leurs corps ; dans leurs mains ils portaient des lances, des espèces d'épées à deux tranchants, des massues, des arcs et des flèches, et pour se donner l'air plus terrible, leurs figures étaient barbouillées de rouge et de noir.

Cortez avec ses cavaliers se cacha dans un taillis voisin de la plaine, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc si cette diversion devenait nécessaire, ou de lui couper la retraite s'il fuyait. L'infanterie, pendant ce temps, recevait avec courage la première décharge des Indiens ;

elle fut désastreuse, car elle blessa soixante-dix hommes et en tua un; les Indiens attaquèrent alors avec la plus vive intrépidité, malgré les décharges de l'artillerie qui portait la mort dans leurs rangs. Mais l'apparition de Cortez et de la cavalerie décida en un instant le sort de cette journée; les naturels, occupés des ennemis qu'ils avaient en face, ne s'aperçurent pas d'abord qu'ils étaient vigoureusement chargés par derrière; le terrain égal et uni favorisait le galop des chevaux; les cavaliers taillaient les Indiens en pièces, avant qu'ils se fussent aperçus de leur arrivée. Cette attaque soudaine les surprit moins que les êtres extraordinaires par lesquels elle était effectuée : dans leur esprit le cavalier et le cheval ne formaient qu'un seul et formidable monstre, qu'ils osaient à peine regarder. Ils prirent la fuite dans toutes les directions, se cachant dans les bois et les marécages voisins, et laissèrent huit cents morts sur le champ de bataille. La perte des Espagnols fut de deux hommes.

Cette sanglante action, suivie de plusieurs escarmouches où les Indiens furent toujours défaits, abattit le courage des plus braves, et les força à demander la paix. Quinze hommes, la face noircie en signe de deuil, et portant un présent de volailles, de maïs et de poissons rôtis, vinrent se prosterner aux pieds de Cortez; il les reçut avec la plus grande bonté. Encouragés par cette

bienveillante réception, trente autres naturels vinrent le lendemain demander la permission d'enlever les morts; cette requête leur fut aussitôt accordée. Dès ce moment, les relations furent établies, mais Cortez redoutait la légèreté et l'inconstance naturelles aux nations sauvages; il craignit que, revenus de leur terreur et de leur étonnement, les Indiens ne reprissent les armes, avec autant de facilité qu'ils les avaient quittées, et il résolut de profiter de leur soumission pour augmenter leur frayeur. Il rassembla autour de lui les principaux d'entre eux, et d'une voix forte et sévère, il dépeignit les terribles effets de sa vengeance, s'ils méditaient quelque trahison ou quelque révolte, et pour servir d'appui à ses paroles, il fit tirer un coup de canon : le bruit de l'explosion, le ravage causé par le boulet dans le bois, remplirent leurs âmes d'étonnement et de terreur. Leur imagination n'étant plus échauffée par l'ardeur du combat fut épouvantée à la vue de ces terribles instruments de destruction, auxquels ils avaient fait peu d'attention pendant la bataille; pour achever de les terrifier, les cavaliers se livrèrent à plusieurs évolutions, et l'infanterie exécuta ses plus difficiles manœuvres. Ces artifices remplirent facilement les intentions de Cortez; les naturels regardèrent les Espagnols avec une sorte de crainte respectueuse, et reconnurent le roi de Castille pour leur souverain.

Des relations amicales s'établirent promptement; des présents furent échangés, et les deux partis vécurent en bonne intelligence. Parmi les présents offerts à Cortez, on remarqua plusieurs objets fabriqués avec beaucoup d'art. Il y avait aussi vingt esclaves du sexe féminin, offrande qui devint bientôt d'une immense importance; car parmi elles se trouvait la célèbre Dona Marina, qui joua un si grand rôle dans la conquête du Mexique. Elle reçut immédiatement le baptême par les mains du père Olmedo, et on lui donna le nom sous lequel elle est connue. La part que cette femme a prise dans la suite de l'expédition, et les éminents services qu'elle a rendus à Cortez nous engagent à dire quelques mots de sa personne et de son histoire singulière.

Dona Marina était une femme d'un haut rang; ses manières montraient qu'elle était habituée au commandement; son esprit souple et vif, son jugement sain et prompt donnaient à son caractère une supériorité marquée sur celui de ses compatriotes; son courage aurait honoré les plus braves guerriers. Son extérieur était en harmonie avec les qualités de son âme, et tout semblait indiquer qu'elle était née pour parcourir une carrière extraordinaire. Ses aventures précédentes ne donnaient pas de démenti à cette pensée. Fille d'un cacique tributaire de l'empire du Mexique, elle avait perdu son père de bonne heure; sa mère

ayant eu un fils d'un second mariage, l'avait prise en aversion, et pour assurer à ce fils l'héritage de Marina, l'avait vendue à des marchands de Xicallanca ; ceux-ci l'avaient cédée à un des chefs de Tabasco, par qui elle fut donnée à Cortez. Elle éprouva bientôt un profond et sincère attachement pour son nouveau maître ; entièrement dévouée à ses intérêts, elle l'accompagna dans tous ses dangers et lui rendit de grands services. Parlant très-bien la langue que connaissait Aguilar, elle fut l'intermédiaire entre lui et les Mexicains, dont la langue lui était également familière ; elle fit des progrès rapides dans le Castillan, ce qui abrégea les entretiens de Cortez avec les Mexicains, et les rendit plus faciles et plus sûrs.

Ce ne fut pas seulement comme interprète que Marina fut d'une grande utilité à Cortez : habituée aux mœurs, aux usages, aux défauts des Mexicains, elle connaissait leur caractère ; elle fut en conséquence souvent employée à des négociations délicates ; elle découvrit plusieurs complots et fournit les moyens de les déjouer. Cortez ne fut pas longtemps à reconnaître la valeur de cette acquisition, et il plaça sa confiance entière dans l'esprit intelligent, dans le noble cœur de sa captive. Le dévouement absolu qu'elle lui témoignait était un sûr garant de sa fidélité.

Cortez demeura quelques jours à Tabasco, tant pour soigner les malades et les blessés que

pour engager les naturels à persister dans leur obéissance à leur nouveau maître. Ils renouvelèrent leurs promesses avec toutes les apparences de la sincérité, et prouvèrent leur bonne volonté en accordant tout ce que les étrangers exigeaient d'eux. Ils les aidèrent à ériger une grande croix qui fut plantée sur le champ de bataille. Le jour des Rameaux, toutes les troupes allèrent en procession honorer ce signe sacré de la rédemption, et beaucoup de naturels furent baptisés par l'aumônier. Après cette pieuse cérémonie, Cortez prit congé des Indiens qui l'accompagnèrent jusqu'aux vaisseaux, et donna le signal de lever l'ancre.

CHAPITRE V.

Entrevue avec les ambassadeurs de Montezuma.

Cortez continua sa course à l'ouest sans perdre le rivage de vue, afin d'observer le pays ; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement avant San-Juan d'Ulloa. Le 21 août comme il entrait dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux semblaient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau en faisant des signes de paix et d'amitié. Les Indiens montèrent à bord sans crainte et sans défiance, et lui adressèrent d'un air respectueux et amical un discours qu'Aguilar ne comprit pas. Marina vint heureusement à son secours et lui traduisant en langue maga ce qu'ils disaient en mexicain, il sut alors que ces deux personnages étaient envoyés par le gouverneur de cette province, soumis à un grand et puissant monarque nommé Montezuma; ils venaient pour s'informer dans quelles intentions Cortez visitait leur côte et pour lui offrir les secours dont il pourrait avoir besoin.

Cortez assura les députés que lui et les siens

étaient très-flattés de leurs offres, et qu'ils venaient avec des sentiments de paix et d'amitié; il leur dit qu'il était chargé de faire à leur souverain des propositions de nature à être profitables à lui et à son peuple, et termina par donner aux envoyés des présents de verroteries et autres bagatelles. Les députés, contents de cette réception, firent un rapport favorable au gouverneur qui ne tenta aucun effort pour s'opposer au débarquement des étrangers. Au contraire, quand les Indiens les virent quitter les vaisseaux, ils les aidèrent avec empressement; grâce à leur secours, Cortez fut en peu de temps établi à terre avec ses soldats, ses chevaux, son artillerie, etc. Son premier soin fut d'établir des baraques et de les entourer d'un camp fortifié. Les naturels contribuaient à sa construction, tandis que d'autres apportaient des provisions, des volailles et des fruits. Bientôt on annonça au général que le gouverneur s'approchait pour lui faire visite, nouvelle qui lui causa une vive satisfaction.

Le lendemain, ce personnage, nommé Teutilé, accompagné de Pilpatoë, général de ses troupes, vint dans le camp, accompagné d'une nombreuse suite. Cortez, le regardant comme le ministre d'un grand roi, le reçut avec plus d'égards que les Espagnols n'avaient coutume d'en marquer aux caciques avec lesquels ils traitaient; il lui fit dire qu'il venait en qualité d'ambassadeur de

Charles d'Autriche, roi de Castille', et le plus puissant monarque de la terre, et qu'il était chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvait les remettre qu'à la personne même de l'empereur; en conséquence, il demandait à être conduit devant lui sans perdre de temps.

Cette demande surprit les envoyés mexicains, et leur causa beaucoup de déplaisir. Teutilé exprima les sentiments qui l'animaient d'un ton de voix arrogant; une autre considération venait encore, il est vrai, augmenter ses craintes personnelles : il savait que Montezuma ne voulait en aucune manière communiquer avec les étrangers, dont la première apparition avait rempli son esprit d'inquiétudes et de craintes; d'un autre côté, Teutilé, en refusant positivement la demande de Cortez, craignait d'exciter sa colère; mais avant de le dissuader de son projet, il crut prudent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter les présents qu'il déposait à ses pieds au nom de Montezuma.

Teutilé les offrit avec beaucoup d'appareil, leur magnificence étonna Cortez; ils consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs et en ornements d'or et d'argent d'un travail précieux et d'une valeur considérable. La vue de ces présents produisit un effet bien différent de celui que se proposaient les Mexicains; loin de satisfaire l'avidité des Espa-

gnols, elle l'accrut encore et leur inspira une vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisait de telles richesses. Cortez, pour entretenir de bonnes relations, fit à son tour quelques cadeaux; il donna à Teutilé des diamants artificiels, un fauteuil richement sculpté et un chapeau écarlate, orné d'une médaille en cuivre à l'image de Saint-Jacques. Ces objets devaient être envoyés à Montezuma, comme une preuve de l'amitié du roi d'Espagne; puis, d'un ton ferme, Cortez réitéra la demande d'une entrevue. Teutilé, ne pouvant plus reculer, promit de le faire promptement conduire à la capitale.

Pendant cet entretien, des peintres de la suite des chefs mexicains s'étaient occupés à dessiner sur de larges étoffes de coton blanc la représentation exacte des objets qui excitaient leur surprise et leur admiration; non-seulement le portrait de Cortez se trouvait fidèlement reproduit, mais les vaisseaux, les chevaux, les canons, avaient leur place dans ces tableaux. Lorsqu'on sut que cet ouvrage avait été commandé par Montezuma, afin de se procurer une exacte ressemblance des choses extraordinaires que les étrangers traînaient après eux, Cortez se saisit avec empressement de cette circonstance pour donner aux Mexicains, et par suite, à l'empereur, une idée plus vraie et plus imposante de ses forces et de son pouvoir. Il fit sonner l'alarme; en un ins-

tant les troupes furent en bataille; l'infanterie exécuta plusieurs mouvements dans lesquels elle fit usage de ses armes à feu, et la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer son agilité; enfin, l'artillerie, dirigée sur les bois épais, voisins du camp, hacha quelques arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence et l'étonnement qui sont naturels, lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paraissent redoutables; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, et tous furent si épouvantés, par ces hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortez eut beaucoup de peine à les rassurer. Les peintres employèrent tout leur art à représenter ces objets nouveaux, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venaient d'être les témoins.

Au milieu de ces exercices, Teútilé remarqua une espèce de casque ressemblant, disait-il, à celui qui ornait la tête du dieu de la guerre, et le demanda à Cortez dans le dessein d'en faire hommage à l'empereur, désir auquel Cortez s'empressa de satisfaire; enfin, les envoyés prirent congé, et se retirèrent en donnant l'assurance que dans peu de jours on recevrait la réponse de Montezuma. Ils avaient en effet les moyens de tenir leur parole; il existait alors au

Mexique une institution que l'Europe ne connaissait pas. On avait posté en différents endroits et sur les principales routes, des hommes faisant l'office de courriers, formés par l'usage à une grande agilité, et se relevant les uns les autres à de médiocres distances; ils portaient les ordres du souverain avec une célérité étonnante et, transmettaient de la même manière les avis que les gouverneurs des provinces les plus éloignées de la capitale voulaient faire parvenir au monarque. Quoique San-Juan d'Ulloa fût à une distance de cent quatre-vingts milles de cette capitale, sept jours suffirent pour apporter une réponse qu'on attendait si impatiemment.

Montezuma avait été étrangement surpris par l'examen des peintures qu'il avait reçues et par le récit des messagers; les présents de Cortez excitèrent sa curiosité, et le casque, qui avait frappé Teutilé, remplit son âme d'une crainte mystérieuse; il voyait dans cet emblème l'annonce secrète de la fin de son règne, superstition qui avait pour origine une ancienne croyance répandue dans le pays. Il passait pour certain que le *Dieu de l'air* était disparu du pays depuis longues années, en promettant de revenir, après une certaine période, prendre le gouvernement du Mexique, et faire jouir ses enfants de la paix et de la tranquillité. Cette ancienne tradition, combinée avec l'apparition des étrangers, dont l'as-

pect était semblable à celui que leur mythologie donnait au dieu de l'air, leur fit croire que le moment était arrivé où, suivant ses antiques promesses, le dieu allait prendre les rênes de l'empire.

Ces rumeurs populaires devaient affliger Montezuma, augmenter sa frayeur et lui faire redouter l'entrevue si instamment demandée par Cortez. Sa réponse ne fut donc pas favorable; mais craignant par son refus d'irriter la colère des Espagnols, il donna ordre à Teutilé de leur remettre les magnifiques présents préparés pour Grijalva, quelques mois auparavant. A peine une semaine était-elle écoulée que Teutilé se présenta au camp, accompagné de cent Indiens chargés des présents de Montezuma. Les envoyés, admis en présence de Cortez, le saluèrent avec respect, puis étendirent leurs charges sur des nattes; mais ces dons de la généreuse magnificence du souverain, au lieu de préparer les Espagnols à écouter favorablement la réponse désagréable qu'on allait leur transmettre, servirent au contraire à enflammer leur imagination, à irriter leurs désirs. Les richesses étalées à leurs yeux, la beauté du travail, excitaient l'admiration autant que la cupidité. C'étaient des étoffes de coton, d'un tissu si fin, qu'elles égalaient la soie; des tableaux représentant des animaux, des arbres, des paysages, qui n'étaient formés que de plu-

mes de différentes couleurs, employées avec adresse et élégance, de manière à le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité et la beauté de l'imitation; mais ce qui attira surtout les regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire : l'un d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune suivant B. Diaz del Castillo. * Ce dernier seul valait plus de cent mille francs; il y avait en outre des bracelets, des colliers, des anneaux et d'autres ornements en or, des perles, des pierres précieuses et de l'or non travaillé, produit du pays dont les Espagnols tentaient de s'emparer.

Cortez reçut les présents avec de grands remerciements, et un respect profond pour le prince qui donnait de telles marques de sa munificence. Ces dispositions engagèrent les ambassadeurs à remplir la seconde et la plus difficile partie de leur mission. Ils employèrent les expressions les plus conciliantes pour annoncer que l'empereur ne voulait pas recevoir les étrangers à sa cour; ils cherchèrent toutefois à expliquer sa conduite, en décrivant toutes les diffi-

* Bernard Diaz del Castillo, que nous aurons plus d'une fois occasion de citer, était un soldat non lettré, qui resta avec Cortez tout le temps de son séjour dans la Nouvelle-Espagne, en 1568. Diaz publia une histoire véridique de la conquête, écrite avec beaucoup de naïveté et de vérité; Robertson dit que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

cultés qu'ils auraient à vaincre s'ils traversaient les arides déserts qui les séparaient de la capitale et les combats qu'ils auraient à soutenir contre les nombreuses tribus déjà justement alarmées par la seule nouvelle de leur débarquement. Pendant que l'interprète traduisait ces paroles, Cortez sentit la nécessité de s'expliquer d'une manière plus ferme et plus positive : il répondit d'une voix forte, qu'il lui était impossible de retourner dans son pays, sans avoir rempli la mission dont son souverain l'avait chargé, et il conclut en exigeant d'être conduit à Montezuma.

La fermeté avec laquelle Cortez persistait dans sa résolution jeta les Mexicains dans une grande perplexité. Le désir de leur maître était bien de refuser positivement la demande, mais autant ils craignaient de lui désobéir, autant ils redoutaient de déplaire au chef espagnol : dans cette conjoncture, ils cherchèrent à prendre un terme moyen, voulant, sans rejeter positivement les prétentions de Cortez, donner à Montezuma le temps de s'opposer à sa marche vers la capitale. Ils se bornèrent donc à obtenir du général, qu'il ne sortirait pas de sa position actuelle, jusqu'au retour des messagers qu'ils envoyaient chercher de nouvelles instructions.

Montezuma, en apprenant la persistance de Cortez, fut fort embarrassé; le ton avec lequel ce dernier avait parlé ne laissait aucun espoir

de vaincre sa détermination ; il ne lui restait donc plus que cette alternative: le recevoir avec les égards dus à un ambassadeur, ou le traiter en ennemi, en s'opposant à sa marche ; mais l'un et l'autre de ces moyens répugnait également au monarque mexicain. Cette hésitation ne provenait pas de la conscience de sa faiblesse, car l'empire qu'il gouvernait despotiquement était d'une immense étendue et riche en ressources de tous genres. Quoique la tradition ne lui assignât que cent-trente ans d'existence, cet empire était parvenu à un point de grandeur auquel n'avait atteint aucun peuple en aussi peu de temps. Il s'étendait de la mer du Nord, à la mer du Sud, sur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'Est à l'Ouest, et de plus de deux cents lieues du Nord au Sud, et comprenait des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédaient à aucun des pays de la zône torride. La nation était guerrière et entreprenante ; le nombre d'hommes que Montezuma pouvait mettre sous les armes était immense, et son autorité illimitée. Si avec ces puissantes ressources il était tombé sur les Espagnols, lorsqu'ils étaient encore campés sur une côte stérile et malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline et de leurs armes, ils n'auraient pu résister à un pareil choc: ou ils

auraient tous péri dans un combat si inégal, ou ils auraient abandonné leur entreprise. Le caractère de Montezuma lui permettait de prendre ce parti vigoureux; il possédait de grands talents pour concevoir un plan, le courage nécessaire pour le mettre à exécution et la constance pour l'achever. Largement doté par la nature de toutes les qualités guerrières estimées par les nations belliqueuses, il était naturellement violent. Son pouvoir despotique augmenté par l'habitude et par la confiance en ses propres forces le rendait arrogant et fier de ses succès; ses nombreux sujets le voyaient avec crainte, et ses ennemis avec terreur. Les victoires qui avaient constamment suivi ses armes suffisaient pour le rendre redoutable; mais ce monarque hautain et puissant, dont la seule présence sur un champ de bataille mettait toute une armée en déroute, montrait de l'irrésolution et de la crainte à l'approche d'une poignée d'étrangers. Dès le premier moment de leur apparition sur ses domaines, il avait manifesté des symptômes d'indécision et de timidité; loin d'adopter les vigoureuses mesures que l'occasion exigeait, que son pouvoir justifiait, il agit constamment avec une hésitation qui fut nuisible à ses intérêts et précipita sa chute.

Cette conduite vacillante s'explique par l'influence de la superstition; il y avait une opi-

nion répandue parmi tous les Mexicains, que de terribles calamités les menaçaient et leur seraient apportées par une race de conquérants redoutables. Les craintes surnaturelles qui agitaient le peuple n'étaient pas sans influence sur l'esprit du souverain. Ces anciennes traditions, ces fatales prophéties, que semblait vérifier la ressemblance des étrangers avec l'image des dieux qu'il adorait, étaient avidement recueillies et pleinement adoptées par un monarque capable de gouverner une nation sauvage, mais qui ne possédait pas la force d'intelligence nécessaire pour regarder ces bruits comme des chimères dont il ne devait pas s'occuper. Au contraire, l'impétuosité de son caractère entretenait les caprices de son imagination, et il perdit un temps précieux à temporiser, quand par une simple résistance il aurait pu écraser ses ennemis.

Mais lorsque Montezuma vit l'opiniâtreté de Cortez, il fut indigné de la présomption de ces étrangers qui avaient la témérité de le braver au milieu de son empire; ses passions assoupies se réveillèrent, et dans les transports de sa fureur il jura d'immoler tous ces orgueilleux au pied des autels de ses dieux. Cette colère s'évanouit en paroles stériles : au lieu de réunir ses forces et de marcher sur-le-champ à l'ennemi, Montezuma se borna à rassembler son conseil et à recueillir les avis de ses courtisans. Mais le

temps des délibérations était passé, et chaque moment dépensé en négociations infructueuses ajoutait à la puissance de l'ennemi. Le résultat du conseil fut l'ordre formel donné aux Espagnols d'évacuer le territoire mexicain, ordre qui devait être complétement annulé par les magnifiques présents dont il était accompagné, car par une singulière fatalité, que nous nous expliquons facilement, ces présents destinés à engager les étrangers à partir, n'étaient en réalité qu'une nouvelle tentation pour les exciter à poursuivre leur entreprise.

Ce fut par ces faibles mesures que l'imprévoyant Montezuma ouvrit la route à ses ennemis et facilita leurs succès.

CHAPITRE VI.

Premiers établissements dans la Nouvelle-Espagne.

Tandis que Montezuma demeurait inactif dans la perplexité dont nous venons de parler, Cortez lui-même n'était pas dans une position beaucoup plus favorable. Un ferment de désunion et de mécontentement s'était manifesté parmi les Espagnols et menaçait d'amener les résultats les plus tristes. Cortez connaissait toutes les difficultés de sa situation : malgré ses incontestables talents, son impartialité, sa bravoure, et la confiance qu'il avait su inspirer à ses soldats, les partisans de Velasquez le regardaient avec jalousie, sans même se donner la peine de cacher leurs sentiments. Depuis son départ, Cortez avait employé toute sa vigilance et les ressources de son esprit à diminuer les dangers intestins dont il était environné ; mais quoiqu'il se fût formé un nombreux parti d'adhérents dévoués, il ne se sentait pas assez fort pour mépriser l'opinion de ceux de ses officiers dont il n'avait pas encore ébranlé la fidélité et qui continuaient à regarder leur général comme le simple délégué de

Velasquez. Cette pensée que Cortez ne pouvait pas détruire, lui causait une grande inquiétude et lui suggérait de graves réflexions : en effet, il avait depuis longtemps conçu le projet de se rendre indépendant; son esprit ardent, la conscience qu'il avait de son génie, lui faisait souffrir impatiemment l'autorité d'un supérieur, qui ne possédait ni ses brillantes qualités ni ses talents militaires. Au point où il était arrivé, il sentait qu'il serait traversé dans toutes ses opérations par la jalousie du gouverneur, et que par là, ses succès seraient compromis. Ces réflexions le conduisirent bientôt à suivre le penchant de son caractère et à effectuer le projet mûri dans son esprit.

L'exécution présentait cependant de grandes difficultés : il était à craindre que, s'il ne se hâtait, il ne vît détruire en un seul instant tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Nous avons dit comment sa bonne fortune et sa prudence l'avaient deux fois préservé de la jalousie de Velasquez; ces dangers pouvaient se renouveler et annuler tous les efforts employés à gagner la confiance des soldats; car, malgré ses avances, il n'avait pu amener à son parti Diégo de Ordaz, Escobar et quelques autres partisans du gouverneur, qui étaient parvenus à faire adopter leurs sentiments à un nombre assez considérable de soldats. Les mécontents cherchaient une

occasion favorable, pour témoigner leur désapprobation de la conduite du général; ils avaient remarqué qu'à la prise de possession de l'île de Cozumel, le nom de Velasquez n'avait pas été prononcé; ils lisaient dans les ordres émanés de Cortez, qu'il agissait toujours comme s'il eût reçu sa commission des mains du roi, et non de celles du gouverneur de Cuba. Cet oubli des formes ordinaires offensa Ordaz et sa faction, car ils y voyaient les intentions secrètes de Cortez, mais ils attendaient le moment d'éclater. Ce moment arriva bientôt, et le prétexte qu'ils saisirent était assez grave pour justifier leurs murmures et leur mécontentement.

Les soldats étaient en proie à des calamités propres à irriter des esprits déjà mal disposés. Le camp était établi sur un terrain sablonneux et environné de marécages d'où s'échappaient continuellement des nuées de mosquites dont les piqûres ne laissaient pas un seul moment de repos à ces malheureux; plusieurs étaient attaqués des maladies du climat, d'autres ne pouvaient guérir de leurs blessures entretenues par la chaleur, et tous se plaignaient des travaux pénibles auxquels ils étaient employés. Déjà les provisions commençaient à manquer, le biscuit et le porc salé étaient gâtés, la peur de la famine préoccupait tous les esprits; il devenait urgent de prendre une détermination quelconque. Cortez pro-

posa alors de s'emparer de la ville de Chiahuitzla et de s'y fortifier. Cet avis souleva les partisans de Velasquez et les fit éclater, ils soutenaient que s'avancer plus avant dans le pays était une entreprise téméraire et presque folle : la petite armée notablement diminuée par les maladies éprouverait nécessairement des pertes sans obtenir de résultat. Sur ces entrefaites Teutilé arriva; il était porteur de l'ordre formel que Montezuma signifiait aux étrangers, pour qu'ils eussent à quitter sur-le-champ ses états. Cortez préparait sa réponse, lorsqu'il entendit retentir la cloche de la chapelle construite au milieu du camp; il se saisit immédiatement de cet incident, et se mit à genoux, après avoir fait signe à ses gens de l'imiter. Cette action qui fut suivie d'un profond silence, ayant paru causer de l'étonnement à l'ambassadeur, Marina lui apprit que les Espagnols reconnaissant un Dieu souverain qui détestait les adorateurs des idoles et avait la puissance de les détruire, ils s'efforçaient de le fléchir en faveur de Montezuma pour lequel ils craignaient sa colère. Ensuite Cortez, d'un ton plus imposant que jamais, déclara : « Que le principal motif de son roi pour lier amitié avec l'empereur du Mexique était l'obligation où sont les peuples chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie ; qu'un de ses plus ardents désirs étant de lui donner les instructions qui conduisent à la connais-

sance de la vérité, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une entrevue, d'autant plus qu'il n'apportait que la paix, comme on en devait juger par ceux qui l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. » Quand le discours fut achevé, Teutilé qui l'avait écouté avec impatience quitta brusquement Cortez et sortit du camp avec des regards et des gestes qui exprimaient toute sa surprise et tout son ressentiment.

Le lendemain, il ne parut aucun des Indiens qui avaient coutume de fréquenter le camp et d'y apporter des provisions. Tout échange avait cessé, et Cortez s'attendait à chaque instant à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoique chacun eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation qui enhardit les partisans de Velasquez, non-seulement à murmurer et à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entre eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avait de rester à terre, et à le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte et y augmenter son armée. Diego de Ordaz s'acquitta de cette mission avec toute la liberté et la grossièreté d'un soldat, en assurant qu'il exprimait le sentiment de toute l'armée. Cortez l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; il avait prévu cette démarche, et il y était depuis

longtemps préparé ; car si Ordaz était expert en intrigue, les partisans de Cortez ne le lui cédaient en rien : Portocarrero, Sandoval, Alvarado, Escalente, Olid, Lugo, étaient unis à leur général par les liens de la fidélité et surtout de l'amitié ; en défendant la cause du chef, ils soutenaient les intérêts de l'ami. Il leur avait été facile d'attirer dans leur parti la plupart des soldats déjà gagnés par l'affabilité et la générosité de Cortez. Ces amis chaleureux, dans plusieurs conférences secrètes, avaient résolu d'investir Cortez d'un commandement tout à fait indépendant de Velasquez, et ils cherchaient à s'assurer les voix des soldats en faveur de ce plan.

Cortez, instruit de ces menées et de la disposition des troupes, déploya dans cette circonstance une politique remarquable ; il écouta avec douceur l'arrogant langage de Ordaz, et affectant de se prêter aux mesures dictées par l'intérêt général, il donna l'ordre aux soldats de se tenir prêts à s'embarquer le jour suivant. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers frustrés de leurs espérances se plaignirent et menacèrent ; la fermentation devint unanime, tous demandèrent avec empressement à voir le général. Cortez ne se fit pas prier longtemps : à sa vue ils exprimèrent l'étonnement et l'indignation que leur causaient les ordres du départ : il était honteux pour des Castillans, disaient-ils, de s'effrayer au

premier aspect du danger, et infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré; quant à eux, ils étaient déterminés à ne pas abandonner une entreprise heureuse jusqu'à ce moment, et qui tendait si manifestement à répandre la connaissance de la vraie foi. Heureux de marcher sous les ordres de Cortez, ils étaient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement et recueillir les trésors qui faisaient l'objet de leurs désirs; mais que s'il voulait retourner à Cuba et céder honteusement sa gloire et ses espérances à un rival envieux, ils se choisiraient, dans le moment même, un autre général qui les guiderait dans le chemin de la gloire où il n'avait pas le courage de les conduire.

Cortez, enchanté de cette ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçaient des sentiments que lui-même avait inspirés, et dont à la chaleur de leurs expressions il voyait combien ils étaient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendait; il déclara qu'il n'avait donné l'ordre de l'embarquement que dans la persuasion que tel était le vœu général, sacrifiant en cela son opinion personnelle; qu'il avait toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avait trompé en lui persuadant que leurs vues étaient différentes des siennes; qu'il les voyait avec une grande satis-

faction pleins de courage, que cette certitude allait lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, et qu'il était assuré de les conduire à la victoire et à la fortune due à leur valeur. A cette déclaration on répondit par des applaudissements et des cris de joie; la résolution parut unanime, car ceux qui la condamnaient secrètement furent obligés de se réunir à la majorité, tant pour cacher leur opposition que pour ne pas s'attirer des reproches de lâcheté.

Sans laisser à ses soldats le temps de la reflexion, Cortez s'occupa sur-le-champ de fonder une colonie, à laquelle il donna le nom de *Villa-Rica de la Vera Cruz*, réunissant ainsi les sentiments religieux aux espérances de fortune. Ce fut le vendredi saint que la ville fut consacrée avec les cérémonies les plus solennelles de la religion. Les murailles étaient à peine à un pied de terre, que déjà Cortez, suivant le plan tracé dans son esprit, procédait à l'installation des autorités de la nouvelle colonie. Il assembla les officiers pour élire les magistrats, et ses mesures furent si bien prises, que les choix tombèrent exclusivement sur ses partisans. Portocarrero, Alvarado et Olid, dont le dévouement ne s'était jamais démenti, furent les premiers membres de la junte. Les actes de nomination furent dressés au nom du roi, et on n'y fit pas mention de celui de Velasquez. Cortez, sûr de ses officiers, et voulant affermir le

pouvoir de la junte naissante, tenta une démarche qui au premier coup d'œil sembla hasardeuse, mais dont la réflexion explique les motifs : ce fut de déposer ses pouvoirs entre les mains des magistrats élus, afin de donner le premier exemple de soumission à leur autorité, car il savait combien les formes de la justice sont toujours respectées par les hommes ; il avait besoin d'un gouvernement fort, en lui obéissant il espérait que chacun l'imiterait. Il savait d'ailleurs que son élévation au commandement était précaire, et quoique la nomination de la junte fût illégale, s'il recevait d'elle une nouvelle commission, ses soldats seraient plus disposés à lui obéir sans difficulté puisqu'ils auraient en quelque sorte concouru à son élévation. En conséquence, lorsque la junte se réunit pour la première fois, Cortez fit demander la permission d'assister à la séance, et s'approchant avec une contenance respectueuse, il débita un éloquent discours préparé avec soin et qui contenait les choses les plus flatteuses pour les magistrats qui entraient dans leurs nouvelles fonctions ; il protestait de son entière soumission à leurs décisions, considérant leur juridiction sur la colonie, comme revêtue d'un caractère aussi sacré que s'ils en avaient été investis par le roi lui-même ; il dit qu'il tenait primitivement son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que celui-ci ayant depuis revoqué sa

nomination, on pouvait contester la légalité de son pouvoir, et qu'il craignait d'exercer une autorité fondée seulement sur un titre contesté; qu'il était disposé à quitter sa place; qu'il servirait avec le même zèle en qualité de simple officier, et prouverait à ses compagnons que quoiqu'accoutumé à commander, il savait aussi obéir : puis déposant sur la table la commission de Velasquez, il baisa son bâton de commandement, le remit entre les mains du président, et se retira.

Cortez ne fut pas longtemps sans connaître le résultat de ses intrigues : la junte ne se borna pas à lui déférer le commandement de l'armée, elle le nomma premier magistrat de la colonie, réunissant ainsi dans ses mains le pouvoir militaire et le pouvoir civil dont il avait besoin; et afin que cette résolution n'eût pas l'air d'être sortie d'une cabale secrète, les membres de la junte réunirent les troupes et leur firent part de la résolution qu'ils venaient de prendre, mais avant de la faire connaître, les partisans de Cortez employèrent tous les moyens pour obtenir les suffrages des soldats; ils vantaient les talents militaires du général, les succès qu'il avait obtenus, ceux qu'il allait remporter. Lorsqu'ils furent ainsi préparés, ils apprirent la nomination de Cortez avec les marques du plus vif enthousiasme, et ratifiant le choix de la junte, ils jurèrent d'obéir aveuglément à leur général. Enfin

Cortez voyait son ambition satisfaite; il était désormais libre des entraves qui s'étaient opposées à ses opérations; indépendant du gouverneur, son pouvoir émané du conseil avait été unanimement accepté; rien ne mettait obstacle à ce qu'il se livrât aux combinaisons de son génie, sûr de trouver dévouement à sa personne, soumission entière à ses ordres.

Mais un si grand événement ne s'opéra pas sans exciter l'indignation et le ressentiment des mécontents; quoique le nombre des partisans de Velasquez fût considérablement diminué, ceux qui restaient persistèrent dans leur opposition; les chefs protestèrent contre le décret de la junte et contre la sanction de l'armée; ils regardèrent ces actes comme entachés d'illégalité, de rebellion et de trahison, et un fatal esprit de discorde fermenta dans la colonie. Mais Cortez et ses adhérents étaient sur leurs gardes; et fixant d'abord leur attention sur les simples soldats récalcitrants, ils les eurent bientôt décidés à joindre leur approbation à celle de leurs camarades en les gagnant par des présents, en leur montrant la fortune qui les attendait, et en leur disant que la majorité étant décidée à soutenir Cortez, leur petit nombre ne serait plus un obstacle à ses desseins, et qu'ils se repentiraient de leur obstination. Diego de Ordaz, Velasquez de Léon, Escobar et quelques autres officiers, intimi-

dés par la défection des soldats sur lesquels ils comptaient, exprimèrent leurs sentiments d'attachement pour Cortez avec une chaleur inaccoutumée ; mais celui-ci, sentant la nécessité de prévenir toute rebellion, les fit arrêter, et les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Cette vigoureuse mesure apaisa tout à coup la rebellion, et comme la rigueur était inutile, quelques jours après les prisonniers furent mis en liberté. Cortez se conduisit à leur égard avec la franchise d'un soldat et la cordialité d'un ami ; il offrit de faire conduire à Cuba ceux qui ne voudraient pas rester avec lui ; tous refusèrent ; la réconciliation fut si complète que rien depuis ne put les détacher de ses intérêts, et ils furent toujours dévoués à sa personne et à sa cause.

Dans cet intervalle, la disette commençant à se faire sentir, Alvarado partit avec un détachement pour se procurer des vivres dans l'intérieur. Après quelques jours d'absence, il revint annoncer que dans tous les villages visités par lui, il avait trouvé des provisions en abondance, mais que les habitants s'étaient enfuis à son approche. Alvarado vit dans un temple les cadavres de plusieurs hommes ou enfants, qui, selon toute apparence avaient été immolés depuis peu, car le couteau du sacrifice était encore couvert d'un sang fraîchement répandu.

Cortez, assuré de ne pas manquer de vivres,

se décida à quitter le camp et à s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivait. Diaz, l'historien, étant un jour en sentinelle dans un poste avancé, vit descendre d'une colline cinq Indiens sans armes, qui faisaient des signes de paix; il les conduisit au camp et remarqua à leur air et à leurs vêtements qu'ils étaient d'une nation différente des Mexicains. Marina n'entendait pas facilement leur langage; elle comprit cependant qu'ils étaient envoyés par le cacique de Zempoalla, afin d'inviter Cortez à se rendre auprès de lui, l'assurant de son alliance et de son amitié.

Une pareille ambassade pouvait cacher un piége; il était à craindre que le cacique, méditant une trahison, n'appelât les Espagnols dans sa résidence, non pour contracter une alliance, mais pour les massacrer. Cortez adressa aux envoyés une multitude de questions, espérant démêler la vérité au milieu de leurs réponses; il sut que la ville de Zempoalla était considérable et très-peuplée; que le cacique souffrait impatiemment la tyrannie de Montezuma dont il était le vassal, et qu'il désirait s'unir aux étrangers, dans l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissait. Cortez sentit vivement tous les avantages que lui promettaient

ces dispositions; il vit la désunion régner dans ce grand empire et la haine d'une partie des habitants pour l'empereur; il conjectura que les causes du mécontentement ne devaient pas être bornées à une seule province, et que dans d'autres lieux il trouverait des hommes las de la soumission, ou désirant un changement, et disposés à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se présenterait. Plein de ces idées, et commençant dès lors à se tracer un plan que le temps et une connaissance plus exacte de l'état du pays, devaient le mettre bientôt en état de suivre et d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, et leur promit d'aller prochainement visiter leur cacique.

CHAPITRE VII.

Soumission des Zempoallans et de quelques autres tribus. — Leur alliance avec les Espagnols.

La position de Villa-Rica était sous plusieurs rapports très-défavorable, il devenait urgent de choisir un autre point pour établir le siége principal de la colonie. Montejo fut envoyé pour explorer la côte et pour trouver un endroit sûr et commode. A son retour, il annonça qu'à environ quarante milles au nord, il avait rencontré un village nommé Quiabislan, situé au milieu d'un terrain fertile, près d'un hâvre où les navires seraient en sûreté. Cortez se détermina à y transporter son camp, et à remplir la promesse faite au cacique de Zempoalla, cette ville se trouvant précisément sur sa route. Après trois jours de marche, il entra dans la capitale, et fit avancer ses troupes jusqu'à la grande place; les Espagnols furent surpris à la vue des maisons qui annonçaient le bien-être et même la richesse des habitants. Toutes les rues et les places étaient remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes capables de donner des soupçons. Le cacique se tenait sur la porte de son palais : il était d'une prodigieuse grosseur, il s'approcha lentement, appuyé sur les

bras de quelques officiers; il était vêtu d'une mante de coton, enrichie d'ornements en or; il adressa quelques mots au général, le priant d'aller se reposer, et lui promettant de conférer le lendemain avec lui de leurs intérêts communs.

Les logements qu'il leur avait fait préparer étaient sous les portiques de plusieurs maisons, où les Espagnols furent placés sans embarras et trouvèrent abondamment tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Le lendemain, la visite du cacique fut annoncée par un présent, dont la valeur montait à deux mille marcs d'or. Cortez, accompagné de tous les siens, alla au devant du chef, et le conduisit dans son logement où il ne retint que Marina pour donner à cette conférence une importance mystérieuse. Après quelques mots sur la grandeur de son roi et les erreurs de l'idolâtrie, il ajouta que la religion des Espagnols leur faisait un devoir de détruire l'injustice, de réprimer la violence et d'embrasser le parti du faible opprimé : c'était un moyen adroit de connaître les véritables dispositions du cacique ; en effet, le changement qui parut sur son visage, démontra au général qu'il avait touché la corde sensible. Quelques soupirs servirent de prélude à sa réponse, enfin la douleur paraissant l'emporter, il confessa que tous les caciques gémissaient dans un esclavage honteux sous le poids de la tyrannie et des cruautés de

Montezuma, sans avoir la force de la secouer, ni même assez de lumières pour en imaginer les moyens; que ce cruel maître obligeait ses suje à l'adorer comme un des dieux du pays, et qu'il voulait que ses injustices et ses violences fussent respectées comme des arrêts du ciel; que la raison, néanmoins, ne leur permettait pas de demander du secours à des étrangers, non-seulement parce que l'empereur était trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avait pas assez d'obligation aux Zempoallans pour se déclarer en leur faveur.

Ce langage causa beaucoup de surprise au général; il feignit cependant de s'y être attendu: il assura le cacique qu'il craignait peu les forces de Montezuma, parce que les siennes étaient favorisées du ciel; mais qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabislan, il y attendrait ceux qui se croiraient opprimés et qui auraient quelque confiance aux secours qu'il pourrait leur accorder; il ajouta que, dans l'intervalle, le cacique était libre de communiquer cette proposition à ses amis. « Soyez sûr, dit-il, que les insultes de Montezuma cesseront et qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger. » Après cette explication ils se séparèrent, et Cortez donna aussitôt ses ordres pour continuer sa marche vers Quiabislan.

Le lieu indiqué par Montejo lui parut si fa-

vorablement situé et si bien choisi, qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville; les maisons ne devaient être que des huttes, mais les remparts seraient assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Ces fortifications devenaient en outre indispensables, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver une communication avec la mer : c'est pourquoi officiers et soldats mirent la main à l'œuvre. Cortez donnait l'exemple de l'activité et de la persévérance dans le travail, les Indiens aidèrent activement, et ce petit poste par lequel commencèrent des établissements nombreux et puissants fut bientôt en état de défense. Pendant l'exécution de ces travaux, Cortez eut plusieurs entrevues avec les caciques de Zempoalla et de Quiabislan, qui ne tarissaient pas sur les actes horribles de la tyrannie de Montezuma; les plus effrayants avaient été commis sur le territoire des Totonaques, où un grand nombre de personnes des deux sexes avaient été sacrifiées par la cruauté des Mexicains. Dans une de ces entrevues on annonça l'arrivée de six officiers de Montezuma envoyés pour recevoir les tributs annuels. Ces officiers parurent en grande pompe et sans en donner avis à Cortez : ils adressèrent une réprimande sévère aux caciques qui s'étaient permis de recevoir les étrangers malgré la défense formelle de l'empereur; ils les menacèrent de toute sa colère, et

exigèrent qu'on leur livrât vingt hommes, dont le sacrifice servirait d'expiation au crime qui avait été commis.

Cette demande plongea les chefs dans la consternation ; ils étaient effrayés de l'idée de désobéir à leur maître, tant l'habitude de la servitude avait d'empire sur eux. Cortez s'apercevant de leur frayeur, et sachant qu'ils seraient très-satisfaits de détourner la catastrophe qui les menaçait et dont ils ne pouvaient se garantir eux-mêmes, ordonna à ses gens d'arrêter les collecteurs, et fit défense aux Indiens de payer le tribut. Ces mesures vigoureuses relevèrent le courage des caciques, qui, suivant le caractère des peuples sauvages, passèrent de cette extrémité à une autre. Ces hommes, auxquels ils n'avaient osé désobéir, comme étant les représentants de l'empereur, ne furent plus à leurs yeux que les ministres aveugles de ses exactions ; dans leur colère ils voulaient les offrir en holocauste aux dieux : tout était déjà prêt pour le sacrifice, lorsque Cortez interposa sa haute autorité, en déclarant que ces officiers étaient placés sous la sauve-garde de ses troupes, et, pour leur donner une idée favorable de sa générosité, il en fit mettre deux en liberté.

Les caciques maintenant, compromis à un point qui ne leur permettait plus de reculer, se montrèrent extrêmement sensibles aux dangers que

courait Cortez en s'exposant à la vengeance de l'empereur; dangers qui leur semblaient effrayants par la connaissance qu'ils avaient des intentions du souverain; il n'hésiterait pas selon eux à mettre sur pied une nombreuse armée, aussitôt qu'il saurait le traitement fait à ses officiers. Cortez s'efforça de calmer leurs craintes en promettant sa protection et ses secours. Les caciques, de leur côté, s'obligèrent à aider les Espagnols de tout leur pouvoir, et pour sanctionner ce mutuel engagement, ils se déclarèrent sujets du roi d'Espagne. Le notaire de l'expédition dressa l'acte authentique de cette reconnaissance, et Cortez par une proclamation apprit à ses troupes le grand changement survenu dans l'administration de la province. Les Totonaques suivirent bientôt l'exemple des Zempoallans. Ils avaient le plus souffert des cruautés de Montezuma, leur esprit guerrier leur faisait difficilement supporter le joug, et les engageait à prendre une sanglante revanche, ils étaient donc les plus intéressés à cette rebellion; les trois tribus s'engagèrent alors à suivre Cortez dans son expédition.

La première entreprise des Espagnols et de leurs nouveaux alliés fut dirigée contre le peuple de Zincapacinga : le cacique de Zempoalla s'était plaint des ravages exercés sur son territoire par la garnison mexicaine renfermée dans cette ville; Cortez se mit en campagne accompagné par un

millier d'Indiens. A son approche, huit des principaux chefs vinrent au-devant de lui, le suppliant les larmes aux yeux de les épargner, attendu que la garnison était partie, et que la haine des Zempoallans contre eux venait d'une ancienne querelle sur leur territoire respectif. Cortez, dont l'intérêt était d'augmenter le nombre de ses alliés, se garda d'encourager les Zempoallans dans leurs idées de vengeance, et il s'aperçut bientôt que leur véritable motif était le désir du pillage; il ordonna en conséquence de respecter les propriétés des habitants, et réussit à réconcilier les deux caciques. Il portait la plus grande attention à entretenir la bonne intelligence entre les Espagnols et les Indiens; il veillait surtout à ce que ses soldats ne commissent aucune déprédation; le pillage était sévèrement puni quelque minime que fût la valeur de l'objet dérobé. Il condamna deux soldats à être pendus, parce qu'on les avait surpris volant des poules. L'intervention d'Alvarado empêcha seule l'exécution de la sentence. Ces actes d'impartiale justice et les manières conciliantes de Cortez lui attirèrent en peu de temps le respect et l'attachement des Indiens; cependant il se présenta une circonstance qui semblait devoir amener une rupture, mais qui augmenta au contraire la puissance qu'il avait acquise sur ses alliés.

L'esprit élevé de Cortez ne lui faisait négliger

aucune occasion de manifester ses idées religieuses; le culte des Indiens pour des idoles, et les abominables sacrifices offerts à ces faux dieux, excitèrent tellement son horreur qu'il forma le projet de détruire cette coutume; ses intentions étaient pures, mais les moyens qu'il mit en usage étaient imprudents encore plus qu'injustes. Il employa la force, où il n'aurait du se servir que de la persuasion; plus d'une fois il avait engagé le cacique à abjurer les pratiques de l'idolâtrie, ses prières n'avaient pu réussir à le convaincre; le païen croyait que ses dieux étaient les protecteurs de son autorité et qu'en les abandonnant il perdrait leur appui.

Un jour, c'était celui d'une de leurs grandes fêtes, les Indiens s'assemblèrent secrètement dans le temple pour y faire le sacrifice de plusieurs victimes. Quelques Espagnols, témoins par hasard de cette horrible scène, se hâtèrent d'en informer le général; sa colère éclata, les raisons qu'il avait de ménager ses alliés cédèrent devant la considération d'un devoir plus juste et plus puissant. Il fit prendre aussitôt les armes à ses troupes et s'emparant du cacique et de ses principaux officiers, il marcha avec eux vers le temple. Les sacrificateurs parurent à la porte, la crainte leur fit pousser d'effroyables cris pour appeler le peuple au secours des dieux; on vit paraître immédiatement quelques hommes armés apostés à

dessein, et dont le nombre augmenta au point de donner de l'inquiétude au général. Il fit crier par Marina, qu'à la première flèche qui serait tirée, il tuerait le cacique, et qu'il permettait à ses soldats de châtier cette insolence par le fer et par le feu. Cette menace calma les plus empressés; le cacique même leur ordonna d'une voix tremblante de quitter les armes et de se retirer, ce qu'ils exécutèrent. Cortez demeuré avec lui et ceux de sa suite, fit amener les sacrificateurs, il les rassura sur leur sort; mais il déclara qu'il était résolu de détruire leurs idoles, les exhortant à prêter la main à cette exécution; à ce prix il leur promettait son amitié, et en même temps il voulut les persuader de monter les degrés du temple pour abattre ce qu'ils avaient adoré. Les cris et les larmes furent leur seule réponse; ils se jetèrent par terre, protestant qu'ils souffriraient mille fois la mort avant de porter la main sur leurs dieux. Cortez ordonna à ses soldats de mettre les idoles en pièces; à l'instant on vit tomber le principal de ces monstres et les autres à la suite, avec les autels et les instruments du culte. Les Indiens se regardaient d'un air interdit, comme s'ils eussent attendu la vengeance du ciel; mais lorsqu'ils le virent tranquille, ils jugèrent que les divinités qui n'avaient pas le pouvoir de se venger ne méritaient pas leurs adorations. Jusqu'alors ils avaient regardé

les Espagnols comme des hommes d'une nature supérieure, ils commencèrent à les croire au-dessus de leurs dieux. Cortez, profitant du nouvel ascendant qu'il venait d'acquérir sur leurs esprits, commanda aux prêtres de nettoyer le temple; ils s'y employèrent avec une joie et un zèle qui alla jusqu'à leur faire brûler les morceaux des idoles. Les murailles furent lavées, on en effaça les taches de sang humain qui en faisaient le principal ornement, on les revêtit de couches de blanc, et on construisit un autel où on plaça l'image de la très-sainte vierge Marie au milieu d'une profusion de fleurs. Le lendemain, le père Olmedo y célébra le saint sacrifice de la messe avec toute la solennité permise. Cet autel fut soigneusement entretenu, et quand l'armée quitta la ville, un soldat fort âgé voulut demeurer seul au milieu des Indiens pour avoir soin de la sainte image, couronnant la fin de sa vie par cette pieuse résolution. Le souvenir de cette action où il y avait autant de courage que de piété, empêchera d'oublier le nom de cet homme qui nous a été conservé par les premiers historiens : il s'appelait Jean de Torrès, natif de Cordoue.

Cortez était depuis trois mois dans la Nouvelle-Espagne, et ses soldats se plaignaient de l'inaction dans laquelle il laissait leur courage; les travaux de la Vera-Cruz approchaient de leur fin, et tous

pressaient le général de les conduire à Mexico. Celui-ci était tout aussi impatient que les autres de poursuivre son entreprise; mais en chef habile il n'avait pas voulu compromettre le succès par trop de précipitation. L'issue favorable de ses premières opérations n'avait pas détruit les craintes qui continuaient à jeter de l'hésitation dans ses plans; il avait toujours devant les yeux l'image de Velasquez, et, avant de s'engager dans une guerre contre les Mexicains, il voulait se mettre à l'abri des dangers suscités par le gouverneur de Cuba dont il venait d'apprendre la nomination au poste d'Adelantado général; il désirait voir sa nomination sanctionnée par le roi. Dans cette vue, il persuada aux membres de la junte d'envoyer une députation en Espagne, avec mission de justifier sa conduite illégale, ses premiers travaux et ses plans pour l'avenir; et, afin de s'assurer la bienveillance du roi, il lui expédiait tous les trésors jusqu'alors réunis. Ordaz et Montejo furent choisis pour préparer les soldats à cette dernière mesure; Cortez ne voulut pas s'en charger, parce qu'elle devait servir son intérêt particulier.

Le projet de dépouiller toute une troupe d'aventuriers des premiers fruits de leurs travaux, pour les envoyer à un souverain dont ils n'avaient reçu et dont ils n'attendaient aucune récompense, semble, au premier coup d'œil, devoir être taxé de folie; mais l'esprit romanesque qui ani-

mait tous les conquérants du Nouveau Monde autorise à le juger d'une manière différente. Tous les soldats concoururent généreusement à remplir les vues de leur chef et à se dessaisir de richesses certaines, dans l'espoir d'en obtenir de plus considérables. Chacun abandonna sa part du butin sans murmures, sans regrets, aussitôt qu'on eut fait connaître la résolution d'offrir la totalité au roi. Les membres de la junte écrivirent pour se justifier de s'être eux-mêmes rendus indépendants de Velasquez et d'avoir nommé Cortez général. Dans leurs dépêches, ils n'omirent rien de ce qui pouvait plaider leur cause auprès du trône; elles renfermaient un éloge pompeux des talents de Cortez, une brillante description des conquêtes faites et de celles qui restaient à faire. L'étendue du pays, sa nombreuse population, la beauté du climat, la fertilité du sol, la richesse des productions étaient décrites dans les termes de la plus profonde admiration; enfin, ils terminaient en suppliant le roi de confirmer la nomination de Cortez, et pour donner en quelque sorte plus de poids à cette demande, elle fut signée par tous les officiers et par ceux des soldats qui savaient écrire. Cortez y joignit une lettre particulière, où il racontait ses actions dans des termes propres à en rehausser la valeur; il parlait des conquêtes qu'il allait entreprendre avec la certitude de la

réussite. Porto-Carrero, un des plus fidèles amis de Cortez, et Montejo, furent chargés de cette importante mission, avec défense expresse de toucher à Cuba, dans leur route vers l'Europe.

Nous avons annoncé plus haut que Cortez avait appris l'élévation de Velasquez à la dignité d'Adelantado; nous allons dire comment cette nouvelle lui était parvenue. Lors de son retour de Zampoalla, il trouva, dans la rade de la Vera-Cruz, un petit vaisseau arrivant de Cuba; ce vaisseau était commandé par le capitaine Salcedo, et portait dix hommes et deux chevaux, secours qui parut considérable dans les circonstances. L'histoire ne nous apprend pas le motif qui avait conduit Salcedo; il est probable que lui et les siens n'avaient d'autre but que de s'attacher à la fortune de Cortez, car s'il était venu dans de mauvaises intentions, il ne lui aurait pas fait connaître la nomination de Velasquez et les terribles menaces qu'il proférait contre son insubordonné lieutenant. Cet avis fut d'une grande importance, et il ne fut pas plutôt rendu public, qu'on se décida à faire partir les envoyés, ainsi que nous venons de le raconter.

CHAPITRE VIII.

Première rébellion dans l'armée. — Cortez détruit sa flotte. — Il se remet en route.

Pendant que Cortez s'occupait des soins de sa sécurité future, il fut menacé d'un danger pressant et inattendu. Quelques soldats et quelques matelots formèrent le projet de s'emparer d'un des vaisseaux et de gagner Cuba, pour instruire Velasquez de ce qui venait de se passer à la Vera-Cruz, et le mettre à même de s'emparer de Porto-Carrero et de Montejo. Ce complot, tramé avec grand mystère, ne fut découvert que peu d'heures avant celle fixée pour son exécution. Coria, un des conspirateurs, allait s'embarquer, quand alarmé par l'idée d'être découvert, ou se repentant de sa trahison, il quitta ceux avec qui il était sous un prétexte quelconque, et courut avertir Cortez de ce qui se préparait. Il n'y avait pas une minute à perdre ; le général agit avec promptitude et secret, et saisit les conjurés rassemblés sur le brigantin au moment même où ils allaient mettre à la voile. Leur procès fut bientôt fait : Escudero et Centeno, principaux auteurs du complot, furent

punis de mort ; le pilote eut le pied coupé, deux matelots reçurent chacun deux coups de fouet ; on fit grâce aux autres, comme à des hommes qui avaient été surpris et trompés, afin de n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables.

Mais la hardiesse des mutins donna à Cortez une preuve convaincante que l'esprit de discorde était loin d'être éteint. Les secrètes machinations qui s'agitaient autour de lui, quoiqu'impuissantes pour détruire son pouvoir, étaient cependant de nature à affaiblir ses ressources; il fallait donc qu'il employât toute sa prudence, toute sa vigilance à se mettre en garde contre les intrigues de ses troupes aussi bien que contre les attaques de l'ennemi, car la pensée d'une trahison secrète lui causait plus d'anxiété que les préparatifs de ses ennemis déclarés. Les partisans de Velasquez étaient, il est vrai, peu nombreux ; mais ils conservaient toujours l'espoir d'exécuter leurs desseins primitifs ; il pouvait se présenter une occasion, où, sans être à même de réussir complétement, ils ajouteraient aux difficultés de l'expédition et anéantiraient ses efforts; Cortez sentit donc l'urgente nécessité de prévenir le danger qu'il redoutait, et, pour y parvenir, il crut que le moyen le plus sûr était d'enlever à ses gens non-seulement tout espoir, mais même la possibilité du retour dans leur patrie. Ce fut alors que ce grand homme conçut le projet inoui de détruire sa flotte

et de se priver par là de toute retraite possible; de cette manière, il augmentait ses forces disponibles, en ajoutant aux soldats les matelots et les autres personnes employées sur les vaisseaux; ce renfort, quoique peu considérable, était néanmoins d'une haute importance.

Mais Cortez, avec sa politique habituelle, désira qu'une mesure aussi extraordinaire lui fût en quelque sorte suggérée par ses troupes, et qu'elle ne parût pas venir de lui. Son plan, communiqué à ses amis intimes, fut vivement approuvé par eux. Ils se chargèrent de convaincre les soldats de la nécessité de cette mesure; les matelots, séduits par leurs discours et par leurs largesses, publièrent que les navires étaient dans un état pitoyable et incapables de servir; les soldats virent avec plaisir qu'ils seraient plus nombreux, puisqu'on n'aurait désormais besoin de personne pour garder la flotte. Tous furent donc d'accord pour en demander la destruction. Les vaisseaux furent tirés à terre et mis en pièces, après qu'on eut enlevé les voiles, les cordages, le fer et tout ce qui pouvait être de quelque utilité.
« Par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, dit Robertson, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite,

et ne se réservant d'autre ressource que leur valeur et leur persévérance. •

Rien ne retenant plus Cortez à la Vera-Cruz, il se mit en marche pour Mexico. Il rassembla toutes ses troupes à Zampoalla, et, après une messe solennelle, il les passa en revue : elles consistaient en cinq cents fantassins, quinze chevaux et six pièces de campagne. Deux cents Indiens d'une classe inférieure nommés *tamènes*, servaient à porter les bagages et les provisions; le cacique qui les avait fournis avait offert un nombre considérable de soldats; Cortez en choisit quatre cents. Il emmenait en outre quarante Indiens de distinction pour servir d'otages et répondre de la conduite de leur chef, à qui il fut expressément ordonné d'obéir à Escalente, laissé à la Vera-Cruz avec une garnison de cent cinquante hommes, composée de ceux que l'âge ou les infirmités empêchaient de faire un service fatigant.

Sur ces entrefaites, Cortez reçut un message d'Escalente qui lui annonçait l'arrivée d'un vaisseau espagnol avec lequel on n'avait pas communiqué. La première pensée du général fut que ce vaisseau faisait partie d'un armement envoyé par Velasquez; pour s'en assurer, il laissa l'armée aux soins d'Alvarado et de Sandoval, et partit avec quelques cavaliers. En arrivant à la Vera-Cruz, il vit le navire à une certaine distance de

la côte, et peu après il aperçut quatre Espagnols qui s'avançaient comme pour demander une entrevue; un de ces hommes était l'écrivain, et les autres venaient pour être témoins d'une signification qu'il prétendait faire à Cortez au nom de son capitaine. Elle était écrite, et voici ce qu'elle portait: « François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, ayant ordre du roi de découvrir des terres et d'y fonder des colonies, avait équipé trois navires, montés par deux cent soixante Espagnols, sous le commandement d'Alonzo de Pineda, et comme ils étaient disposés à s'établir sur la côte auprès de la rivière Saint-Pierre et Saint-Paul, ils le lui intimaient, et demandaient qu'il ne s'étendît pas de ce côté. » Cortez répliqua qu'il était prêt à entrer en négociation avec le capitaine, mais qu'il ne voulait pas entendre parler de signification; l'écrivain insista d'une manière peu polie, et Cortez le fit arrêter avec ses témoins; puis il se cacha derrière des dunes et attendit toute la nuit, espérant que les soldats de Garay débarqueraient pour venir à la recherche de leurs compagnons, et que, les prenant par surprise, il les déciderait à se joindre à lui. Son stratagème n'ayant pas réussi, il en essaya un autre : il fit revêtir à quatre de ses gens les habits des prisonniers; leurs signaux devaient attirer l'attention du vaisseau; effectivement, lorsqu'ils furent aperçus, on mit à la mer une

chaloupe portant quinze hommes : trois seulement descendirent à terre ; on s'en saisit, et les autres firent force de rames pour regagner le bâtiment.

Cortez s'en retourna à Zampoalla l'esprit plus tranquille, et content de son voyage, puisqu'il amenait sept soldats. « Un Espagnol, dit Diaz, était d'un si grand prix en cette conjoncture, que les sept furent reçus avec une extrême joie, et considérés comme une grande recrue. »

Cortez partit le 16 août, en suivant la route de Tlascala dont les habitants, anciens amis des Zampoallans, étaient, au dire du cacique, constamment en guerre avec les Mexicains. L'armée passa dans quelques villages où elle fut bien reçue; mais bientôt les Espagnols firent le premier essai des fatigues qui les attendaient ; pendant trois jours ils traversèrent des montagnes où d'étroits sentiers étaient bordés par d'immenses précipices ; le froid était intense et la pluie continuelle. Les soldats, ne trouvant pas un seul arbre pour construire des abris, étaient obligés de se coucher sur le sol humide. Enfin le manque de vivres ajoutait à l'horreur de leur situation ; mais au sommet de la chaîne, la nature changea tout-à-coup d'aspect ; ils aperçurent une vaste plaine bien cultivée, et une ville située au pied de la montagne. L'éblouissante blancheur des murailles des édifices rappela aux soldats l'image des villes

de leur patrie; ils oublièrent toutes leurs fatigues et se livrèrent à la joie la plus vive.

Cortez envoya prévenir le cacique de Zocotla de son arrivée. Ce chef vint aussitôt avec un nombreux cortége; mais au milieu de ses politesses on vit que sa démarche était forcée. Cortez le reçut avec un mélange de douceur et de majesté, et croyant trouver en lui des ressentiments contre Montezuma, il lui demanda s'il était son sujet. « Est-il quelqu'un sur la terre qui ne soit esclave ou vassal de Montezuma? » répondit brusquement l'Indien. Cortez, se bornant à sourire, lui répliqua qu'on connaissait fort peu le monde à Zocotla, puisque les Espagnols étaient sujets d'un monarque si puissant, qu'il comptait entre ses vassaux plusieurs princes plus grands que Montezuma. Le cacique prit un ton plus grave. « Montezuma, dit-il, est le plus puissant prince dont nous ayons connaissance; personne ne peut retenir dans sa mémoire le nombre des provinces soumises à son empire; il tient sa cour dans une ville inaccessible, bâtie dans l'eau, entourée de lacs, et dans laquelle on n'entre que par des chaussées coupées d'une suite de ponts-levis, dont les ouvertures servent à la communication des eaux. Il exagéra, continue Diaz, les immenses richesses de son maître, la force de ses armes, et surtout le malheur de ceux qui lui refusaient leur soumission; le sort de ces derniers était de servir de vic-

times dans les sacrifices. Tous les ans, plus de vingt mille de ses ennemis ou de ses sujets révoltés sont immolés sur les autels de ses dieux. » Cortez, dans sa réponse prononcée d'un air de colère, prouva qu'il était peu intimidé par ce tableau ; il vanta la force de ses soldats, dont le moindre était capable de défaire toute une armée. « Je ne tire jamais l'épée si on ne m'attaque ; mais du moment où elle sera hors du fourreau, je mettrai à feu et à sang tout ce qui se présentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur (il leur montrait ses cavaliers), et le ciel lancera ses foudres, puisque je viens soutenir sa cause et détruire les erreurs de votre religion, ainsi que ces sacrifices humains que vous citez comme une des grandeurs de votre roi. » Puis se levant avec vivacité, et se tournant vers ses soldats : « Amis, dit-il d'une voix éclatante, voici ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses. Celles-ci promettent la fortune, et les autres la gloire. » Ces paroles produisirent l'effet attendu ; le cacique se tut et montra aux Espagnols une grande considération ; par ses soins, des provisions arrivèrent en abondance, et pendant les cinq jours que Cortez demeura dans la ville, il ne cessa de donner des preuves de ses bonnes intentions, qu'on n'attribua pas à l'amitié, mais à la crainte. En effet, tout ce qu'il voyait était de nature à lui donner une haute

idée de la supériorité des Espagnols. L'air fier et martial de leurs figures, la docilité des chevaux, l'explosion des mousquets, les vêtements, les armes étaient autant de causes d'étonnement pour les esprits timides des Indiens. Ce qui terrifiait surtout le cacique, c'était de voir que, malgré ses récits effrayants de la puissance de Montezuma, les étrangers n'hésitaient pas à le combattre ; à ses yeux, ils n'étaient pas des hommes, mais des divinités.

Cortez consulta le cacique sur la route qu'il devait choisir. Ce chef opinait pour celle de Cholula, riche et industrieuse province, dont les peuples s'occupant d'agriculture et de commerce seraient mieux disposés à le recevoir ; mais les Zampoallans étaient d'une opinion contraire, ils représentaient les Cholulans comme une tribu perfide à laquelle on ne devait pas se fier ; ils disaient que la capitale était occupée par une forte garnison de Mexicains, tandis que la province de Tlascala était plus populeuse, plus vaillante et constamment en guerre avec Montezuma ; ses habitants étaient d'ailleurs alliés aux Zampoallans et aux Totonaques.

Dans le doute, le général crut devoir accorder la préférence à l'avis de ses alliés, qui lui avaient donné des preuves de fidélité, tandis que le cacique pouvait méditer une trahison ; en conséquence, il ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à marcher vers Tlascala.

CHAPITRE IX.

Guerre avec les Tlascaltèques.

La vaste et populeuse province de Tlascala, quoique moins civilisée que le Mexique, était bien plus avancée dans les arts qu'aucune autre partie déjà visitée par les Espagnols. Son territoire était couvert de plusieurs villes généralement bâties sur des hauteurs, ce qui offrait aux habitants le double avantage d'être dans une bonne position pour se défendre, et de pouvoir cultiver la plaine. Cependant ils tiraient presque toute leur nourriture de la chasse; l'habitude de cet exercice avait augmenté la fierté et l'indépendance de leur caractère, et les tenait en guerre continuelle avec Montezuma. Gouvernés d'abord par des rois, les Tlascaltèques avaient aboli la royauté et vivaient dans une sorte de république fédérative; la province était divisée en plusieurs districts, obéissant chacun à un gouverneur séparé, élu par le peuple, et qui représentait le district dans le sénat de Tlascala.

Bien que Cortez connût le caractère guerrier de cette nation, il se flatta que son intention de

délivrer les Indiens de la tyrannie de Montezuma, jointe à la haine qu'ils portaient aux Mexicains, les engagerait à le bien recevoir. Pour les y disposer, il envoya quatre Zampoallans des plus distingués, revêtus du costume ordinaire des ambassadeurs; ils portaient à la main droite une flèche fort large, les plumes en haut, et au bras gauche une grande coquille en manière de bouclier; la couleur des plumes faisait juger du motif de l'ambassade: les plumes blanches signifiaient la paix, et les plumes rouges la guerre. Introduits dans le sénat, ces envoyés firent connaître l'objet de leur mission, qui consistait à obtenir un libre passage sur les terres de la république : la réponse fut négative, et sans respect pour le caractère sacré des ambassadeurs, on se saisit de leurs personnes qu'on voulut même immoler aux dieux; mais ils réussirent à tromper ou à séduire leurs gardes, et prirent la fuite: ils se hâtèrent de faire prévenir Cortez, l'avertissant que le peuple était décidément hostile et déterminé à détruire les Espagnols et ceux qui leur prêteraient assistance, et que des forces considérables étaient réunies pour résister à l'invasion.

Cette résolution, bien différente de ce qu'attendait Cortez, le surprit étrangement; il ne pouvait s'expliquer les raisons qui portaient les Tlascaltèques à agir ainsi ; ils en avaient cependant

de plus d'une nature. Ce peuple ignorant, soupçonneux, jaloux de son indépendance, croyait les Espagnols secrètement liés avec Montezuma, malgré leurs protestations contraires; leur désir de visiter la capitale, le nombre des Mexicains qui les accompagnaient, rendaient cette supposition très-plausible. D'un autre côté, le zèle religieux des Tlascaltèques était blessé de la conduite des Espagnols qui avaient détruit les idoles de Zampoalla; ils éprouvaient le désir d'immoler ces étrangers impies pour venger l'offense faite à leurs divinités; enfin ils méprisaient leur petite troupe, et pensaient qu'elle serait facilement écrasée par la nombreuse armée destinée à la combattre.

Cortez entra sur le territoire de Tlascala le 30 août, et comme il craignait à chaque instant un engagement, il rangea ses soldats en ligne; l'étendard de Castille était déployé sur le front de bataille; l'amiral l'agita violemment et d'une voix forte, il cria : « Espagnols, suivons hardiment l'étendard de la sainte croix, il nous conduira à la victoire. » Et tous les soldats répétèrent : « Marchons, marchons sous la conduite du saint nom de Dieu, dans lequel nous avons placé toute notre confiance et tout notre espoir. » Après un trajet de deux lieues, l'armée fut arrêtée par une muraille haute de neuf pieds, construite en pierres de taille réunies par du ciment; l'entrée

en était oblique et fort étroite, entre deux murs qui s'avançaient l'un sur l'autre; ce passage était libre. Ce fut un grand bonheur que les Tlascaltèques ne s'avisèrent point de le défendre, soit qu'ils n'eussent pas eu le temps de sortir de la ville, soit plutôt qu'ils eussent résolu d'attendre l'ennemi en rase campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, et d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit. Les Espagnols franchirent donc cet obstacle et s'avancèrent en bon ordre sur un terrain plus étendu; les cavaliers qui étaient en avant signalèrent la présence de quelques hommes armés, et une escarmouche commença aussitôt; elle fut bientôt suivie d'un engagement plus sérieux, car environ trois mille guerriers s'élancèrent d'une embuscade et firent pleuvoir une grêle de flèches. L'infanterie courut au pas de charge; elle fut reçue avec intrépidité, mais le premier coup de canon ayant blessé plusieurs Indiens, et le bruit en ayant renversé un plus grand nombre, les Espagnols profitèrent du désordre, et les poursuivirent avec tant d'ardeur qu'ils leur firent prendre la fuite.

Cortez jugea promptement qu'il avait en face des ennemis plus belliqueux que ceux qu'il avait combattus jusqu'alors; il redoubla ses précautions pour éviter une surprise. La nuit se passa tranquillement; mais le lendemain, on vit s'ap-

procher deux corps formant environ six mille hommes, et l'attaque commença immédiatement. Les Tlascaltèques, ne calculant pas la portée de leurs flèches, les lancèrent d'une grande distance, et battirent en retraite. Cortez devina le stratagème; il réunit ses soldats et marcha en ordre de bataille; il atteignit le sommet d'une colline, derrière laquelle les fuyards avaient disparu, et de là contempla l'armée entière de Tlascala, réunie sous le commandement du général en chef : on prétend qu'il y avait quarante mille hommes sous les armes. La nature du sol empêchait les cavaliers de manœuvrer, et cependant on était obligé de descendre le revers de la montagne au milieu des flèches, des dards et des pierres qui tombaient de toutes parts; mais lorsqu'on eut gagné la plaine, la cavalerie put charger, et l'artillerie commença à tonner. L'engagement dura plus d'une heure; les habiles manœuvres de Cortez l'empêchèrent seules d'être enveloppé; il fit former le carré et put faire face de tous les côtés à l'ennemi, tandis que les cavaliers voltigeant sur le front portaient de prompts secours aux points les plus exposés. Tout à coup le bruit épouvantable cessa; on n'entendit plus que les cors sonnant la retraite; puis on vit l'ennemi se retirer vers la ville, abandonnant le champ de bataille aux Espagnols qui, par fatigue ou par prudence, s'abstinrent de le poursuivre. La

perte des Tlascaltèques fut considérable, quoiqu'il y eût impossibilité de compter les morts ou les blessés, les Indiens ayant l'habitude de les enlever au moment où ils tombent. Les Espagnols firent quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvaient deux chefs; ils eurent quinze blessés et un mort; ils perdirent également un cheval, dont la tête portée en triomphe fut offerte au sénat comme un trophée remarquable.

Après le combat, Cortez renouvela ses propositions de paix. Outre que la résistance des Indiens devait diminuer ses forces, elle pouvait avoir de fâcheuses conséquences : l'opiniâtreté des Tlascaltèques, en se prolongeant, engagerai peut-être les tribus voisines à se joindre à eux, et le moindre échec, en démontrant que les étrangers n'étaient que des hommes ordinaires, exalterait le courage des Indiens. Les avantages immenses que donnaient à Cortez les armes à feu et la cavalerie, seraient bientôt annulés par l'immense multitude qu'on lui opposerait : tels furent les motifs qui décidèrent Cortez à avoir recours aux ruses de la politique plutôt qu'à courir les chances de nouveaux combats. Il envoya donc les deux chefs prisonniers porter au sénat des ouvertures de paix. Le général ennemi répondit : « La paix sera faite quand nous pourrons offrir le sang et le cœur des Espagnols en sacrifice à nos Dieux, et que leurs corps auront servi à nos

festins. » Cette horrible déclaration détruisit toutes les espérances de Cortez ; il se prépara à une nouvelle attaque. Pendant la nuit, les troupes se confessèrent, reçurent la communion, et se disposèrent saintement à vaincre ou à périr. Le 5 septembre, trois jours après la bataille, tout le monde était en ligne, même les blessés ; l'armée ennemie divisée en cinq corps, et présentant environ cinquante mille combattants, couvrait une étendue de deux lieues ; au centre s'élevait un aigle d'or qui servait d'étendard : c'était l'enseigne sacrée qu'on ne portait que dans les actions décisives. Le combat commença comme à l'ordinaire, par des volées d'innombrables flèches et d'autres projectiles. Le feu continuel des Espagnols faisait de terribles ravages ; mais les vides étaient bientôt comblés par les masses compactes qui arrivaient avec une nouvelle ardeur. La bataille dura longtemps de cette manière. A la fin, les Indiens, voyant qu'ils perdaient beaucoup de monde, se précipitèrent tous ensemble comme un immense tourbillon sur les Espagnols dont les rangs furent rompus ; on eut besoin en cette extrémité de toute la valeur des soldats, de toute la présence d'esprit des officiers, des hauts talents de Cortez pour reformer les bataillons; ils se rallièrent avec peine, et puissamment secondés par l'ardeur des chevaux, ils repoussèrent cette attaque désespérée. Une

circonstance leur fut très-favorable : une division entière de Tlascaltèques cessa de prendre part à l'action par une vengeance de son chef, dit-on, qui avait reçu un affront sanglant de son général; l'ardeur des combattants se ralentit, la frayeur se mit dans les rangs, et l'ennemi battit précipitamment en retraite. Cortez ne perdit encore qu'un seul homme, mais il eut soixante-dix blessés, et tous les chevaux avaient des blessures plus ou moins graves.

Le jour suivant, Cortez envoya un nouveau message aux sénateurs, demandant encore le libre passage sur leur territoire, les menaçant, en cas de refus, de ruiner le pays entier; mais les sénateurs, quoiqu'affligés de leurs pertes, étaient plus que jamais opiniâtres dans leur résolution de n'écouter aucune proposition de paix, espérant que la fortune changerait, surtout s'ils trouvaient le moyen d'empêcher l'usage des armes surnaturelles de leurs ennemis ; ils réunirent les prêtres et les devins, les sommant de déclarer les motifs qui rendaient les étrangers supérieurs à leurs troupes nombreuses, et d'indiquer la manière de les combattre avec avantage. Les prêtres se préparent aux cérémonies magiques par des sacrifices humains ; ils assurent que les Espagnols, enfants du soleil, et produits par l'influence de cet astre dans les régions de l'Est, étaient invincibles pendant le jour parce qu'ils

étaient protégés par la présence de leur père, mais qu'en les attaquant la nuit, lorsque le soleil a cessé de briller, on parviendrait facilement à les détruire. Cette explication mystérieuse satisfit les Tlascaltèques; ils se résolurent à tenter une attaque nocturne quoique ce fût contraire à leurs usages militaires. Le combat devait commencer dès que le soleil serait couché. Mais l'actif Cortez était sur ses gardes : aussitôt qu'il vit les Indiens en mouvement, il fit sonner l'alarme. Ses troupes furent bientôt en armes et attendirent les ennemis de pied ferme; ceux-ci, qui s'imaginaient trouver les Espagnols languissants et sans forces, furent étonnés de leur résistance. La lune vint éclairer cette scène de carnage, et en peu de temps les Indiens furent en déroute complète, abandonnant le champ de bataille, couvert de leurs blessés et de leurs morts.

Ce succès fut décisif; il contraignit les Tlascaltèques à désirer sérieusement la paix. Leur dernière tentative les avait convaincus que les Espagnols étaient des êtres d'une nature supérieure, des divinités, *teulès*, comme ils les appelaient; ils accusaient les prêtres de les avoir trompés; leur rage contre eux ne connaissant plus de bornes, ils en sacrifièrent deux dans les temples mêmes où ils étaient habitués à rendre les oracles. Le peuple fatigué d'un pénible service, et intimidé par cette suite de désastres,

commença à se plaindre ; les sénateurs sentirent la nécessité d'entrer en pourparlers avec Cortez, et donnèrent l'ordre au général de suspendre les hostilités. Xicotencatl (c'était son nom) refusa d'obéir , et répondit avec fierté que lui et ses soldats formaient le véritable sénat, et qu'ils auraient soin de soutenir la gloire de leur nation puisqu'elle était abandonnée par les pères de la patrie ; mais, après un échange de messages, il consentit à mettre bas les armes.

Les Tlascaltèques étaientencore incertains sur la manière dont ils seraient traités par les étrangers ; ils ne savaient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devaient les regarder comme des êtres bons ou malfaisants. La conduite des Espagnols en différentes circonstances donnait d'eux ces opinions opposées ; d'un côté, ils avaient, presque toujours, renvoyé libres les prisonniers qu'ils avaient faits ; cette douceur si différente de la manière cruelle dont les Américains traitaient leurs captifs, qu'ils sacrifiaient ou dévoraient sans pitié, suffisait pour donner une idée favorable de l'humanité des vainqueurs. D'un autre côté, Cortez s'était conduit dans une circonstance d'une façon bien différente ; il avait saisi cinquante espions qui s'étaient introduits dans le camp, sous prétexte d'apporter des provisions ; il fit couper les mains aux uns, et les pouces aux autres, voulant les punir et intimi-

der Xicotencatl qui les envoyait. L'impression que le spectacle de ces malheureux causa aux Indiens, jointe à la terreur inspirée par les armes à feu et les chevaux, leur faisait regarder les Espagnols comme des bêtes féroces. Leur incertitude se montra dans la harangue que les députés firent à Cortez. « Si vous êtes, dirent-ils, des divinités d'une nature cruelle et sauvage, nous vous offrons cinq esclaves, afin que vous buviez leur sang et que vous mangiez leur chair ; si vous êtes des divinités plus douces, acceptez ces présents de parfums et de plumes ; si vous êtes des hommes, voici des viandes et des fruits pour vous nourrir. » Bientôt après, un grand nombre d'Indiens pesamment chargés s'approchèrent : cinq vieillards les précédaient ; ils vinrent aux pieds de Cortez avec les marques de la plus grande humilité, et lui déclarèrent solennellement qu'ils avaient pris les armes contre lui, parce qu'ils le croyaient allié de Montezuma; actuellement ils voyaient leur erreur et le suppliaient de les prendre sous sa protection. Cortez les interrompit en leur disant que son désir le plus ardent était de s'unir avec eux par les liens d'une étroite amitié, et de terminer une guerre qu'il avait toujours cherché à éviter.

CHAPITRE X.

Trahison et châtiment des habitants de Cholula.

Les Espagnols entrèrent dans la ville de Tlascala, le 23 septembre, trente-quatre jours après leur arrivée sur les terres de cette république. La réception des habitants fut aussi amicale que leur conduite antérieure avait été pleine d'animosité. La suspension des hostilités arrivait bien à propos pour les Espagnols, car leur position était des plus déplorables; les fatigues du service, pour ce petit nombre d'hommes environnés d'une quantité d'ennemis, étaient excessives; la moitié des soldats veillaient chaque nuit, et ceux qui se reposaient dormaient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étaient blessés; beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptait Cortez, étaient atteints d'une maladie particulière au climat, qui avait déjà fait des victimes; ils manquaient souvent de vivres, et se trouvaient dans un tel besoin des choses nécessaires, qu'ils étaient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens. Excédés de tant de

souffrances, ils commençaient à murmurer, et quand ils réfléchissaient à la multitude et au courage de leurs ennemis, ils étaient près de tomber dans le désespoir. Cortez avait besoin de toute son autorité et de toute son adresse pour empêcher les progrès de ce découragement, et ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avaient à combattre. La soumission des Tlascaltèques et l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'humanité, bannirent de leur mémoire le souvenir des souffrances passées, dissipèrent leurs inquiétudes sur l'avenir, et leur persuadèrent qu'aucune force en Amérique ne pouvait désormais résister à leurs armes.

Cortez demeura vingt jours à Tlascala pour donner à ses troupes le repos dont elles avaient besoin ; pendant ce temps, il s'occupa de soins importants au succès de ses projets. Dans ses entretiens avec les chefs, il s'instruisit de l'état du Mexique et du caractère du souverain; comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés contre les Mexicains était aussi forte qu'on le lui avait dit, et qu'il vit qu'il pouvait en tirer de puissants secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance; il y réussit facilement, car les Tlascaltèques, avec la légèreté naturelle à des hommes peu civilisés, étaient d'eux-

mêmes disposés à passer, en peu de temps, de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyaient excitait leur étonnement et leur admiration ; persuadés que les étrangers avaient une origine céleste, ils s'empressèrent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs désirs. Ils offrirent donc à Cortez de l'accompagner à Mexico, avec les forces de la république, sous les ordres de leurs chefs les plus expérimentés.

Cortez n'oubliait pas non plus la sainte mission dont il était chargé : la plus grande pièce de sa demeure fut convertie en chapelle, et tous les jours on y célébrait le saint sacrifice de la messe, en présence des principaux Indiens qui y assistaient avec admiration et respect : ils remarquaient curieusement toutes les cérémonies qui, avec la surprise de la nouveauté, augmentaient encore l'estime qu'ils avaient des Espagnols. Cortez profita de ces bonnes dispositions pour engager les Indiens à renoncer au culte de leurs idoles et à adorer le dieu des Chrétiens ; mais ils étaient trop attachés à la religion de leurs pères pour l'abandonner tout d'un coup. Cependant ils mirent en liberté les captifs destinés aux sacrifices. Cette complaisance ne satisfit pas Cortez, et déjà il se proposait de mettre en pièces les idoles, s'appuyant sur le succès qu'une pareille tentative

avait eu à Zampoalla. Son zèle le trompait; il l'eût entraîné trop loin, si le père Olmedo ne l'eût ramené à la raison en lui remontrant, avec une fermeté religieuse, qu'il n'était pas sans scrupule sur la violence qu'on avait faite aux Indiens de Zampoalla, parce qu'elle ne s'accordait pas avec les maximes de l'Évangile, et qu'un acte de cette nature était à proprement parler abattre les autels et laisser les idoles dans le cœur. Il ajouta que l'entreprise de convertir les infidèles demandait plus de temps et de douceur; que ce n'était pas la bonne voie de leur faire connaître leurs erreurs que de décrier la vérité en les tourmentant; qu'avant d'introduire le culte du vrai Dieu il fallait bannir le démon, et que cette guerre devait se faire d'une autre manière et avec d'autres armes. Le général se rendit à ces raisons et à l'autorité du père, en modérant l'impétuosité de son zèle; depuis ce temps, ajoute Solis à qui nous avons emprunté ce discours, il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la religion aimable par ses effets, afin que la comparaison qu'ils en feraient avec leurs coutumes les leur fît paraître plus abominables, et qu'ils connussent par cette vue la laideur et la difformité de ces hommes qu'ils appelaient leurs dieux.

Cortez, avant son entrée à Tlascala, avait reçu des envoyés de Montezuma qui consentait enfin

à admettre les Espagnols en sa présence, et leur recommandait de se rendre à Cholula, où d'après ses ordres on devait les recevoir. Lorsque les troupes furent reposées, et que Cortez manifesta l'intention de suivre la route indiquée, ses nouveaux alliés s'y opposèrent vivement; ils représentaient les Cholulans comme une nation perfide obéissant aveuglément aux volontés de Montezuma. Cortez persista dans son projet, tant pour plaire aux ambassadeurs de l'empereur que pour prouver aux Tlascaltèques qu'il craignait peu ces ennemis si redoutables à leurs yeux. Sur les troupes mises à sa disposition par le sénat, il ne choisit que six mille hommes. Ce nombre lui avait paru suffisant pour ne pas embarrasser sa marche, et pour être à même de les combattre avec avantage s'ils avaient l'intention de se réunir aux Cholulans.

Cholula, ville considérable, distante de cinq lieues de Tlascala, était regardée par tous les habitants du Mexique comme une cité sainte, sanctuaire et résidence chérie de leurs dieux. On y venait en pélerinage de toutes les provinces, et on immolait plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico. Il est probable que Montezuma avait invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que les dieux ne souffriraient pas la profanation de leur demeure sans faire éclater leur colère

sur les impies qui venaient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté, soit dans la persuasion qu'il pourrait aussi plus facilement les exterminer en les attaquant sous les yeux et sous la protection immédiate de ses divinités.

Cortez, arrivé le soir en vue de Cholula, fit faire halte au bord d'une petite rivière pour ne pas entrer de nuit dans une ville dont les dispositions ne lui étaient pas connues. Peu de temps après, les prêtres et les principaux chefs vinrent le saluer et lui annoncer qu'ils étaient disposés à le recevoir; mais qu'ils ne pouvaient admettre ses alliés parce qu'ils étaient d'anciens ennemis. Cortez ne s'offensa nullement de cette demande qui lui semblait raisonnable, et le lendemain, ayant marqué le campement des Indiens à une petite distance des murailles, il fit son entrée à Cholula. Les premiers jours se passèrent avec beaucoup de tranquillité: les chefs s'empressaient de fournir des provisions et de faire leur cour au général; mais il se manifesta bientôt des symptômes de changement qui ne pouvaient échapper à ses yeux clairvoyants; il commença à redouter la trahison dont ses alliés l'avaient menacé: on cessa peu à peu d'apporter des provisions, elles manquèrent même tout à fait, et les Espagnols furent réduits à celles qu'ils purent se procurer à grande peine. Deux Tlascaltèques s'étant introduits déguisés dans la place, infor-

mèrent le général qu'ils avaient vu dans plusieurs rues voisines du quartier espagnol des barricades et des trous légèrement couverts de terre, au fond desquels il y avait des pieux effilés pour détruire sans doute les chevaux; ils lui dirent avoir remarqué qu'on faisait sortir toutes les nuits beaucoup de femmes et d'enfants, et qu'on avait sacrifié six enfants dans le temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils méditent une entreprise militaire; enfin qu'on faisait sur les terrasses un amas de pierres et de traits pour assurer la destruction totale des étrangers. Les soupçons que ces informations firent naître dans l'esprit de Cortez furent bientôt changés en certitude, par les renseignements positifs que lui fournit Marina.

Par un heureux hasard, une vieille Indienne d'un haut rang avait pris Marina en affection; attirée par la douceur et les agréments de sa personne, elle la visitait souvent. Cette Indienne voulut arracher son amie aux périls qui la menaçaient; elle la supplia d'abandonner les Espagnols et de se réfugier dans sa maison. Marina, rapprochant cette circonstance de ce qu'elle avait entendu dire des projets des Cholulans, feignit d'accepter cette offre avec tant de protestations de reconnaissance qu'elle parvint à connaître tout le plan de la conspiration; elle sut que vingt mille Mexicains étaient cachés aux

environs, et que six mille déjà entrés dans la ville attendaient un signal pour se joindre aux habitants et exterminer les Espagnols. Marina supplia son amie de la protéger, et lui promit de la rejoindre dès qu'elle aurait rassemblé ses objets précieux. Sous ce prétexte elle courut avertir Cortez de cette importante découverte. Le général fit aussitôt saisir la vieille Indienne et en obtint les renseignements les plus détaillés, puis il donna ordre de lui amener trois des principaux prêtres. Ceux-ci, ignorant comment Cortez était parvenu à connaître leurs desseins secrets, (car ses premières paroles furent de leur reprocher leur perfidie et d'exposer leur plan,) croyant qu'ils étaient devant une divinité supérieure, n'osèrent désavouer leur trahison; ils confirmèrent l'existence de cette grande conspiration dont Montezuma lui-même avait conçu l'idée. Cortez les mit sous une garde sûre, et, rassemblant ses officiers, il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il déclara aux chefs que son dessein était de partir le jour suivant, et leur demanda des vivres pour la subsistance de sa troupe pendant la marche, des Tamènes pour porter les bagages, et deux mille guerriers pour l'accompagner. Les Indiens firent quelques difficultés pour les vivres et les Tamènes; mais ils accordèrent volontiers l'escorte militaire. Les alliés eurent ordre de

passer la nuit en armes et de s'approcher des murs le matin, comme s'ils voulussent suivre la marche des Espagnols, auxquels d'ailleurs ils devaient se joindre dès qu'ils entendraient le premier coup de feu. Alors Cortez fit appeler les ambassadeurs mexicains, et comme s'il leur eût révélé un secret, il leur apprit la conspiration et leur montra toute l'horreur de la conduite des Cholulans, qui, pour s'excuser, prétendaient agir d'après les ordres de l'empereur; mais qu'un si grand prince ne pouvait être soupçonné d'un projet si criminel : c'était pour venger l'insulte qu'on lui faisait qu'il se disposait à châtier les Cholulans d'une manière rigoureuse. Les Mexicains feignirent adroitement d'ignorer le complot, tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudissait de faire tourner les ruses de Montezuma contre lui.

Au point du jour, les Tamènes arrivèrent, mais en petit nombre et avec peu de vivres; ils furent suivis des gens de guerre qui ne vinrent qu'à la file. Cortez les fit poster séparément en divers endroits de son quartier où ils étaient surveillés; puis, montant à cheval, il manda les caciques sous différents prétextes, et fit déclarer par Marina à ceux qui se présentèrent que la trahison était connue, que le moment du châtiment était arrivé, et qu'ils allaient juger combien il eût été préférable pour eux de conserver la paix.

Cette harangue fut terminée par un coup de mousquet; à ce signal convenu, l'infanterie tomba sur les Cholulans divisés dans le quartier; quoiqu'ils fussent armés et qu'ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, on les tailla en pièces, et ceux qui se dérobèrent à la fureur des Espagnols se sauvèrent en sautant par-dessus les murailles.

L'infanterie s'avança ensuite par la rue principale, ayant en éclaireurs ceux des alliés qui connaissaient les tranchées. Du moment où on avait entendu les cris des combattants, les Mexicains avaient été introduits dans la ville; ils étaient rassemblés sur une grande place bordée de plusieurs temples: une partie occupait les portiques et les tours, tandis que le reste se disposait à faire face aux assaillants. Le combat allait commencer quand les Tlascaltèques tombèrent sur les derrières de l'ennemi consterné par cette attaque imprévue; les Espagnols, ne trouvant plus de résistance, massacrèrent tous ceux qui s'offrirent à leurs coups et qui n'eurent pas le temps de se réfugier dans les temples. Cortez s'approchant en bon ordre du principal de ces édifices, fit crier par Marina qu'il accorderait le pardon à ceux qui se rendraient; mais cet avis ayant été inutilement répété, il fit mettre le feu au temple, et beaucoup de malheureux furent consumés par les flammes. Les historiens racontent

qu'un seul Indien se rendit volontairement. « La guerre cessa, dit Solis, faute d'ennemis. » Les alliés se répandirent dans la ville où ils commirent les plus grands excès. Cette horrible journée ne coûta pas un seul homme aux Espagnols, tandis qu'il périt plus de six mille Cholulans ou Mexicains.

Les Espagnols rentrèrent dans leur quartier, tandis que les Tlascaltèques campèrent dans la ville. Cortez se fit amener les chefs dont il s'était préalablement assuré, et les prisonniers faits dans le combat; il leur déclara que sa vengeance étant satisfaite, il les mettait en liberté, et accordait un pardon général, qui fut solennellement publié. Le jour suivant, Xicotencatl arriva à la tête de vingt mille hommes, que le sénat de Tlascala envoyait au secours de Cortez; celui-ci les remercia et les renvoya, puisque leur assistance était inutile; il profita cependant de cette circonstance pour faire jurer aux deux peuples un traité d'alliance, alliance qui pouvait lui devenir très-utile puisqu'elle assurait ses communications, et comme le gouverneur de la ville avait été tué, il nomma son frère à sa place. Ceux qui s'étaient sauvés revinrent dans leurs maisons, et l'ascendant des Espagnols fut si puissant que la ville se remplit en peu de jours d'habitants qui, au milieu des ruines des temples, rendirent les services les plus vils à ces

mêmes hommes dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères et de leurs concitoyens.

Tel fut le résultat de la vengeance de Cortez. Cet acte a été diversement jugé par les historiens. Solis l'excuse complètement, mais son histoire n'est qu'un panégyrique continuel de Cortez, dont il cherche toujours à dissimuler les fautes et à taire les erreurs. Suivant Las-Casas, il n'y avait aucune raison de faire ce massacre: le seul but était de frapper de terreur les peuples de la Nouvelle-Espagne; mais on sait que le vertueux prélat, emporté par son zèle pour les Indiens, exagère souvent. Le véridique Diaz dit que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur firent des recherches exactes pour éclaircir ce fait; ils trouvèrent qu'il avait réellement existé une conspiration, et que le récit transmis par Cortez était vrai sur tous les points. Enfin Robertson, dont la partialité pour les Indiens n'est pas douteuse, fait ces réflexions: « Cortez était intéressé à gagner l'esprit de Montezuma; il n'est donc pas probable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols, s'il ne l'avait pas jugé nécessaire à sa propre conservation; mais il est vrai que les Espagnols qui servaient en Amérique avaient un tel mépris pour les naturels, et les croyaient si peu dignes du droit commun à tous les hommes,

que Cortez a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins certaine ; la sévérité du châtiment était d'ailleurs excessive et atroce. »

CHAPITRE XI.

Continuation de la marche de Cortez. — Son entrée à Mexico.

Au jour fixé pour le départ, une partie des Zampoallans qui servaient sous les ordres de Cortez lui demandèrent la permission de se retirer, soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à Mexico, soit qne l'amour de la patrie l'emportât sur la gloire du succès; il consentit sans peine à leur demande. De nouveaux ambassadeurs de Montezuma arrivèrent dans le même temps. Ce monarque, informé de ce qui s'était passé à Cholula, voulait dissiper les défiances des Espagnols; ses envoyés poussèrent la dissimulation jusqu'à rendre grâce à Cortez d'avoir puni les Cholulans; ils exagérèrent la colère et le ressentiment de leur maître, traitant de perfide un malheureux peuple, coupable seulement d'avoir exécuté les ordres du roi. Cette explication était accompagnée d'un magnifique présent; mais on eut bientôt occasion de reconnaître que cette ambassade était un nouvel artifice pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche.

Cortez, après être resté quatorze jours à Cho-

lula, en partit le 29 octobre. On l'avait averti qu'il était menacé de quelques dangers à la descente des montagnes, et que depuis plusieurs jours on voyait les Mexicains boucher avec des pierres et des troncs d'arbres le chemin qui conduisait à Chalco, tandis que d'autres aplanissaient l'entrée d'une route voisine. On parvint avec beaucoup de fatigue au sommet de la montagne, parce qu'il tombait de la neige accompagnée d'un vent furieux. On trouva les deux chemins indiqués et Cortez les reconnut facilement. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux ambassadeurs qui marchaient à ses côtés, dans quelle vue on avait fait des changements aux deux routes; ils répondirent que pour la commodité ils avaient aplani la plus aisée et fermé l'autre qui était difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité: « Vous connaissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent; le chemin qui vous a embarrassés est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile; les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. » Alors il ordonna aux alliés de marcher en avant et de nettoyer le chemin, et s'y étant engagé, il laissa les ambassadeurs dans l'admiration de son choix qu'ils attribuèrent à une espèce de divination. Les Mexicains avaient dressé une embuscade au pied de la montagne; mais quand ils virent les

Espagnols prendre l'autre route, ils décampèrent en toute hâte, et Cortez descendit librement dans la plaine. Partout où les Espagnols passaient, ils étaient reçus comme des libérateurs puissants qui venaient soulager les peuples de l'oppression, et comme des êtres d'une nature supérieure. Les caciques et les chefs des Indiens énumérèrent à Cortez tous les sujets qu'ils avaient de détester la tyrannie de Montezuma. Lorsqu'il vit que le souverain était haï de ses sujets, dans le cœur même de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont les forces étaient ainsi divisées. Tandis que ces réflexions soutenaient le courage du général, celui des soldats était animé par le tableau qui se déroulait devant eux. » A mesure qu'ils descendaient les montagnes, dit Diaz, la vaste plaine de Mexico se découvrait à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, d'un lac qui ressemblait à une mer par son étendue, et qui était environné de grandes villes; enfin en voyant la capitale s'élever comme une île au milieu de ce lac ornée de temples et de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les descriptions des romans féeriques réalisées; les palais, les tours dorées leur paraissaient aux uns autant d'enchantements;

d'autres, croyant rêver, prenaient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offrait à leurs yeux.

Pendant que les Espagnols s'avançaient rapidement vers la capitale, l'hésitation de Montezuma était plus forte que jamais. Après la catastrophe de Cholula, il s'était retiré dans la partie de son palais consacrée à ses exercices religieux; il y était demeuré huit jours, observant une sévère abstinence, et constamment prosterné aux pieds de ses dieux pour réclamer leur vain appui. De cette retraite sacrée il dépêcha à Cortez plusieurs personnages de distinction pour le dissuader d'entrer à Mexico, s'engageant à payer un tribut annuel au roi d'Espagne; il promettait, si cette offre était acceptée, de donner au général quatre charges d'or, et une à chaque soldat. Ainsi la terreur inspirée à ce prince par le petit nombre des étrangers dont il se voyait menacé, le faisait descendre aux plus basses supplications, quand il aurait pu réunir ses forces presqu'innombrables et s'opposer ouvertement à la marche des envahisseurs. Cortez remercia les envoyés des magnifiques propositions de leur maître, et dit, ainsi qu'il l'avait toujours fait, qu'il ne pouvait rétrograder sans avoir vu l'empereur, avec lequel il voulait s'entretenir des importantes affaires qui avaient conduit les Espagnols dans son pays.

La perplexité de Montezuma était encore augmentée par les discours des prêtres, qui venaient

à chaque instant lui faire part des sinistres présages qu'ils observaient de tous côtés. Ses craintes devinrent si vives que, sans attendre le retour de ses messagers, il réunit en conseil son frère, son neveu, cacique de Tezcuco, et un petit nombre des personnages les plus distingués de sa cour, afin de les consulter sur ce qu'il devait faire. Le résultat de cette conférence fut semblable à celui des conseils précédents : le frère de l'empereur émit courageusement l'opinion de repousser les Espagnols par la force, tandis que le jeune prince de Tezcuco fut d'un avis contraire. Montezuma, qui avait toujours partagé les idées du premier, se rangea tout à coup à celles du second, et l'envoya aussitôt au-devant de Cortez afin de le complimenter, tout en lui recommandant de tenter de nouveaux efforts pour le dissuader d'entrer dans la ville, bien qu'il n'en attendît aucun succès.

Cortez était arrêté au village d'Amemeca sur les bords du lac, quand il fut averti de l'approche de Cacumatzin, neveu de Montezuma, qui le suppliait de suspendre sa marche et de le recevoir. En effet, le prince arriva porté sur les épaules de plusieurs hommes dans une magnifique litière, ornée de plumes vertes, supportées par des tiges d'or massif, et entremêlées de bijoux de même métal; il était entouré de huit personnes de distinction, et une foule de nobles

formaient le cortége. Cacumatzin était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure agréable; quand il eut mis pied à terre, Cortez le reçut avec les égards dus à un ambassadeur aussi illustre; ils échangèrent quelques civilités, et le général lui signifia qu'il tenait plus que jamais à entrer dans Mexico.

Cortez reprit sa marche en faisant observer la plus exacte discipline, et en prenant toutes les mesures nécessaires à sa sécurité. Il s'avança par la chaussée d'Istapalapa jusqu'à une place où se réunissaient les routes de Mexico et de Cuyoacan : à leur jonction, à une demi-lieue à peu près de Mexico, il y avait une sorte de fort couronné de deux tours et entouré par un mur de huit pieds de haut. Cortez fit faire halte pour recevoir les salutations d'une troupe nombreuse de Mexicains de haut rang ; ils défilèrent devant lui, touchant la terre de leurs mains et les baisant ensuite.

Après cette cérémonie, Cortez se porta en avant, quoiqu'il fût toujours incertain s'il allait trouver des amis ou des ennemis. Presqu'aux portes de Mexico, on lui annonça la visite de Montezuma, et aussitôt le cortége commença à paraître. Il y avait en avant trois officiers munis de baguettes d'or qu'ils levaient par intervalles; c'était le signal pour indiquer au peuple la présence du souverain, et lui ordonner de se

prosterner en signe de respect. Montezuma était assis dans une magnifique litière couverte de plaques d'or, et portée sur les épaules de ses favoris, tandis que d'autres soutenaient au-dessus de sa tête un dais orné de plumes vertes, de pierres précieuses et de franges d'or. A une certaine distance venaient deux cents nobles richement vêtus d'étoffes de coton et parés de plumes; ils marchaient deux à deux, les pieds nus et les yeux fixés vers la terre.

Lorsque l'empereur fut près de Cortez, il descendit de sa litière, et s'appuyant sur les bras de deux de ses parents, il s'approcha d'un pas lent et majestueux, tandis que ses gens étendaient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas le sol. Il paraissait âgé d'environ quarante ans; il avait la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin, et le teint moins basané que celui du commun des Américains; ses cheveux descendaient jusqu'au-dessous des oreilles, ses yeux étaient fort vifs, et toute sa personne avait un air de majesté, dans laquelle on remarquait néanmoins quelque chose d'affecté. Sa parure était un manteau de coton très-fin attaché simplement sur les épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, et bordé d'une frange d'or qui descendait jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles et les pierres précieuses qui le



Première entrevue de Cortez et de Montezuma

couvraient sembaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une espèce de mitre d'or qui se terminait en pointe sur le devant, et dont l'autre partie moins pointue se recourbait vers le derrière de la tête; il portait des souliers d'or massif; plusieurs courroies qui étaient serrées par des boucles du même métal, et qui remontaient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, donnaient à cette chaussure quelque ressemblance avec le cothurne antique.

Cortez, qui était descendu de cheval, aborda d'un air respectueux le royal visiteur, et lui fit une profonde revérence à la manière européenne; Montezuma lui rendit son salut à la mode du pays, en touchant la terre de sa main et la portant ensuite à sa bouche. Le général lui passa au cou une chaîne d'or entremêlée de grains de verroteries de différentes grosseurs; cette politesse fut accueillie avec plaisir; mais quand il fit le mouvement de l'embrasser, les nobles le repoussèrent respectueusement, trouvant qu'il prenait une liberté trop grande, et Montezuma, se faisant apporter un collier qui passait pour la plus riche pièce de son trésor, le donna à Cortez.

Une foule immense assistait à ce spectacle extraordinaire : les chaussées, les rues étaient encombrées; les fenêtres des maisons, les terrasses étaient garnies de femmes et d'enfants; tous regardaient attentivement cette cérémonie, et ne

pouvaient en croire leurs yeux. Quand ils virent les marques de respect données par Montezuma aux Espagnols, ils en conclurent naturellement que ces étrangers étaient des *Teulès*, puisque le puissant et orgueilleux empereur s'abaissait devant eux. Cette persuasion contribua à les grandir dans leur opinion autant que la nouveauté des armes, de l'artillerie et des chevaux. D'un autre côté, l'admiration des Espagnols était excitée à un haut degré par tout ce qui s'offrait à leurs yeux : l'immensité du lac, la grandeur de la ville, la beauté des édifices, la nombreuse population, les richesses déployées par le monarque et sa suite, étaient autant de causes de surprise et de satisfaction.

Le cortége fit à peu près un mille et demi dans l'intérieur, et arriva au palais destiné à recevoir les étrangers. Il était situé à une petite distance de la porte et du temple principal, et si vaste que les Espagnols et leurs alliés purent s'y loger commodément. Montezuma prit Cortez par la main : « Vous êtes maintenant, vous et vos compagnons, dans votre demeure ; reposez-vous jusqu'à ce que je revienne vous voir. » Le premier soin de Cortez fut de pourvoir à sa sûreté, en plaçant son artillerie en face des principales avenues, en distribuant ses sentinelles ; en un mot en faisant observer une discipline aussi exacte et aussi vigilante, que s'il eût été à la vue d'une armée ennemie.

Le soir, Montezuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à sa première entrevue, et porta au général et aux soldats des présents dont la magnificence attestait la libéralité du souverain et l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortez un long entretien, et lui exposa son opinion sur les Espagnols; il ne mettait pas en doute qu'ils ne fussent les hommes destinés par les dieux à s'emparer du gouvernement, et dont la venue avait été annoncée il y avait plusieurs années par le législateur du Mexique, lorsqu'il abandonna ce pays, pour aller au nord d'où ses descendants devaient un jour revenir. Cortez remercia l'empereur de sa générosité et de son bienveillant accueil; il ne négligea rien pour lui faire croire que l'origine des Espagnols était céleste. Cette conviction pouvait servir ses desseins futurs; puis il s'étendit sur la puissance et le pouvoir du roi d'Espagne qui l'avait envoyé conclure une alliance avec le grand Montezuma; il l'engagea à faire quelques changements aux lois et aux mœurs de son empire, et surtout à abolir les sacrifices humains. Cet entretien se prolongea longtemps, et les deux chefs se séparèrent en se prodiguant les marques d'une mutuelle amitié.

Les Espagnols firent leur mémorable entrée à Mexico, le 8 novembre 1519, sept mois après leur arrivée dans le pays d'*Anahuac*, connu sous le nom de *Nouvelle-Espagne*.

CHAPITRE XII.

Description de Mexico.

Le lendemain, Cortez demanda une audience à l'empereur; elle lui fut immédiatement accordée; il se fit suivre par quatre officiers et six de ses plus braves soldats. Les premiers ministres l'attendaient à la porte; ils le reçurent avec beaucoup de civilité, après quoi ils quittèrent leurs vêtements pour se revêtir d'habits très-simples, l'usage ne permettant pas de se présenter devant le monarque avec un riche costume. Les Espagnols furent introduits en silence; on les fit asseoir, et l'entretien commença. Il fut très-long : Montezuma adressa de nombreuses questions sur les mœurs, les usages, les lois des Européens, et Cortez le satisfit autant qu'il le put; à la fin, le général demanda la permission de visiter la ville qu'il était curieux de connaître; l'empereur y consentit et l'audience fut levée.

Cortez consacra trois jours à l'exploration de cette cité extraordinaire qu'il était destiné à détruire de fond en comble; la description qu'il en a donnée dans ses lettres, et celle de Diaz, sont les seules rédigées par des témoins oculaires,

puisque personne depuis n'a pu voir Mexico dans son état de splendeur. La véracité des deux narrateurs a été confirmée par des ruines qu'on a découvertes en plusieurs endroits. M. de Humboldt a réuni ces différents documents, et de leur comparaison a tracé le tableau dont nous avons extrait les points les plus saillants.

Orné de nombreux *téocallis* qui s'élevaient en forme de pyramides, entouré de chaussées et de digues, situé presque au milieu du lac de Tezcuzco sur des îlots ornés de verdure, l'ancien *Tenotchitlan* ressemblait à certaines villes de la Hollande ou de la Chine. Trois chaussées principales de la largeur de deux lances l'unissaient au continent; de beaux aqueducs amenaient l'eau douce à la ville. Les rues principales étaient larges et alignées: quelques-unes, comme à Venise, étaient moitié à sec, et moitié occupées par des canaux navigables, garnis de ponts de bois très-bien faits, et si larges que dix hommes à cheval pouvaient y passer de front. Les maisons basses étaient construites partie en bois, partie en *tetzontli*, pierre spongieuse, légère et facile à briser. La ville était divisée en carrés réguliers formés par les rues principales et par les canaux. Dans chaque carré s'élevait un temple ou téocalli.

Le temple principal était dédié à *Huitzilopochtli*, le dieu de la guerre; il avait été érigé six ans seulement avant la découverte de l'Amé-

rique ; il occupait le centre de la ville, et dans l'enclos des murailles qui l'entouraient en formant un carré, une ville de cinq cents feux aurait pu être élevée. Les murs, de chaux et de pierre, étaient fort épais, hauts de huit pieds, ornés de créneaux en forme de niches et de quantité de figures en pierre qui représentaient des serpents, ce qui lui avait fait donner le nom de *coatepautli*, ou muraille des serpents. Le temple avait quatre portes qui répondaient aux quatre points cardinaux ; au centre de l'enceinte s'élevait une pyramide tronquée, haute de cinquante-quatre mètres, et large de quatre-vingt-dix-sept à sa base ; un escalier conduisait au sommet qui avait seize mètres en carré. On y voyait deux chapelles magnifiques, ouvertes par devant et surmontées d'une belle construction en bois fort élevée. Les deux idoles contenues dans les chapelles étaient de pierre, d'une stature colossale et d'une difformité affreuse. Le centre de cet espace contenait une pierre verte pyramidale, haute d'un mètre, sur laquelle on immolait la victime. Cinq mille personnes étaient attachées au service du temple, et y avaient leur logement. Parmi les temples, au nombre de trente-neuf, qui ornaient le temple principal, on distinguait celui de *Quezalcoatl*, le dieu qui présidait à l'air. Il était de forme ronde, et la porte représentait la gueule ouverte d'un serpent. Devant la première entrée du tem-

ple principal, on voyait un vaste édifice tout revêtu des têtes des victimes humaines qui y avaient été sacrifiées.

Le palais, principale résidence ordinaire de Montezuma, était construit en pierres et en chaux et composé d'un grand nombre de maisons spacieuses, mais peu élevées; il avait cinq grandes portes à chacune des quatre façades qui le décoraient; trois vastes cours le divisaient intérieurement: celle du milieu était ornée d'une belle fontaine. On y trouvait de grandes salles et plus de mille chambres. Quelques-unes de ces pièces étaient incrustées des marbres les plus fins, d'autres de pierres rares; les poutres et les parquets étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois parfaitement travaillés et sculptés; il y avait une salle assez grande pour contenir trois mille personnes. Montezuma avait en outre un sérail, des logements pour ses ministres, pour ses conseillers et pour tous les officiers de sa maison et de sa cour qui était aussi nombreuse que brillante. De vastes bâtiments étaient destinés, l'un aux oiseaux paisibles, l'autre à ceux de proie, aux quadrupèdes et aux reptiles. Ces deux ménageries paraissent avoir été les plus belles du monde. La première contenait plusieurs chambres et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce; les galeries donnaient sur un jardin, dans lequel, au milieu d'arbustes, dix viviers, les uns

d'eau douce, les autres d'eau salée, recevaient les oiseaux aquatiques de terre et de mer. Dans les autres parties du bâtiment, on nourrissait un nombre prodigieux d'oiseaux de toute espèce; trois cents hommes étaient employés à les soigner et à recueillir leurs plumes en certaines saisons. C'est avec leur plumage qu'on faisait les fameuses mosaïques tant admirées. Les salles et les chambres de cette maison singulière étaient en nombre si prodigieux, que Cortez assure que deux grands monarques avec leur suite auraient pu y loger. L'autre bâtiment, destiné aux bêtes féroces avait de vastes cours pavées en carreaux de dalles et divisés en appartements. Dans l'un on nourrissait tous les oiseaux de proie distribués dans des chambres souterraines de plus de six pieds de profondeur, et de plus de seize en largeur et en longueur; près de cinq cents dindons étaient tués tous les jours pour leur nourriture. Le même édifice renfermait un grand nombre de salles basses dans lesquelles de fortes cages de bois contenaient des loups, des chats sauvages, les espèces que les conquérants ont nommés des lions, des tigres, et une foule d'autres bêtes féroces; on y voyait des crocodiles et des serpents, et des quantités de poissons nageant dans de magnifiques viviers. Tous ces palais étaient entourés de jardins d'une très-vaste étendue.

L'arsenal était un grand bâtiment rempli de

toutes sortes d'armes offensives et défensives, dont ces peuples faisaient usage, ainsi que des ornements et des enseignes militaires; un nombre considérable d'ouvriers étaient employés à fabriquer ces armes et d'autres objets.

Le marché était entouré d'un portique immense, sous lequel on exposait les marchandises: des comestibles, des ornements en or, en argent, en pierres fines, en os, en coquilles et en plumes, de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouvait des pierres taillées, des tuiles, des bois de charpente; il y avait des ruelles pour le gibier, d'autres pour les légumes et les objets de jardinage; on y voyait des maisons où des barbiers rasaient la tête avec des rasoirs faits en obsidienne. D'autres maisons ressemblaient à des boutiques de pharmaciens, dans lesquelles on vendait des médecines toutes préparées, des onguents et des emplâtres; il y avait aussi des maisons où l'on trouvait à manger et à boire en payant. Pour éviter la confusion, chaque genre de marchandises se vendait dans un lieu séparé. Au milieu de la grande place était une maison, où douze personnes siégeaient constamment et jugeaient les contestations relatives à la vente des marchandises. La plus grande propreté régnait dans le marché, ainsi que dans toute la ville; chaque matin mille hommes étaient employés à balayer et à laver les rues.

La population de Tenotchitlan, lors de la conquête, a été évaluée différemment par les historiens, qui varient de soixante mille à un million cinq cents mille âmes. M. de Humboldt, qui a traité cette question avec sa supériorité ordinaire, croit que le nombre des habitants devait être de trois cent mille ; en adoptant ce chiffre on voit que la capitale du Mexique était la ville la plus peuplée de tout le Nouveau-Monde, et qu'à cette époque, trois ou quatre capitales seulement des états européens pouvaient rivaliser avec elle.

Nous n'avons pas voulu interrompre le détail des merveilles de Mexico, pour parler de quelques circonstances survenues pendant la visite de Cortez; il en est une cependant qui mérite d'être rapportée, et que nous empruntons textuellement à Solis. — « Montezuma, dit-il, voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses temples; il leur ordonna (à Cortez, au père Olmédo et aux officiers qui les accompagnaient), de s'arrêter un peu à l'entrée, et il s'avança, afin de consulter les prêtres, pour savoir s'il était permis de faire paraître en la présence de leurs dieux des gens qui ne les adoraient pas. Ils conclurent qu'on pouvait les admettre ; aussitôt trois ou quatre sacrificateurs furent chargés d'introduire les étrangers. Toutes les portes de ce vaste et superbe édifice s'ouvrirent en même

temps, et Montezuma prit soin d'expliquer ce qu'il y avait de mystérieux. Il leur montrait les lieux destinés au service du temple, l'usage des instruments et ce que chaque idole représentait, ce qu'il fit avec tant de respect et de cérémonies que les Espagnols ne purent s'empêcher d'en rire, ce dont il ne fit pas semblant de s'apercevoir; mais seulement il se tourna vers eux, comme pour retenir leur irrévérence par son regard. Cortez, se laissant emporter au zèle qui brûlait dans son cœur, lui dit alors : « Permettez-moi, Seigneur, de planter la croix de Jésus-Christ devant ces images du diable, et vous verrez si elles sont dignes d'admiration ou de mépris. » La fureur des sacrificateurs prit feu à cette proposition, et Montezuma en fut interdit et mortifié, n'ayant ni la patience de le souffrir, ni le courage de s'en offenser; sur quoi il prit un parti entre son premier ressentiment et son zèle hypocrite, et afin de satisfaire à l'un et à l'autre : « Vous pourriez, dit-il, accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligés d'avoir pour ma personne. » A ces mots, il sortit du temple, afin qu'ils le suivissent; il s'arrêta sous le portique, où il ajouta avec moins d'émotion : « Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en votre quartier, car je veux demeurer ici, afin de demander pardon à nos dieux de l'excès de ma patience. » Parole remarquable causée par l'embarras où il se trou-

vait et exprimée en des termes qui faisaient connaître sa résolution et ce qu'il lui en coûtait de demeurer dans les bornes de la modération. »

Cortez obtint cependant par la suite la permission de convertir en chapelle une des salles de son logement, et Montezuma assista plusieurs fois au saint sacrifice de la messe avec décence et recueillement.

CHAPITRE XIII.

Cortez s'empare de Montezuma, et le conduit dans son quartier.

La nouveauté des objets qu'ils rencontraient à chaque pas pouvait étonner les Espagnols, mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le péril de leur situation. Un concours de circonstances inattendues et favorables leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre d'un grand empire, et ils s'étaient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque. Les Tlascaltèques les avaient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la position singulière les livrerait à la merci de Montezuma, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance, et d'où il leur serait impossible d'échapper; ils avaient averti Cortez, que si l'empereur s'était déterminé à les recevoir, c'était par le conseil des prêtres qui lui avaient suggéré, au nom de leurs dieux, ce moyen de détruire d'un seul coup et sans risque tous les Espagnols. Le général voyait clairement alors que les craintes de ses alliés

n'étaient pas sans fondement; que si on rompait les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, et si l'on détruisait des parties entières de ces chaussées, sa retraite devenait impossible, et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude dont il serait accablé sans qu'il eût le temps d'être secouru par ses alliés. A la vérité, Montezuma l'avait reçu avec de grandes marques de respect, mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? Quand elles l'auraient été, qui pourrait lui répondre qu'elles se soutiendraient? Le salut des Espagnols dépendait de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avaient aucune raison de compter, et dont un ordre donné par le caprice ou un seul mot échappé dans la colère pouvait décider irrévocablement leur perte.

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier soldat, agitaient bien plus vivement encore l'esprit de Cortez; il avait un motif puissant et malheureusement trop vrai de douter de la sincérité de Montezuma. La junte de la Vera-Cruz lui avait fait parvenir des dépêches affligeantes: Qualpopoca, général mexicain et gouverneur d'une ville située sur la côte, avait reçu ordre de Montezuma, écrivait la junte, d'attaquer les Totonaques et de les soumettre; en conséquence, il avait fait plusieurs excursions sur leur territoire et les avait cruellement punis de leur alliance

avec Cortez. Les Indiens avaient demandé secours au gouverneur de la Vera-Cruz. Escalente, après plusieurs tentatives pour faire cesser les hostilités, s'était vu forcé de marcher contre Qualpopoca, et de lui livrer bataille dans la plaine de Naotlan; ses forces consistaient en deux mille Indiens, quarante Espagnols, deux chevaux et deux petites pièces de canon. Dès le commencement de l'action, les Indiens furent mis en déroute par les Mexicains et prirent la fuite dans toutes les directions. Escalente et ses braves compagnons continuèrent le combat avec une intrépidité sans égale. Aidé de son artillerie, il força les ennemis à la retraite; il les poursuivit vivement et leur tua beaucoup de monde; la victoire resta enfin aux Espagnols, mais elle leur coûta cher. Sept d'entre eux furent tués et Escalente mourut quelques jours après des suites de ses blessures. Les Mexicains réussirent à prendre vivant un soldat blessé, et qui mourut bientôt; on lui coupa la tête, et on l'envoya à Montezuma en la montrant dans toutes les villes, afin de prouver que les fameux étrangers n'étaient ni immortels ni invincibles. Nous lisons dans la relation de Cortez qu'il avait eu connaissance de ce malheur avant son départ de Cholula, et qu'il l'avait soigneusement tenu secret pour ne pas décourager ses compagnons.

Cette circonstance aggravait sa situation pré-

sente, car il prévoyait qu'il ne pourrait rester à Mexico sans danger, et que la retraite serait également périlleuse. De nouvelles informations augmentaient chaque jour ses inquiétudes : il avait réussi à établir des intelligences avec des Mexicains de haut rang, et dans les conférences secrètes qu'il eut avec eux, il sut qu'il se tramait quelque chose contre lui. La masse du peuple était bien retournée à ses occupations habituelles et paraissait tranquille ; mais la conduite des nobles et des caciques indiquait qu'ils préparaient une entreprise importante. Quelques-uns avaient dit ouvertement qu'il fallait couper les ponts des chaussées. Les espions de Cortez lui apprirent aussi que Montezuma avait reçu la tête du prisonnier et qu'il tenait beaucoup à ce que le fait ne fût pas connu des Espagnols.

Ces divers renseignements démontrèrent à Cortez la justesse de ses soupçons, et l'imminence du danger lui fit sentir la nécessité de sortir de cette situation par une démarche prompte et hardie; il se retira dans son appartement, et passa toute la nuit dans une terrible agitation. Enfin, après avoir pesé les plans que son génie actif lui présenta successivement, il s'arrêta au plus audacieux et au plus extraordinaire.

Dès le point du jour, il réunit les officiers et ceux des soldats qui, par leur valeur, leur expé-

rience et leur attachement, méritaient cette marque de haute confiance : il exposa au conseil les dangers de la situation, le peu de confiance qu'il fallait avoir en Montezuma, et les grandes raisons qui faisaient redouter sa perfidie; il appuya sur la désastreuse affaire de la Vera-Cruz, détaillant toutes les circonstances qui prouvaient la part qu'avait eue Montezuma à cette attaque; enfin, il raconta ce qu'il avait appris des desseins secrets des Mexicains. Ces révélations, faites avec une émotion croissante qui, chez Cortez était calculée, firent une sensation profonde sur ceux qui l'écoutaient. Leur surprise se manifesta au plus haut degré, quand Cortez reprenant la parole leur dit qu'il ne voyait qu'un moyen d'éviter les malheurs qui les menaçaient, c'était de s'emparer de Montezuma et de le conduire au quartier comme un otage sacré; puis il demanda l'avis de chacun. Les opinions étaient divisées : les uns regardaient cette mesure comme devant nécessairement entraîner leur destruction complète, d'autres pensaient qu'il serait plus prudent de se retirer à la Vera-Cruz; mais le bouillant Velasquez de Léon et le dévoué Sandoval appuyèrent fortement l'avis de Cortez. Enfin, après une discussion longue et animée, les membres du conseil furent unanimes pour l'adoption du plan proposé. Il s'agissait de le mettre à exécution; le général avait tout prévu. Sa profonde sagacité lui avait

indiqué qu'il ne devait pas se présenter au palais avec toutes ses forces : cet appareil inusité aurait éveillé les soupçons et compromis le succès du coup de main; il fallait avec quelques hommes de résolution et de dévouement se rendre au palais à la manière accoutumée sans exciter la curiosité des Mexicains habitués à voir chaque jour le général visiter le souverain avec une faible escorte. Cortez choisit Alvarado, Sandoval, Velasquez de Léon, Lugo Davila, officiers d'un courage éprouvé et qui jouissaient de toute sa confiance; cinq soldats dont la valeur lui était connue furent également désignés pour cette mémorable entreprise, Bernal Diaz était du nombre; enfin, vingt-cinq hommes d'élite devaient être disséminés en armes autour du palais, prêts à se montrer et à se réunir au premier signal, tandis que toutes les troupes Espagnoles et alliées, placées sous le commandement de Cristoval de Olid, et de Diego de Ordaz, attendraient dans le quartier, disposées à marcher au combat si la résistance de Montezuma le rendait nécessaire.

Tout étant bien convenu, Cortez et ses compagnons s'avancèrent vers le palais, et furent admis sans difficulté en présence du monarque ; après les premiers compliments, le général, d'un ton sévère et menaçant, commença à se plaindre de la conduite de Qualpopoca ; il exprima son étonnement de ce que l'empereur, qui s'était montré

en apparence l'ami des Espagnols, avait donné des ordres secrets pour leur destruction. Il exagéra les ravages commis sur les Totonaques et accusa formellement Montezuma d'avoir excité la trahison des Cholulans; il lui dit que des motifs de respect et de prudence l'avaient jusqu'ici empêché de se plaindre; mais qu'en apprenant les nouveaux projets formés par les Mexicains, il s'était décidé à prendre des mesures efficaces pour sa sûreté et celle de ses compagnons. Quand Marina et Aguilar eurent traduit à Montezuma l'accusation portée contre lui, il parut interdit, garda quelque temps le silence et changea de couleur, soit qu'il se sentît coupable, soit qu'il fût indigné de l'insulte faite à sa personne. Surmontant son émotion, il nia qu'il eût donné des ordres à Qualpopoca, et pour prouver sa sincérité, il expédia à l'instant même un officier pour l'amener à Mexico. Cortez affecta d'être satisfait et déclara qu'il était maintenant convaincu qu'un aussi puissant monarque n'avait pas eu recours à la trahison; mais il fallait calmer les craintes des Espagnols qui étaient capables de se livrer à des actes de désespoir; pour les convaincre de la sincérité de ses intentions et leur donner une preuve de sa confiance, il fallait qu'il quittât son palais et vînt demeurer quelque temps au quartier Espagnol. Montezuma resta muet et sans mouvement, stupéfait

de voir un homme assez audacieux pour lui faire une proposition aussi étrange. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les monarques mexicains n'étaient pas accoutumés de se rendre eux-mêmes prisonniers, et que, eût-il la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain.

Cortez employa toutes les ressources de son éloquence pour lui persuader qu'il avait tort de croire qu'en se rendant au quartier il serait prisonnier, son intention étant de le traiter avec le respect et les égards auxquels il était accoutumé. D'ailleurs le quartier était un de ses palais, il avait servi de résidence à un de ses prédécesseurs, le peuple l'y verrait donc demeurer sans surprise et sans alarme. Montezuma fut inébranlable; la discussion durait depuis trois heures, elle était très-vive, Cortez et les siens s'impatientaient de ce long retard qui pouvait leur devenir funeste, lorsque Velasquez de Léon s'écria : « Pourquoi perdre le temps en vaines paroles? qu'il consente à se rendre prisonnier ou je lui perce le cœur! » La voix menaçante de Velasquez, le geste terrible dont il accompagna ses paroles frappèrent Montezuma de terreur; il demanda à Marina ce que ce jeune homme disait avec tant d'emportement. Aussitôt cette femme, avec autant de sagacité que de douceur, lui ré-

pondit à voix basse comme si seul il devait l'entendre. « Prince, je suis votre sujette, je désire votre salut, mais confidente de ces étrangers, je connais leur caractère, faites ce qu'ils vous demandent, et vous serez traité avec la considération la plus grande, tandis que si vous résistez, ils ne se feront aucun scrupule de vous tuer. »

La contenance des visiteurs et les paroles de Marina, ébranlèrent le malheureux monarque ; il se leva et dit : « Hâtons-nous de partir pour votre quartier, puisque les dieux le veulent ainsi ; je me fie à votre honneur. » Alors sur l'invitation de Cortez il manda ses officiers et ses courtisans, et leur communiqua sa résolution. Malgré leur étonnement et leur douleur, ils ne firent aucune représentation au souverain dont la volonté était sacrée pour eux. Ils le placèrent sur une litière et le portèrent en silence et les yeux baignés de larmes au quartier. A peine cette nouvelle fut-elle répandue dans la ville, que le peuple menaça d'exterminer les Espagnols, pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montezuma paraître, le sourire sur les lèvres, et leur faire signe de la main en leur déclarant que c'était de son propre mouvement qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, le tumulte s'apaisa et la foule se dispersa tranquillement.

« Ce fut ainsi, dit Robertson, qu'un monarque

puissant se vit au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers et emmené prisonnier sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement; et si toutes les circonstances de ce fait n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables qu'on n'y trouverait pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman. »

CHAPITRE XIV.

Supplice de Qualpopoca. — Humiliation de Montezuma.

Montezuma fut reçu avec les marques de respect que Cortez avait promises ; on ne changea rien à sa manière de vivre, et il fut traité avec le même cérémonial que s'il eût été au milieu de sa cour; ses ministres et ses courtisans approchaient librement de sa personne, et il exerçait les fonctions de son gouvernement comme par le passé. Ses repas étaient servis avec magnificence ; il mangeait avec ses favoris intimes, et faisait distribuer aux soldats les plats qui restaient. Il s'habitua bientôt à ce nouveau genre de vie, et parut se plaire dans la compagnie de ses gardiens, choisissant de préférence les plus distingués par la naissance, les manières et les talents; mais ses favoris étaient Cortez et Alvarado, dont il aimait les grâces, l'adresse et la constante gaîté. Le soir, il jouait avec Cortez au *totoloque*, espèce de jeu qui consiste à abattre de petites quilles d'or, au moyen de boules de même métal. Montezuma distribuait son gain aux soldats espagnols, et Cortez donnait le sien aux Mexicains.

Alvarado marquait ordinairement les points et favorisait le général; l'empereur s'en apercevait bien et le raillait agréablement de compter mal, ce qui ne l'empêchait pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine.

Cortez cherchait à rendre la prison du captif non-seulement supportable, mais agréable, et il y réussit au point que l'empereur paraissait lui être sincèrement attaché; alors on lui accorda un peu de liberté; il put visiter les temples et aller à la chasse, plaisir auquel il se livrait avec une joie enfantine, quoiqu'il fût toujours entouré d'une garde considérable. « Enfin, dit Diaz, soit qu'il fût naturellement doux et libéral, et que la disgrâce l'eût ramené à son caractère, soit qu'il se fit violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frère et donna même à deux d'entre eux deux de ses filles en mariage.

Vingt jours s'étaient écoulés quand Qualpopoca, son fils et ses principaux officiers furent amenés, chargés de chaînes, à Mexico. Qualpopoca se présenta devant le souverain avec cette respectueuse confiance d'un serviteur qui sait n'avoir pas mérité la désapprobation de son maître; mais, à sa grande confusion, Montezuma le reçut avec froideur et mépris et le fit remettre à Cortez, afin qu'on instruisît son procès, et qu'il fût puni s'il était jugé coupable. Qualpopoca et

ses officiers interrogés avouèrent avec répugnance qu'ils n'avaient agi qu'en vertu des ordres de Montezuma; le conseil de guerre les condamna à mort. Cortez annonça cet arrêt au monarque, et lui dit que les criminels l'avaient accusé d'être le premier auteur de leur attentat; qu'en considération de sa conduite il aurait la vie sauve, mais que sa participation au crime devait être expiée par un châtiment personnel, et, sans attendre de réplique, il ordonna à un soldat de mettre les fers aux mains de l'empereur.

Le monarque, élevé dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée, et considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa chute prochaine, exhala sa douleur en plaintes et en gémissements; ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignant de larmes, et, soutenant ses fers, s'efforcèrent avec une tendresse respectueuse, d'en rendre le poids plus léger. Cependant on pressait l'exécution des condamnés : sur la place, en face du palais on dressait un immense bûcher, avec toutes les armes amassées dans les arsenaux pour la défense publique. Qualpopoca et ses trois complices furent attachés sur le bûcher et brûlés vifs. Un peuple innombrable vit avec une muette stupéfaction, la double insulte faite à la majesté de son empereur : un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangère, pour avoir

rempli son devoir, et le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la sûreté commune.

Après l'exécution, Cortez, de ses propres mains, enleva les fers de Montezuma, en l'assurant que tout était désormais oublié. Le prince, qui avait montré une faiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à la joie la plus vive, et passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance et de la tendresse envers ses libérateurs. Le général, avec cette profonde politique qui était le trait dominant de son caractère, fit lever toutes les sentinelles, lui annonçant qu'il était libre et pouvait retourner dans son palais. Montezuma répondit que l'intérêt des Espagnols ne lui permettait pas de les quitter, parce que sa noblesse et son peuple le presseraient de prendre les armes contre eux. Cette réponse était adroite et cachait une ruse, car Cortez avait su par Marina sa pensée secrète; jusqu'au départ des Espagnols il n'était pas de sa dignité de se séparer d'eux; il perdrait nécessairement l'estime de ses sujets, s'ils pensaient qu'il tînt sa liberté d'une main étrangère; ils furent ainsi tous les deux également satisfaits l'un de l'autre.

La mort de Qualpopoca et l'humiliation de Montezuma réveillèrent l'énergie de quelques braves Mexicains qui voulurent venger l'honneur

de la nation et la tirer de l'état de dégradation dans laquelle elle était plongée. Cacumatzin, neveu de l'empereur, ne pouvant supporter plus longtemps l'audace orgueilleuse des Espagnols, assembla tous les nobles de Tezcuzco, et leur proposa de déclarer la guerre aux étrangers; ce qui fut accepté par l'unanimité des assistants. Ces symptômes commencèrent à inquiéter Cortez; il connaissait les effets terribles que produit une réaction morale sur les hommes timides et opprimés : il voyait clairement que leur résolution et leur courage seraient proportionnés à leur apathie passée, et que la violence de leur haine se montrerait à découvert lorsqu'elle serait appuyée par des forces suffisantes. Montezuma lui-même n'était pas tranquille, car on prétendait que Cacumatzin voulait s'emparer de la couronne, sous prétexte que l'empereur n'étant plus libre ne pouvait se faire obéir. En conséquence, Montezuma envoya à son neveu l'ordre formel d'abandonner ses projets, et Cortez lui fit dire de cesser ses préparatifs; mais Cacumatzin ne tint aucun compte de ces ordres : il déclara que sa résolution était bien arrêtée, et qu'il ne voulait plus être ni trompé ni intimidé par les Espagnols; il les sommait donc d'avoir à quitter promptement Mexico et de regagner leur pays, s'ils ne voulaient pas braver l'orage qui allait éclater sur leurs têtes.

Cortez, alarmé de cette détermination intrépide, se prépara à marcher au-devant de l'ennemi; mais il en fut empêché par Montezuma qui lui représenta les dangers qu'il courait en attaquant une ville aussi forte que Tezcuzco, seconde place du Mexique en grandeur et en importance. Le monarque invita son neveu à venir dans la capitale, et lui assigne une entrevue avec Cortez dans laquelle leurs différends seraient facilement aplanis.

Cacumatzin, indigné de voir son oncle prendre tant d'intérêt à ces étrangers, dont il avait reçu de si grands outrages, au moment même où ses sujets se préparaient à le venger, repoussa avec mépris l'offre qu'on lui faisait, en disant qu'il allait se rendre à Mexico, non pour perdre son temps en des conférences inutiles, mais pour effacer le déshonneur dont les Espagnols avaient couvert l'empire.

Montezuma, sentit que, quelque chose qui arrivât, sa tête répondait de la conduite de son neveu, et résolut d'entraver ses desseins en s'emparant de sa personne; il gagna plusieurs officiers du rebelle, et au moment où Cacumatzin s'y attendait le moins, il fut saisi, transféré à Mexico et mis à la disposition de Cortez. Le général commença par lui choisir un successeur; il proposa à Montezuma de nommer le propre frère de Cacumatzin, qui avait heureusement

échappé quelques jours auparavant aux coups d'assassins envoyés par son frère dont il ne partageait pas les vues, et qui était digne par ses talents d'occuper la place qu'on lui destinait. Montezuma consentit à cette demande et apprit au nouveau prince qu'il devait cette haute faveur à l'intercession de Cortez. Les nobles privés de leur chef licencièrent leurs troupes et demandèrent un pardon qui leur fut facilement accordé. « Cette tempête, qui s'était formée contre Cortez, dit Solis, fut ainsi dissipée si heureusement qu'il sortit du péril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, et en partie parce que les circonstances mêmes lui furent favorables, puisque Montezuma crut lui être redevable du repos de son état, que le premier prince de l'empire fut élu par sa faveur à cette haute dignité, et qu'il trouva moyen de s'acquérir ceux mêmes qui avaient songé à le détruire, et à se faire de nouveaux amis et de nouveaux protégés. »

Cortez continua à diriger les conseils de Montezuma et à exercer sous son nom un pouvoir absolu; il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, et les chargea de visiter différentes parties de l'empire, en compagnie de plusieurs Mexicains désignés par l'empereur pour leur servir de guides et de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces en examinant le sol et les productions, observèrent

avec plus de soin les districts qui pouvaient fournir de l'or et de l'argent, reconnurent différents endroits propres à recevoir des colonies, et s'efforcèrent de préparer les esprits au joug de l'Espagne ; tandis que Cortez, au nom et par l'autorité de Montezuma, dépossédait de leurs emplois les principaux officiers de l'empire dont les talents ou le caractère indépendant lui faisaient craindre quelque résistance à ses volontés, et mettait à leur place des hommes sans capacité ou plus disposés à la soumission.

Enhardi par tant de preuves de l'obéissance servile du monarque à toutes ses volontés, Cortez osa le mettre à une épreuve plus forte encore : il poussa Montezuma à se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant de lui sa couronne, et à lui payer un tribut annuel. Montezuma se soumit à cet humiliant sacrifice ; il réunit tous les grands de l'empire, et dans une harangue étudiée, il leur rappela les traditions et les prophéties qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême ; il leur déclara qu'il croyait voir ce peuple dans les Espagnols ; qu'il reconnaissait les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique ; qu'il voulait déposer la couronne à ses pieds et être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien

il était douloureusement affecté de l'humiliation qu'on le forçait à subir; les soupirs et les larmes lui coupèrent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit et de son courage, il conservait encore assez de sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain contraint de se dépouiller du pouvoir. Aux premiers mots qui firent connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, et bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation; les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque acte de violence ; mais Cortez prévint à propos ce mouvement, en déclarant que les intentions de son maître n'étaient pas de priver Montezuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans les lois de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols, et de l'exemple de soumission que donnait l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé.

L'acte de foi et d'hommage fut accompli le lendemain avec toute la solennité employée en pareille occasion. La cérémonie eut lieu en présence de tous les officiers et de la plupart des soldats Espagnols, qui parurent profondément touchés de l'émotion et de l'affliction du monarque. Cortez renouvela publiquement la promesse faite à l'assemblée des nobles; il déclara que

l'intention de son roi n'avait pas été d'enlever à Montezuma la possession de son empire, mais qu'au contraire cet empire serait augmenté de tous les pays que les Espagnols pourraient conquérir par la suite.

Après avoir amené l'empereur à reconnaître la suzeraineté de l'Espagne, Cortez n'éprouva aucune difficulté à lui persuader qu'il devait payer un tribut à son suzerain. Le présent fut d'une magnificence remarquable et les nobles y contribuèrent libéralement. Les Espagnols rassemblèrent alors tout ce qui leur avait été volontairement donné, et ce qu'ils avaient extorqué sous divers prétextes. On fondit l'or et l'argent, et le produit s'éleva à six cents mille pesos (environ trois millions), sans compter les bijoux et les ornements qu'on conserva intacts à cause de la beauté du travail. Les soldats attendaient avec impatience qu'on fît le partage de ce trésor. Voici comment on y procéda : on mit à part un cinquième pour les droits du roi; un autre cinquième fut réservé à Cortez, commandant en chef; on reprit ensuite sur la masse les sommes avancées pour les frais de l'armement; le reste fut partagé entre les troupes, officiers et soldats, en proportion de leur rang; après tant de déductions, la part de chaque soldat ne dépassa pas cent pesos (cinq cents francs). Cette somme était si fort au-dessous de leurs espérances, que quelques sol-

dats la refusèrent avec dédain; d'autres se plaignirent hautement, et pour les apaiser, Cortez fut obligé de joindre l'adresse à des libéralités considérables. Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis tout leur pouvoir en usage et se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, et que Montezuma eût épuisé, pour la rassasier, ses trésors et ceux amassés par ses aïeux, i s ne purent recueillir que la somme dont nous avons parlé, considérable il est vrai, par rapport à l'époque, mais bien minime en la comparant aux immenses richesses que le Mexique a versées depuis dans le trésor Espagnol.

Le moment était arrivé où la fortune qui avait, pour ainsi dire, conduit Cortez par la main, allait cesser un instant de lui être favorable. Les nobles commençaient à rougir de leur inaction, et tournaient sérieusement leurs pensées vers les malheurs qui pesaient sur leur pays : ils voyaient leur monarque prisonnier, insensible même à son avilissement; Cacumatzin et les autres chefs renommés par leur courage ou leurs talents, dans la disgrâce; la majesté de leurs dieux journellement insultée, et l'empire tout entier soumis à la domination étrangère. Cortez, sans le vouloir, hâta la manifestation de de ces sentiments. Dans ses fréquentes communications avec Montezuma il l'avait sollicité de

renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne ; outré de sa persistance dans son erreur, il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles du grand temple ; mais les prêtres prirent les armes, le peuple accourut en foule pour défendre ses dieux ; une action sanglante allait s'engager, si le général n'avait renoncé à son projet : il se contenta de faire placer dans le temple un crucifix et une image de la sainte vierge qui occupèrent la place d'une idole.

Les prêtres profitèrent habilement de cette circonstance pour réveiller l'énergie des nobles ; ils eurent un entretien secret avec Montezuma, et lui demandèrent l'autorisation d'agir ; mais l'empereur, au lieu d'employer la force, voulut essayer des moyens plus doux ; il fit appeler Cortez, et lui dit qu'il était depuis six mois à Mexico, et qu'ayant accompli l'objet de sa mission, il n'avait plus de raisons pour prolonger son séjour, que c'était la volonté des Dieux et le désir du peuple, qu'il quittât sur-le-champ le pays, sans quoi il avait tout à craindre pour sa sûreté. Le ton déterminé de cette proposition prouva à Cortez qu'elle était le résultat d'un grand projet concerté entre Montezuma et les nobles ; il comprit qu'il serait plus avantageux de paraître céder aux désirs du monarque, que de tenter mal à propos de les combattre. Il répondit sans hésiter et sans se troubler qu'il s'était déjà occupé de son départ,

mais que, comme il avait détruit ses vaisseaux, il lui fallait du temps pour en construire d'autres. Cette réponse fut favorablement accueillie; il était en effet difficile d'y répondre. Montezuma embrassa Cortez, et lui accorda tout le temps nécessaire, ne voulant pas précipiter le départ de ses amis, puisque leur intention était de quitter le Mexique. On envoya à la Vera-Cruz des ouvriers mexicains pour couper des bois sous la direction de charpentiers espagnols, qui devaient construire la flotte; mais Cortès les avait secrètement chargés de faire naître des obstacles, jusqu'au retour de Porto-Carrero et de Montejo, qu'il espérait chaque jour voir revenir d'Espagne avec de nombreux renforts. En effet, huit jours après, Montezuma déclara à Cortez que ses préparatifs devenaient inutiles, puisqu'il pouvait maintenant s'embarquer sur des vaisseaux de sa nation; il lui montra en même temps les peintures reçues par ses courriers; on y *lisait* l'arrivée à la côte de dix-huit vaisseaux espagnols. Cortez apprit cette nouvelle avec des transports d'une joie bien vive, dont les motifs étaient bien différents de ceux que lui supposait Montezuma, et se retira, attendant avec anxiété des lettres de la Vera-Cruz.

CHAPITRE XV.

Expédition de Panfilo de Narvaës.

Près de neuf mois s'étaient écoulés depuis que Porto-Carrero et Montejo avaient fait voile pour l'Espagne. Cortez attendait leur retour, espérant recevoir des mains du roi la confirmation de son autorité, qui, sans cela, demeurait incertaine et précaire. Quelque étendus et rapides qu'eussent été ses progrès, il ne pouvait pas espérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui restaient, ni recevoir aucun secours des établissements des îles, sans avoir obtenu du roi l'approbation de sa conduite passée. Tandis qu'il était dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain de l'avenir, et que ses craintes s'augmentaient encore par la déclaration de Montezuma, l'apparition sur la côte de vaisseaux européens lui donna des espérances qui devaient être promptement détruites. Un courrier de Sandoval, qui avait succédé à Escalente dans son commandement de la Vera-Cruz, vint l'instruire que l'armement avait été fait par le gouverneur de Cuba, et qu'au lieu de

lui apporter des secours, il était destiné contre lui-même. Velasquez n'avait pu longtemps se méprendre sur les véritables intentions de l'homme qu'il avait mis à la tête de l'expédition; ses soupçons se fortifièrent, lorsqu'il vit qu'on ne lui rendait aucun compte des opérations, et se changèrent en conviction par l'imprudence de Porto-Carrero et de Montejo, qui, par des motifs inconnus, avaient touché à l'île de Cuba, malgré les ordres positifs du général. Velasquez était mu par les deux passions qui agitent le plus le cœur humain : la honte d'avoir été trompé et la rage de voir son ambition déçue; il voulut punir la trahison de Cortez et satisfaire sa vengeance en lui enlevant l'autorité qu'il avait usurpée. Le pouvoir nouveau dont il venait d'être revêtu lui en fournissait les moyens. L'évêque de Burgos, son patron, toujours dévoué à ses intérêts, avait été nommé président du conseil des Indes, au moment où on avait reçu en Espagne le récit de la découverte de Grijalva et les échantillons de la richesse du pays. Par l'influence du prélat, Velasquez avait reçu des pouvoirs et des priviléges aussi étendus que ceux dont avait été revêtu Colomb. Fier de ces marques de haute faveur, et autorisé à regarder Cortez, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme un rebelle, il se détermina à venger par la force des armes les droits et l'autorité du sou-

verain, et surtout à satisfaire son animosité personnelle; en peu de temps il prépara un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts cavaliers, huit cents fantassins, dont quatre-vingts mousquetaires et douze pièces de canon; il donna le commandement de ce corps formidable, qui, dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique, méritait le nom d'armée, à Panfilo de Narvaës, avec ordre de se saisir de Cortez et de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers, et d'achever ensuite en son nom la découverte et la conquête du pays.

Après un voyage heureux, Narvaës débarqua ses troupes près de San-Jun d'Ulloa; trois soldats, envoyés à la recherche des mines, se joignirent à lui; ils lui firent connaître la situation de Cortez, qu'ils dépeignirent comme désespérée et rendue plus critique encore par le mécontentement des troupes. Ce rapport augmenta les espérances de Narvaës; il voulut d'abord traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Vera-Cruz, et il chargea de cette mission un prêtre du nom de Guevara, homme d'esprit, mais brusque et plus emporté qu'il ne convenait à son caractère sacré. Guevara communiqua à Sandoval les ordres dont il était porteur; celui-ci demeura inébranlable dans sa fidélité à Cortez, ce qui excita la colère de l'envoyé au point qu'il s'emporta, et traita Cortez et tous ses adhérents de traîtres, dignes du dernier

supplice, qu'on ne tarderait pas à leur infliger. Sandoval, perdant l'espoir de lui faire entendre raison, se saisit de lui et de ceux qui l'accompagnaient et les envoya à Mexico.

Cortez, qui savait qu'on gagne plutôt la confiance des hommes par de bons procédés qu'en les traitant en ennemis, reçut Guevara comme un compatriote, comme un ami; il lui fit ôter les fers dont il était chargé, blâmant la sévérité de Sandoval, et promettant de le châtier pour avoir méconnu la dignité d'un homme aussi respectable. Cet acte de courtoisie, placé à propos et accompagné de caresses et de présents, lui gagna bientôt la confiance de Guevara; il en obtint facilement tous les renseignements qu'il lui importait d'avoir sur les forces et les projets de Narvaës; il sut que ce chef l'avait représenté lui et les siens comme des proscrits, coupables de révolte envers leur souverain et d'injustice envers les Mexicains, en envahissant leur pays et en retenant l'empereur prisonnier; il apprit également que Narvaës était parvenu à faire savoir à Montezuma que le roi d'Espagne blâmait la conduite qu'on tenait à son égard, et qu'il était chargé de lui rendre la liberté et l'autorité dont il avait été injustement dépouillé. Ces bruits, habilement répandus par les agents de l'empereur, excitèrent les provinces à se révolter ouvertement, et à regarder Narvaës comme ayant la force et la volonté de les arracher à l'oppression.

Jamais le courage de Cortez, sa fermeté et son habileté n'avaient été soumis à une épreuve plus critique ; il fallait toutes les ressources du génie de ce grand homme pour le tirer de cette cruelle position. S'il attendait à Mexico l'arrivée de Narvaës, sa perte paraissait inévitable; car, tandis qu'il aurait à combattre les forces supérieures de son adversaire, les Mexicains ne manqueraient pas de se saisir de cette occasion pour se défaire de leurs oppresseurs. S'il abandonnait la capitale en rendant la liberté au monarque, il perdait tout à la fois le fruit de ses travaux et de ses victoires, en renonçant, en cas de triomphe, à des avantages qu'il ne pourrait plus recouvrer sans des efforts extraordinaires et des dangers infinis. Enfin, il lui restait un troisième parti, c'était le plus périlleux, mais il offrait plus de chances pour l'avenir : laisser à Mexico une partie de ses soldats pour s'assurer de Montezuma et lui montrer qu'on n'avait aucune crainte, puis, avec la poignée d'hommes disponibles, marcher contre Narvaës et l'attaquer avec courage et résolution. Cortez, en préférant ce dernier parti, se fiait à sa fortune; peut-être sa profonde connaissance du cœur humain lui permettait-elle de concevoir de secrètes espérances, sur lesquelles, cependant, il était loin de compter.

Mais avant de décider la question par les armes, il pensa qu'il serait criminel s'il attaquait

ses compatriotes sans avoir tenté préalablement la voie des négociations, qui lui permettait en même temps de se ménager des intelligences parmi les troupes de Narvaës, où il comptait des amis. Pour cette importante mission, il était indispensable de choisir un homme sur l'habileté et l'intégrité duquel il pût entièrement se reposer, car il lui donnait une haute marque de confiance, puisqu'il s'agissait d'abord d'essayer une réconciliation, et si elle ne réussissait pas il fallait ébranler la fidélité de l'armée. Cortez montra dans son choix son tact habituel; ce ne fut pas un de ses plus vaillants officiers qu'il désigna, leur violence égalait leur courage ; ce fut son vénérable aumônier, le père Olmedo. Le caractère d'ecclésiastique dont il était revêtu, toujours vénéré à cette époque, était, dans la circonstance, rehaussé par sa qualité d'ambassadeur, ce qui devait rendre sa personne doublement sacrée aux yeux de Narvaës. Outre les instructions verbales du général, Olmedo était porteur de lettres secrètes pour d'anciens amis de Cortez, tels que Lucas Vazquez et André de Duero. Par une imprévoyance qu'on ne peut qualifier, Velasquez avait consenti à leur embarquement, comme si tout ce que tentait le gouverneur devait tourner contre lui-même ! Ces lettres contenaient de magnifiques promesses, et Olmedo portait de riches présents, destinés à prouver que les promesses étaient réelles.

Narvaës reçut Olmedo avec hauteur, et rejeta ses propositions avec mépris; confiant dans la supériorité du nombre et ne doutant pas du succès, il ne prit aucun soin de dissimuler son insolence et son orgueil; il se répandit en menaces contre Cortez, affirmant que sous peu de jours il aurait sa tête et celles de tous ses partisans. Olmedo représenta vainement, avec douceur et adresse, qu'une guerre civile était impolitique et criminelle, qu'un accommodement serait bien plus profitable à la mère patrie et à ses enfants, puisque, au lieu de tourner leurs armes l'un contre l'autre, ils pourraient, en se réunissant, conquérir tout le pays avec facilité. Narvaës ne voulut écouter aucune de ces raisons; il pensait sans doute qu'il aurait tort de partager avec un rival des avantages qu'il pouvait se réserver pour lui seul.

Repoussé de ce côté, Olmedo essaya de gagner les soldats; son adresse, accompagnée des générosités de Cortez, obtint les plus heureux résultats. André Duero, déjà fortement prononcé en faveur de Cortez, se laissa promptement séduire par un présent magnifique; son exemple fut suivi par plusieurs officiers, et tandis que Narvaës perdait son temps en vains discours et en arrogantes démonstrations, l'habile négociateur employait tous ses moments à lui faire perdre l'affection et la confiance de ses soldats.

Le retour de Guevara et de ses compagnons avait été très-favorable à la cause de Cortez; ils vantaient l'affabilité et la générosité du général; ils le montraient disposé à tout accommodement, et seulement jaloux d'accroître la gloire et la fortune des Espagnols. Ces sentiments gagnèrent une partie des soldats; ils déclarèrent qu'une guerre civile était désastreuse et surtout injuste, quand elle était dirigée contre un homme qui avait rendu de si grands services. Narvaës, mécontent de ces démonstrations, défendit à Guevara de parler à l'avenir de sa mission; mais le coup était porté; ce qu'on savait de Cortez circulait de bouche en bouche, et le mal parut si grand que Narvaës se crut obligé de faire une proclamation par laquelle Cortez et les siens étaient déclarés rebelles au roi et traîtres au pays. Il voulut s'emparer d'Olmedo, mais, détourné de cette mesure violente par les instances de Duero, il se contenta de le faire sortir à l'instant même de son quartier-général.

Cortez, instruit de l'inutilité des efforts d'Olmedo pour obtenir un accommodement, se détermina à marcher contre Narvaës; il laissa cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement d'Alvarado, confiant à cette faible garnison la garde d'une grande ville, de tous les trésors et du monarque prisonnier. Il employa toute sa politique à cacher à Montezuma la véri-

table cause de son départ; il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étaient ses amis, et qu'après une courte entrevue, ils partiraient tous ensemble pour retourner dans leur patrie.

Montezuma, ne pouvant pénétrer les intentions des Espagnols, ni concilier ce qu'on disait avec les déclarations de Narvaës, craignant d'ailleurs de laisser voir quelque marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortez, lui promit de rester tranquille et d'avoir pour Alvarado l'amitié qu'il avait pour lui-même. Le général parut se fier à cette promesse, mais il comptait bien plus sur la vigilance d'Alvarado pour surveiller son prisonnier; enfin il partit dans les premiers jours de mai 1520, six mois après son entrée à Mexico.

Comme Cortez mettait sa principale confiance dans la célérité de ses mouvements, il ne prit avec lui que peu de bagages et d'artillerie, mais il redoutait beaucoup la cavalerie de Narvaës, dont son infanterie aurait de la peine à soutenir l'attaque; pour obvier à ce désavantage, il fit donner à ses soldats de très-longues et très-fortes lances, dont se servaient les Indiens de la province de Chinantla, et qui, bien maniées, devaient empêcher les chevaux d'approcher. Il s'avança alors rapidement vers Zampoalla, où Narvaës avait établi son quartier-général; à trente milles de cette ville, il fut joint par Sandoval et

par la garnison de la Vera-Cruz. Ces troupes ne formaient pas ensemble plus de deux cent cinquante combattants *; ils n'étaient pas effrayés par leur petit nombre, tant étaient grands leur courage et leur résolution. Cortez expédia de nouveau Olmedo pour faire des propositions de paix à Narvaës; celui-ci ne voulut consentir à traiter que lorsque Cortez l'aurait reconnu comme gouverneur, et se serait entièrement soumis à ses ordres, ce qui équivalait à un refus formel; la communication qui s'établit entre les deux armées fut encore très-utile à Cortez, en lui permettant d'augmenter le nombre de ses partisans. Narvaës même le seconda puissamment; il connaissait les instructions données par le gouverneur de Cuba à son jeune parent Velasquez de Léon. Croyant le trouver encore dans les mêmes sentiments, il lui écrivit pour l'engager à abandonner une cause totalement perdue; mais Velasquez de Léon, brave et généreux soldat, qui par son mérite et ses services était considéré comme le second de Cortez, dont il avait franchement embrassé les intérêts, ainsi que nous l'avons dit, se conduisit avec une noble franchise; dès qu'il eut la lettre, il la porta à son général. Celui-ci fut touché de cette preuve de loyale fidélité, mais il n'en fut

* Cette phrase est extraite de la relation de Cortez. Diaz dit qu'ils étaient 206; Solis en compte 260, y compris les officiers.

pas étonné; depuis longtemps Velasquez de Léon et Sandoval possédaient son entière confiance; il ne craignit donc pas de le voir céder aux suggestions de Narvaës. Il lui donna la permission d'aller à Zampoalla, d'autant plus volontiers que pendant son séjour il trouverait peut-être occasion de gagner quelques officiers, ses anciens amis.

Velasquez fut reçu avec la joie la plus vive et traité avec le plus grand respect; Narvaës lui fit des offres brillantes, s'il consentait à abandonner Cortez; il lui proposa même de le nommer commandant en second. Velasquez repoussa toutes ces propositions; la peur de la mort, dit-il, ne lui ferait pas quitter un général qu'il regardait comme seul capable de terminer une entreprise si glorieusement commencée. Un jeune officier, parent du gouverneur de Cuba et portant le même nom, prit aussitôt la parole, et s'écria que celui qui soutenait avec autant d'ardeur la cause d'un traître ne tenait rien du sang des Velasquez et ne méritait pas d'en être sorti. Velasquez de Léon, tirant aussitôt son épée, se préparait à donner un sanglant démenti au jeune imprudent; mais les assistants l'en empêchèrent, et obligèrent Velasquez et le père Olmedo à quitter le camp, pour éviter les accidents que leur présence pouvait faire naître. Mais leur visite avait déjà porté ses fruits; les soldats, éblouis par les richesses dont

l'escorte de Velasquez avait fait parade, reprochaient à Narvaës son obstination à vouloir la guerre civile, quand un accommodement serait si facile. De telles observations ne firent qu'irriter ce caractère violent jusqu'à la fureur; il mit à prix la tête de Cortez, puis ayant appris que sa petite troupe n'était plus qu'à une lieue de Zampoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qui exigeait un châtiment immédiat, et marcha pour offrir la bataille.

Lorsque Cortez fut informé que l'armée ennemie était rangée dans une grande plaine hors de la ville, il ne crut pas devoir combattre sans prendre l'avantage de la position, afin de compenser en quelque sorte l'infériorité numérique de son petit corps. Il laissa entre lui et Narvaës la rivière de Canoas, attendant le moment propice pour exécuter le plan d'attaque qu'il avait conçu. On était alors au commencement de la saison des pluies qui tombaient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zône torride; les soldats de Narvaës, peu habitués aux travaux pénibles du service militaire et méprisant le petit nombre de leurs adversaires, se plaignirent de ce qu'on les exposait sans nécessité à la rigueur des éléments; plusieurs officiers représentèrent même au général qu'il n'était pas probable que Cortez commençât l'attaque, et qu'il serait prudent pour reposer les soldats fatigués, de rentrer dans

les quartiers. Narvaës ordonna en conséquence à toutes les troupes de se retirer à Zampoalla, ne laissant sur le bord de la rivière que deux sentinelles pour surveiller l'ennemi. Pendant ce temps, la petite troupe de Cortez bivouaquait au milieu de la pluie qui tombait par torrents, sans donner le moindre signe d'impatience. Cortez vit avec satisfaction cette preuve de la discipline de ses vétérans; il fut convaincu qu'avec de tels hommes rien n'était impossible; il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit pour attaquer Narvaës, prévoyant que ses soldats se livreraient naturellement au repos après les fatigues de la journée, et se croiraient à l'abri d'une surprise par un temps si peu propre au combat.

Avant de se mettre en marche, Cortez prononça un discours que nous rapportons textuellement, afin de donner une idée de l'éloquence de ce grand homme; nous l'empruntons à l'exact et véridique Diaz. « Cette nuit, mes amis, dit le général, le ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable que nos désirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance que j'ai en votre valeur, et je vais déclarer jusqu'à quel point elle élève mes pensées et mes desseins. Il n'y a qu'un moment que nous attendions nos ennemis et que nous espérions les vaincre à la faveur de ce ruisseau qui nous couvrait, et maintenant nous les tenons en-

dormis et séparés sur la foi du mépris qu'ils font de nous et qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience, qui leur a fait abandonner la campagne pour éviter la rigueur de l'orage qui est un mal nécessaire, et d'ailleurs peu considérable, doit nous apprendre de quelle manière le repos est goûté par des gens qui le cherchent avec tant de mollesse, et qui le prennent sans aucun soupçon. Narvaës ignore la vigilance que la guerre demande ; ses soldats tout neufs n'ont jamais vu que cette rencontre, et la nuit ne leur sera pas favorable pour se rallier sans désordre durant l'obscurité. Plusieurs encore sont mécontents de leur commandant ; quelques-uns sont affectionnés à notre parti, et il s'en trouve un assez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entreprise contre nous de gaîté de cœur et sans raison, et vous savez que les bras deviennent pesants et engourdis lorsqu'ils agissent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns et les autres comme des ennemis, jusqu'à ce qu'ils se déclarent, puisque c'est la victoire qui doit décider qui d'eux ou de nous doit porter le nom de traîtres. Il est vrai que la raison est pour nous, mais à la guerre la raison est toujours contre les négligents et se range ordinairement du côté du vainqueur. Nos ennemis viennent usurper tout ce que vous avez acquis, et ils n'aspirent à rien moins qu'à se rendre

maîtres de votre liberté, de vos richesses et de vos espérances. Ils s'attribueront vos victoires, les pays que vous avez conquis aux dépens de votre sang et toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'en s'efforçant de mettre le pied sur nos têtes, ils cherchent encore à ruiner le service du roi et les progrès de notre religion qui se perdront avec nous, et quoique ce crime soit le leur, on doutera quels seront les coupables. Le seul moyen de prévenir ces maux est de combattre en ce moment avec la valeur que vous avez toujours témoignée : c'est ce que vous saurez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis ! la victoire s'est toujours déclarée pour vous ; animez votre cœur par la vue du service que vous devez à Dieu et au roi. Ayez l'honneur devant les yeux, et songez que vous combattez pour une juste cause. Je vous accompagnerai dans les plus grands dangers, et je cherche moins à vous animer par ces paroles, qu'à vous persuader par mon exemple. »

Les acclamations qui avaient plusieurs fois interrompu ce discours éclatèrent avec enthousiasme quand il fut terminé. Les soldats crièrent : Vaincre ou périr ! Quelques-uns même prétendirent que s'il songeait encore à transiger avec Narvaës ils ne lui obéiraient pas. Ces paroles de gens déterminés ne déplurent pas au général, parce qu'elles partaient du cœur et non pas d'un esprit de rebellion.

Cortez forma trois petits corps, il donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission de s'emparer de l'artillerie. Ce corps était composé de soldats d'élite et de plusieurs officiers, au nombre desquels se trouvait Pizarre, plus tard conquérant du Pérou. Cristoval de Olid, qui commandait la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour où Narvaës avait établi son quartier; Cortez conduisait la troisième division, qui étant la moins nombreuse formait une espèce de réserve destinée à se porter partout où on aurait besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la rivière, ce qui ne se fit pas sans difficulté; elle était grossie par les pluies, et les soldats avaient de l'eau jusqu'au cou. Arrivé sur le bord opposé, on s'avança en silence; chaque homme était armé d'une épée, d'un poignard et d'une pique de chinantla; l'avant-garde se saisit d'une des deux sentinelles posées par Narvaës; mais l'autre réussit à s'échapper, et courut donner l'alarme. Cortez informé de cette circonstance précipita sa marche dans le plus grand ordre et dans le plus profond silence. Narvaës, réveillé par la sentinelle, la taxa de lâcheté, en traitant de chimère l'avis qu'elle lui donnait, ne s'imaginant pas que Cortez osât l'attaquer avec des forces si inégales.

Cortez arriva à Zampoalla un peu après minuit, sans avoir rencontré le moindre obstacle ; il mar-

cha tout de suite vers le temple où était Narvaës. Ce lieu était gardé par une batterie d'artillerie; mais la promptitude de l'attaque fut telle que Sandoval s'en empara après avoir essuyé seulement deux ou trois coups de canon. Narvaës, dont la bravoure égalait l'imprudence, convaincu de la réalité de l'attaque, s'arme en toute hâte et se prépare à une vigoureuse résistance; les soldats réunis sur les degrés du temple s'opposent vivement aux progrès de Sandoval qui combat avec intrépidité; il va céder au nombre, mais Olid et sa troupe arrivent à son secours; Cortez lui-même se jette dans la mêlée et par leurs efforts combinés, ils repoussent l'ennemi dans l'intérieur; ils redoublent d'ardeur pour forcer les portes de l'édifice. Alors un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont il était couvert, Narvaës est obligé de sortir; en même temps il reçoit un coup de pique dans l'œil, crie : *Je suis mort!* et tombe sans mouvement. Les ennemis s'en emparent et le mettent aux fers. Le bruit de sa mort bientôt répandu contribua à paralyser la défense de ses compagnons vigoureusement attaqués par leurs adversaires animés par les cris de victoire. La terreur et la confusion gagnèrent ceux qui étaient renfermés dans deux petites tours; l'obscurité était si grande qu'ils ne pouvaient distinguer ni amis, ni ennemis. Leur propre artillerie était tournée contre eux; de quelque côté qu'ils

jetassent les yeux; les insectes lumineux, dont ces contrées abondent et qui brillaient dans la nuit, paraissaient à leur imagination effrayée comme autant d'ennemis qui s'avançaient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Diego Velasquez employa toute son énergie pour ranimer le courage de ses hommes; ce fut en vain, ils le forcèrent eux-mêmes à capituler.

Narvaës et les autres officiers prisonniers avaient été confiés à la garde de Sandoval, qui s'occupa du pansement de leurs blessures. Cortez vint visiter son antagoniste; il ne voulait pas se faire connaître pour ne pas redoubler son affliction, mais les respects des soldats le trahirent. Narvaës, se tournant vers lui, dit d'un air qui témoignait qu'il ne connaissait pas toute l'étendue de sa disgrâce : « Vous devez, seigneur capitaine, estimer beaucoup l'aventure qui me rend votre prisonnier. » A quoi Cortez répondit : « Mon ami, il faut louer Dieu de tout; mais je puis vous jurer, sans vanité, que je compte cette victoire et votre prise comme les moindres exploits qui se soient faits dans ce pays. »

Au point du jour, tout signe d'hostilité ayant cessé, Cortez, entouré de ses officiers, passa les vaincus en revue; comme ils demandaient la permission de lui baiser la main, il tendit ses bras aux principaux, et les embrassa avec la plus franche cordialité. Il ordonna de les laisser tous

en liberté, à l'exception de Narvaës. Afin d'empêcher que le gouverneur de Cuba ne fût instruit de cet événement, un officier se rendit à la flotte pour s'assurer de ceux qui étaient restés sur les vaisseaux. Cette victoire signalée coûta deux hommes à Cortez, tandis que Narvaës perdit quinze soldats et deux officiers.

Après quelques heures de repos, Cortez fit réunir tous les vaincus, et leur laissa le choix ou d'être renvoyés à Cuba, ou d'entrer à son service, pour partager ses dangers et sa gloire aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Excepté quelques zélés partisans de Narvaës, tous les officiers et soldats acceptèrent cette proposition, qui ouvrait un vaste champ à leurs espérances. Les riches ornements d'or dont les compagnons de Cortez se paraient orgueilleusement excitaient leur cupidité, tandis que la générosité, l'affabilité, la valeur que venait de montrer leur nouveau général leur faisaient penser qu'ils ne pouvaient trouver un chef plus digne de les commander.

La victoire de Cortez est du 27 mai 1520; elle eut pour lui des résultats immenses; le renfort que les troupes de Narvaës lui apportèrent le mit à la tête de cent chevaux et d'un corps considérable d'infanterie; enfin, les munitions dont on commençait à manquer furent complétement renouvelées. « C'est ainsi, dit Robertson, que, par une suite de circonstances aussi extraordinaires

qu'heureuses, Cortez échappa à sa perte, qui paraissait inévitable, et se vit, au moment où il pouvait s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude et l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaës se rangèrent sous les drapeaux de son rival, on ne peut guère s'empêcher d'attribuer ces événements aux intrigues de Cortez autant qu'à ses armes, et à la trahison des compagnons de Narvaës autant qu'à la valeur de son ennemi. »

Quelles que soient les causes de ce résultat inespéré, il n'en fait pas moins honneur à Cortez et à ses valeureux compagnons. La simple narration des faits prouve au lecteur impartial combien le génie de Cortez était puissant. Au milieu d'un pays ennemi, avec une poignée d'hommes, il attaque une armée nombreuse; en peu d'heures il fait passer sous ses drapeaux les soldats destinés à l'anéantir. La hardiesse de cette entreprise, le succès dont elle a été couronnée, tiendront toujours une place importante dans l'histoire de ce grand homme, et feront l'admiration de ceux qui l'étudieront.

CHAPITRE XVI.

Révolte des Mexicains.

Cortez, ne voulant pas retourner à Mexico avec toutes ses troupes, de crainte d'alarmer les habitants, et pensant d'un autre côté que s'il en laissait une partie à la Vera-Cruz, l'oisiveté et l'inaction seraient nuisibles à des soldats mal disciplinés, résolut de les employer à de nouvelles conquêtes, tandis que lui-même, suivi de six cents hommes, marcherait vers la capitale. Ces dispositions furent presque aussitôt changées que conçues; peu de jours après la défaite de Narvaës, il arriva un courrier d'Alvarado portant les plus tristes nouvelles sur l'état de Mexico. Les habitants avaient pris les armes, et avaient attaqué les Espagnols qu'ils tenaient assiégés dans leur quartier; sept hommes étaient déjà morts, et il était probable que tous succomberaient, si on ne venait promptement à leur secours.

Ce récit affligea profondément Cortez; il savait qu'Alvarado ne pouvait pas résister longtemps aux attaques d'un ennemi furieux, et que, quand bien même il réussirait à le repousser, il périrait

bientôt, faute de provisions. Le danger était assez pressant pour ne permettre ni délibération, ni délai, et le départ fut immédiatement résolu. Le soir même de la sortie de Zampoalla, on reçut des messagers de Montezuma; le monarque portait les accusations les plus graves contre Alvarado, qui par sa conduite atroce avait été la cause de ce qui était arrivé. Ces récits contradictoires, et les profondes réflexions de Cortez, lui donnèrent à penser que cette révolte était des plus sérieuses. En effet, les motifs qui l'avaient excitée la rendaient très-alarmante. Au départ de Cortez, les Mexicains s'étaient flattés que l'occasion si longtemps attendue de rendre à leur monarque sa liberté et de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers était enfin arrivée, et que, tandis que les forces de leurs oppresseurs étaient ainsi divisées et leurs armes tournées contre eux-mêmes, il serait facile de détruire l'un et l'autre parti; dans cette vue, les Indiens tenaient des conseils et formaient des plans; les Espagnols, connaissant leur propre faiblesse, étaient remplis de soupçons et de crainte, et malheureusement Alvarado, par sa conduite, au lieu de conjurer l'orage, en précipita l'explosion.

Alvarado, ainsi que nous l'avons déjà dit, était un jeune officier brave et intrépide; son activité, sa résolution, sa bravoure lui avaient mérité la confiance de Cortez; mais s'il possédait des qua-

lités qui le rendaient utile à un chef habile et expérimenté, il manquait de la capacité nécessaire pour commander seul. La légèreté de sa conduite envers plusieurs Mexicains lui avait aliéné les esprits. Un courage aveugle était un bien mince avantage pour des hommes chez qui cette vertu était élevée à un degré peu commun. Cortez avait acquis un immense ascendant sur le peuple par un admirable assemblage de qualités opposées; son intrépidité, tantôt bouillante, tantôt réfléchie, sa prudence et sa résolution, sa douceur et sa fermeté, avaient fait plus d'impression sur leurs esprits grossiers que ses brillants exploits; il n'avait jamais employé la rigueur qu'à la dernière extrémité et à défaut d'autres ressources. Alvarado, au contraire, ne connaissait pas d'autre moyen pour se faire obéir; aussi, dès qu'il eut connaissance des préparatifs de l'insurrection, au lieu d'employer l'adresse pour déconcerter les projets et calmer les esprits irrités des Mexicains, il agit comme s'il eût voulu en précipiter l'effet.

La principale fête de l'empire, celle du Dieu de la guerre, de *Hutzilopchtili*, se célébrait alors au milieu d'un immense concours de peuple, de nobles et de prêtres. Suivant l'usage, la foule était réunie dans la cour du grand temple pour exécuter des danses en l'honneur de leur divinité protectrice. Les principaux nobles avaient

demandé à Alvarado de permettre au souverain d'assister à la fête; il s'y était refusé, ce qui avait produit une certaine irritation dans les esprits; néanmoins les Mexicains commencèrent leurs chants et leurs danses au son des instruments, et se livrèrent à leurs exercices religieux. Alvarado s'empara de toutes les avenues, et, tenté par la richesse des ornements dont les nobles étaient parés, et par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignait, il ordonna à ses soldats de charger cette foule désarmée et sans défiance; l'attaque fut rapide et terrible; les Indiens, ne pouvant se défendre, furent impitoyablement massacrés; il s'en échappa cependant un certain nombre par les toits des bâtiments voisins du temple. * Tant de perfidie et de cruauté allumèrent l'indignation et la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale, mais dans les provinces voisines. Tous s'excitaient mutuellement à la vengeance, et, bravant le danger qui menaçait leur souverain et celui auquel ils s'exposaient en combattant un ennemi qui leur inspirait une si grande terreur, ils attaquèrent les Espagnols dans leur quartier avec une féroce impétuosité, renversèrent une

* Solis prétend que tous les historiens ont emprunté cette version à Barthélemy de Las-Casas, qui l'a inventée, sans l'appuyer d'aucune preuve. Pour lui, il adopte l'explication qu'Alvarado donna à Cortez, et que nous rapporterons plus loin.

partie des murailles et brûlèrent les magasins. Cette attaque se changea bientôt en un siége régulier, poussé avec ardeur, soutenu avec le courage du désespoir; car les Espagnols n'avaient qu'une seule ressource, c'était l'arrivée de Cortez.

Cortez, avons-nous dit, avait disposé son plan avec sa promptitude d'esprit ordinaire; il le mit à exécution avec la rapidité à laquelle il dut tant de succès. A Tlascala il fut joint par deux mille soldats indiens; il crut alors avoir des forces suffisantes pour étouffer la rebellion. En entrant sur le territoire mexicain, il reconnut que la haine contre les Espagnols était générale. Les principaux habitants des villes par lesquelles on passait les avaient abandonnées; nulles provisions n'étaient préparées pour les troupes, et quoique rien ne s'opposât à la marche, la solitude et le silence qui régnaient partout, et l'horreur avec laquelle le peuple paraissait éviter tout commerce avec les Espagnols, lui démontraient que la force des armes pourrait seule réduire une insurrection qui se présentait avec des caractères si effrayants.

Cortez rentra dans Mexico le 24 juin. Personne ne vint à sa rencontre, partout il trouva un aspect triste et silencieux; il en fut d'abord effrayé, mais se fiant à ses troupes, ses craintes furent bientôt dissipées; oubliant même la prudente flatterie dont il enveloppait ordinairement sa politi-

que, il négligea de rendre visite à Montezuma; et quand celui-ci vint le féliciter sur sa victoire et sur son retour, il lui tourna le dos avec mépris, refusant de répondre à ses questions. Une conduite aussi étrange et aussi différente de la politesse qu'il avait toujours montrée s'explique par un double motif : d'un côté il croyait Montezuma instruit des projets de ses sujets, de l'autre il avait la conscience de sa puissance; ce qui fait dire à Herrera, d'après Tacite : « Les heureux succès rendent insolents les grands capitaines. » Cortez fit venir Alvarado, et procéda à un sévère examen de la conduite qu'il avait tenue pendant son absence. Alvarado chercha à se justifier, prétendant qu'il n'avait agi que poussé par la nécessité; il avait su, disait-il, que des mesures étaient prises pour la destruction totale des Espagnols sur le bruit de la défaite de Cortez, et, s'il avait profité de la fête pour attaquer les Mexicains, c'est qu'il était certain que le complot allait éclater, et qu'il avait voulu le prévenir en frappant d'un seul coup tous les chefs réunis. Cette défense déplut à Cortez, et il blâma sévèrement son lieutenant. Mais depuis son retour sa propre conduite n'était pas exempte de censure. Persuadé de la duplicité de Montezuma, exaspéré par le manque de vivres, il traitait les nobles avec une hauteur insultante, quittant le masque de modération sous lequel il avait jusqu'alors

caché ses desseins. Quelques Mexicains, qui avaient appris un peu d'Espagnol, entendirent le langage méprisant de Cortez, et excitèrent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Tous reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, et dès lors commença une guerre qui ne pouvait se terminer que par la destruction totale de l'un des deux partis.

Cortez avait chargé un soldat de conduire à Tacuba l'épouse de Montezuma et plusieurs autres femmes de haut rang, pour les confier à la garde du cacique; ce soldat parut tout à coup dans le quartier, blessé, couvert de sang et accablé de fatigue; attaqué sur la chaussée par des Indiens furieux il avait été pris; mais il était parvenu à s'échapper au moment où ils allaient le sacrifier à leurs dieux. Tout le pays était, selon lui, sous les armes, et les habitants s'avançaient de tous les points vers le quartier. Cortez fit immédiatement sortir un détachement qui ne put parvenir que jusqu'à la grande place, où il fut reçu par une grêle de flèches accompagnées de cris furieux. La multitude encombrait les places, couvrait les toits des temples et des maisons, et lançait continuellement des traits sur les Espagnols. Ordaz qui commandait le détachement fut bientôt enveloppé, il fallut qu'il déployât un étonnant sang-froid et un grand courage pour sortir de cette périlleuse situation. Enfin, après

des efforts habilement dirigés, il opéra sa retraite et gagna le quartier; il perdit huit hommes suivant Clavigero, et vingt-trois d'après Diaz; un grand nombre de soldats étaient blessés.

Persuadés, désormais, que leurs oppresseurs n'étaient pas invincibles, les Mexicains vinrent le jour suivant avec toute leur pompe guerrière les attaquer dans leur quartier. L'effroi inspiré par leur multitude était encore augmenté par leur attitude féroce. Une sorte de frénésie, un épouvantable enthousiasme les animait, quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissaient en emportât un grand nombre à chaque décharge, et que pour des hommes nus chaque coup porté par les Espagnols, fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissait point; de nouveaux assaillants se précipitaient pour occuper la place des morts et périssaient à leur tour; ils étaient remplacés par d'autres aussi intrépides et aussi avides de vengeance. Cortez, malgré son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Le général vit avec surprise ces symptômes d'une indomptable énergie, qui remplissait de terreur ses hardis vétérans, et stupéfiait les compagnons de Narvaës. Les Indiens les menaçaient continuellement de les immoler à leurs dieux, ainsi qu'ils l'avaient promis; ils disaient qu'ils

avaient renfermé dans leurs temples des animaux féroces pour dévorer les corps des Espagnols offerts en sacrifice. Ces paroles n'étaient pas rassurantes pour des gens qui avaient assisté à leurs épouvantables boucheries. Les alarmes continuelles causées par des attaques sans cesse renaissantes, les dangers présents, ceux qu'ils voyaient dans l'avenir, produisirent les plus fâcheux effets sur le moral des soldats. Les compagnons de Narvaës qui s'étaient imaginés suivre Cortez aux partages des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent fort étonnés de se voir engagés dans une guerre d'extermination avec un ennemi dont la vigueur n'était pas encore affaiblie, et se reprochèrent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef; mais il n'était plus temps de se plaindre; il fallait un effort extraordinaire pour conjurer la ruine commune, et Cortez, au milieu de tous ces désastres conservant sa fermeté, résolut de le tenter afin de ranimer le courage abattu de ses soldats; à la tête de soixante hommes, il fit une vigoureuse sortie et parvint à chasser l'ennemi.

La féroce opiniâtreté des Mexicains ne pouvait ni affaiblir le génie de Cortez, ni dompter son courage; son énergie, au contraire, semblait grandir à la vue du danger et sa force d'âme augmenter au milieu du péril; il voulut prouver

aux ennemis que la hardiesse de ses plans égalait son intrépidité; en conséquence, il donna l'ordre de se préparer à une seconde sortie. Il avait observé que ses soldats avaient beaucoup souffert par les pierres et les traits partis des fenêtres et des toits; pour les garantir contre ce danger, il fit construire quatre tours montées sur des roues; chacune pouvait contenir trente hommes; elles étaient recouvertes de grosses planches, afin de résister aux pierres et les côtés étaient percés de meurtrières par lesquelles on pouvait tirer sans se découvrir. Lorsque ces tours furent garnies de soldats, Cortez se mit à la tête du reste de ses troupes et de deux mille Tlascaltèques, et sortit au milieu de la nuit. Tout était dans un silence profond; mais à peine eut-on commencé la marche, que les cris effroyables et le bruit des instruments guerriers prouvèrent la vigilance des Mexicains. Sans attendre d'être attaqués ils vinrent au-devant des Espagnols avec résolution. Ils donnèrent et reçurent la première décharge sans perdre leurs rangs; ils s'aperçurent bientôt de leurs pertes, et se retirèrent derrière des barricades formées dans les rues et combattirent avec acharnement; quand l'artillerie les délogeait ils allaient se reformer plus loin. Il parut que leurs mouvements étaient dirigés par un chef expérimenté; ils tiraient tous ensemble et fort bas; ils défen-

daient leurs postes sans confusion et s'en retiraient sans désordre. Les tours roulantes les effrayèrent d'abord, mais ils se hâtèrent de porter sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, qui, jetées à propos, brisèrent les tours en mille pièces. Le combat avait duré la journée entière, un nombre considérable de Mexicains avait été tué, et une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols, las de carnage et pressés sans relâche par de nombreux assaillants qui remplaçaient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir fait rien d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués et soixante blessés; Cortez lui-même avait une blessure à la main.

Le général s'aperçut alors de l'erreur où l'avait jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pourrait se rendre maître de la ville par la force, et que les dangers de sa situation présente s'augmenteraient encore par la famine qui commençait à se faire sentir. D'un autre côté quitter Mexico, abandonner une conquête qui lui avait coûté tant de peine, et perdre, en un moment, les fruits d'une année entière de combats; ces idées étaient désespérantes. Cependant quelque dangereuse que fût la retraite elle était sa seule ressource, quand Montezuma en offrit une à laquelle Cortez ne s'attendait pas, et

qu'il accepta, car elle présentait des chances de succès. L'empereur, du haut d'une tour avait suivi tous les détails du combat; il avait reconnu à la tête des troupes, son frère et quelques caciques très-puissants; il avait vu sa capitale livrée au carnage; il prévoyait que la perte de sa couronne et peut-être de sa vie, suivrait de près la perte de Mexico. Ses sujets étaient trop enflammés par le désir de la vengeance, les Espagnols avaient trop de courage pour qu'il pût espérer de voir cesser les hostilités, et quelque fût le vainqueur, Mexico devait être entièrement détruite et dépeuplée. Il fit demander une entrevue au général, et chercha à lui démontrer qu'une retraite paisible était le seul parti qui lui restât dans cette conjoncture; que lui-même était intéressé à son départ; parce qu'alors il pourrait reprendre les rênes de l'empire et confondre les désirs des ambitieux qui voulaient s'en saisir. Ce qu'il avait souffert pour les Espagnols méritait bien qu'il lui fissent ce sacrifice qui devait leur être profitable de plusieurs manières. Cortez aperçut promptement le parti qu'il pourrait tirer d'une semblable proposition; il promit de sortir de la ville, mais à condition que Montezuma empêcherait qu'il fût inquiété dans sa retraite; pour cela il fallait qu'il ordonnât aux Mexicains de mettre bas les armes. L'empereur consentit volontiers à cette demande, et se

disposa à user de son influence sur ses sujets pour calmer leurs esprits irrités et faire cesser leurs attaques.

Bernal Diaz diffère totalement des autres historiens dans le récit de cette circonstance remarquable; suivant lui, il n'y eut aucun accord entre le monarque et Cortez; il dit, au contraire, que, lorsque le général signifia à Montezuma son intention de quitter la ville et qu'il lui ordonna d'interposer son autorité, afin qu'il ne fût pas inquiété dans sa retraite, celui-ci le refusa nettement, et éclata en amers reproches contre la conduite des Espagnols à son égard ; le père Olmedo et Olid essayèrent de vaincre la résistance du monarque ; il leur répondit que ses remontrances ne seraient d'aucun effet sur son peuple ; qui avait déjà élu un autre chef et qui avait résolu de ne laisser vivant aucun Espagnol. A la fin, vaincu par les sollicitations, « il fut réduit, comme le dit énergiquement Doosley, à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte et de l'esclavage de sa nation. »

Nous avons rapporté les deux versions de ce fait : Solis a adopté la première: Robertson ne fait mention ni de l'une ni de l'autre ; il semble indiquer, cependant, que Montezuma agit à la sollicitation de Cortez; mais il paraît probable et naturel qu'il saisit avec empressement cette occasion pour favoriser le départ des Espagnols,

parce que, comme nous l'avons dit, il avait manifesté souvent le désir de les voir partir. D'ailleurs en agissant ainsi, il assurait sa propre fortune, car il savait parfaitement que sa vie était désormais liée au sort des Espagnols, et que s'ils succombaient, il deviendrait nécessairement leur victime; enfin, il pouvait encore espérer de trouver les Mexicains fidèles à leur souverain, tandis que plus tard, lors même qu'il parviendrait à conserver la vie, ses peuples victorieux, sous un nouveau chef, ne voudraient plus obéir à celui qui les avait abandonnés dans le péril.

CHAPITRE XVII.

Mort de Montezuma. — Terrible combat dans le temple.

Dès le matin, les Mexicains avaient recommencé l'attaque, lançant continuellement des volées de flèches et de traits, et nullement intimidés par les décharges de l'artillerie; leur nombre grossissait de minute en minute. Ce fut alors que Montezuma parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain qu'ils honoraient et respectaient presque comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber leurs armes et gardèrent un profond silence, tous inclinant la tête et plusieurs se prosternant. Montezuma adressa à la foule un discours où il s'efforçait de calmer leur fureur, et de les engager à cesser les hostilités. Il leur dit que l'intention des ennemis étant de quitter la capitale il ne souffrirait pas qu'ils fussent inquiétés dans leur retraite. Les nobles, qui s'étaient approchés de la muraille pour entendre plus facilement l'empereur, répondirent aussitôt qu'avec l'assistance

de leurs dieux la guerre serait bientôt terminée; car ils avaient juré d'exterminer tous les Espagnols. Montezuma fit usage des arguments les plus capables d'exciter leur pitié ou leurs craintes; mais les choses étaient arrivées à un point qui ne permettait pas d'écouter les conseils de la prudence. Un murmure de mécontentement se fit entendre; les uns exprimant leur indignation en des termes insultants, traitaient l'empereur de lâche; d'autres s'exhalèrent en reproches et même en menaces. L'esprit d'insubordination devint général, et les mêmes hommes qui avaient jusqu'alors considéré l'empereur comme un dieu, le chargèrent de malédictions, et leur fureur s'accrut au point de ne plus le respecter. Les flèches et les pierres recommencèrent à voler en si grand nombre et avec tant de violence, qu'avant que les Espagnols chargés de couvrir Montezuma de leurs boucliers, eussent le temps de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux flèches, et atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés, que, par un changement soudain, ils passèrent d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte; ils s'enfuirent épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre, et persuadés que la vengeance du ciel allait tomber sur eux.

Montezuma fut porté dans son appartement;

Cortez accourut, et avec la plus vive sollicitude s'empressa de le consoler dans son infortune et de lui témoigner ses regrets; mais le prince, voyant dans quel abîme d'humiliation il était tombé, et reprenant la hauteur d'âme qui paraissait l'avoir abandonné depuis si longtemps, repoussa Cortez avec indignation et mépris; il refusa même de recevoir les secours de l'art, dédaignant de survivre à ce dernier affront, et de prolonger une vie honteuse depuis qu'il était devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, refusant obstinément de prendre aucune nourriture et de chercher à prolonger ses jours. Cortez fut affligé de cette détermination, que rien ne put faire changer; voyant alors que la fin du malheureux monarque était proche, il essaya de le convertir à la religion chrétienne; le père Olmedo employa toutes les ressources de son éloquente piété pour déterminer Montezuma à recevoir le baptême; elles furent inutiles. Après trois jours de souffrances il expira, maudissant son destin et ses ennemis, et appelant la vengeance de ses dieux sur les Espagnols et sur ses rebelles sujets.

Telle fut la fin tragique de Montezuma II; il mourut dans la cinquantième année de son âge,

la dix-huitième de son règne, et dans le septième mois de sa captivité. Les Espagnols le regrettèrent sincèrement; il avait gagné leur affection par ses actes répétés de générosité et par ses nobles qualités. Son caractère était composé de vertus et de vices opposés les uns aux autres. Magnifique et libéral, il déployait ces qualités aux dépens de ses sujets; juste et équitable, il se livrait fréquemment à des actes de férocité. Les talents militaires qu'il avait montrés, et qui lui avaient valu des triomphes, n'étaient accompagnés ni de modération ni d'humanité. Si dans les premières années de son règne il avait augmenté l'étendue de son empire, il paraît qu'à la fin il oublia tellement son caractère, que ses sujets l'accusèrent d'avoir changé de nature, et le conquérant hardi et courageux ne fut plus qu'un prince faible et irrésolu dès que les Espagnols parurent sur son territoire. Son esprit était cultivé : il aimait passionnément la musique, il se plaisait aux exercices militaires, et la chasse était un de ses amusements favoris. Sa taille était élevée, bien proportionnée, sa figure agréable, ses yeux expressifs, ses manières engageantes, et il prenait un soin minutieux de sa personne et de ses vêtements. Malgré ses erreurs, dont plusieurs sont excusables, en se reportant au temps et aux lieux où il vivait; malgré ses fautes, qu'il lui était bien difficile d'éviter au milieu des

graves événements qui marquèrent les dernières années de sa vie, Montezuma doit être regardé comme le plus grand monarque des Mexicains. Il laissa plusieurs enfants, trois furent tués plus tard; un survécut : il embrassa la religion chrétienne et devint célèbre sous le nom de don Pedro, qu'il reçut avec le sacrement du baptême. Les comtes espagnols de Montezuma et Tula tirent de lui leur origine. Un membre de cette famille, Joseph Valladarez, devint vice-roi du Mexique en 1697.

Aussitôt que Montezuma eut rendu le dernier soupir, Cortez envoya une députation annoncer cette triste nouvelle au prince Quetlavaca, son successeur au trône; puis il choisit six des nobles qui n'avaient jamais quitté Montezuma pour porter son corps dans la ville. On remarquait du haut des murs que les Mexicains venaient le reconnaître, et, qu'abandonnant leurs postes, ils se rassemblaient et le suivaient. Bientôt la ville retentit de gémissements qui durèrent toute la nuit; à la pointe du jour, le corps fut transporté avec beaucoup de pompe à la montagne de Chapoltepa, sépulture des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées.

Tout espoir d'accommodement était désormais évanoui; les combats, suspendus pendant les funérailles de Montezuma, recommencèrent avec une nouvelle fureur. Les habitants prirent pos-

session d'une haute tour du grand temple, qui commandait le quartier des Espagnols, dont aucun ne pouvait se montrer sans être exposé à leurs traits. Les Mexicains sentirent bientôt toute l'importance de cette position, et cinq cents guerriers d'élite s'enfermèrent dans cette tour pour la garder, y faisant entrer des amas d'armes et de provisions, comme s'ils devaient soutenir un siége. Cortez, de son côté, jugea qu'il lui serait impossible d'opérer sa retraite, tant que les ennemis resteraient maîtres de ce poste; il fallait les en déloger, n'importe à quel prix. Juan d'Escobar, avec un détachement nombreux, fut chargé de cette attaque; mais, quoique brave lui-même et à la tête de soldats d'élite, il fut trois fois repoussé.

Cortez, qui courait à cheval dans tous les lieux où l'on combattait, reconnut le danger d'Escobar; il mit pied à terre pour diriger lui-même l'assaut. Ce n'était pas le désir d'augmenter sa gloire qui l'animait, mais il voyait que du succès dépendait le salut de ses braves et fidèles compagnons; il se fit attacher un bouclier au bras où il était blessé, et se précipita sur les degrés du temple, l'épée à la main. Son courage sembla passer dans l'âme de ses soldats; ils escaladèrent rapidement les marches, et parvinrent sur la terrasse occupée par les Mexicains, et un terrible combat à coups d'épées et de massues s'engagea sur cet

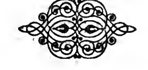
étroit espace. Les ennemis supportèrent le choc avec le plus grand courage ; ils se laissèrent couper en pièces plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se précipitèrent par dessus les balustrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix était la plus glorieuse. Tous les prêtres du temple, après avoir appelé par de grands cris le peuple à la défense de ses dieux, moururent en combattant, et dans l'espace d'un quart d'heure les cinq cents nobles gardiens de ce poste important furent massacrés. Les Tlascaltèques mirent le feu à la tour, qui fut bientôt consumée. Le combat durait encore à l'entrée des rues, surtout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnait aux Mexicains plus de facilité pour s'approcher. Cortez remonta aussitôt à cheval, et, passant son bras blessé dans les rênes, il s'arma d'une lance pour voler au secours de ses gens, avec quelques cavaliers qui le suivaient. Le choc des chevaux rompit d'abord les ennemis, et chaque coup de lance était mortel dans l'épaisseur de la foule; cependant Cortez fut emporté si loin par son ardeur, qu'il se trouva séparé des siens, et vit sa retraite coupée par la masse qui fuyait devant son infanterie. Dans cette extrémité, il se hâta de prendre une autre rue, moins encombrée; mais il ne marcha pas longtemps sans rencontrer un parti qui conduisait prisonnier André de Duero. Tombé entre leurs mains par la chute de

son cheval, on le menait au temple le plus voisin pour le sacrifier aux idoles. Ce dessein, qui avait suspendu leur fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez, poussé au milieu de la troupe, écarte ceux qui tenaient son ami, et le met en état de se servir d'un poignard qu'on avait eu l'imprudence de lui laisser. Duero en tue plusieurs Mexicains, et trouve le moyen de reprendre sa lance et son cheval. Alors les deux amis, piquant ensemble au milieu de la foule, rejoignirent le corps espagnol, qui avait fait tourner le dos aux ennemis. Cortez compta toujours cette aventure au nombre des plus heureuses de sa vie. Il fit sonner la retraite : tous les soldats revinrent fatigués de carnage, et la joie de la victoire fut encore augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul homme et de ne trouver qu'un petit nombre de blessés.

Cet assaut, remarquable par l'intrépidité des assaillants et par le courage des Indiens, fut considéré comme un fait d'armes d'une si haute importance, que les Tlascaltèques et les Mexicains en conservèrent le souvenir au moyen de leurs peintures. Une intéressante anecdote se rattache à ce fait ; nous ne l'avons pas rapportée à sa place, parce qu'elle n'est pas d'une authenticité avérée, et que nous avons besoin de la faire suivre de quelques observations. Pendant l'épouvantable combat livré sur la plate-forme

du temple, deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortez, qui encourageait les soldats de sa voix et de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie : ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avaient voulu mettre bas les armes, et, le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les créneaux par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entraîner avec eux ; mais la force et l'agilité de Cortez le délivrèrent de leurs mains, et les braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays. Ce trait remarquable de patriotisme a été raconté par Raynald et par Robertson, d'après l'autorité de Herrera, de Torquemada et de Solis. Clavigero, au contraire, le nie positivement. Ni Diaz, ni Gomera, ni Cortez lui-même ne font mention de ce fait ; il est bien extraordinaire que les historiens *primitifs* aient ignoré ou passé sous silence cette circonstance, où la vie du général courut un si grand danger. Cortez, en racontant dans sa relation la délivrance de Duero, a insisté sur le péril qui l'avait menacé ; il n'eût pas manqué de faire observer que, quelques instants auparavant, ses jours avaient été également en danger, si le dévouement des deux Mexicains avait été tel qu'on le raconte ; il est probable que ces jeunes gens étaient réellement dans l'intention de se rendre,

et que Cortez, ayant voulu les frapper dc son épée, ils se précipitèrent, préférant une mort glorieuse, puisqu'ils la choisissaient, à un trépas ignominieux.



CHAPITRE XVIII.

Désastreuse retraite des Espagnols. — *Noche triste.* — Bataille de Otumba.

Malgré le succès rapporté dans le chapitre précédent, la situation des Espagnols était presque désespérée. Montezuma n'existait plus, les provisions étaient excessivement rares, la poudre même manquait ; la plupart des soldats avaient des blessures, et tous succombaient aux fatigues. Les Mexicains, plus animés que jamais, avaient détruit tous les ponts pour rendre la retraite plus difficile, et, au lieu de continuer leurs attaques, ils essayèrent d'affamer ceux qu'ils ne pouvaient forcer par les armes. Mourir de faim ou être sacrifiés aux idoles, telle était l'alternative qui paraissait menacer les braves compagnons de Cortez. Alors le général se décida à abandonner une ville où il ne pouvait plus se maintenir. Aussitôt que la retraite fut résolue dans son esprit, il rassembla son conseil pour savoir comment et en quel temps il serait plus convenable de l'opérer. Deux avis partagèrent l'assemblée : les uns voulaient qu'elle se fît en plein jour, afin de mieux re-

connaître les dangers, de régler leurs mouvements et d'opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi; les autres pensaient qu'on devait profiter des ténèbres de la nuit, dans l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcherait de combattre. Ce dernier avis prévalut, surtout par suite de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connaissances superficielles et par son prétendu savoir en astrologie, leur promettait un succès assuré s'ils choisissaient ce temps pour leur retraite. Quoique Cortez n'adoptât pas de semblables chimères, il se rangea de cette opinion, et se mit en devoir de partir la nuit suivante. Toute la journée fut employée à construire un pont mobile facilement transportable, qui devait servir à combler les vides partout où la chaussée serait coupée; puis il se fit apporter tout le trésor du roi, le sien propre et les nombreux bijoux qui n'avaient pas été partagés; il en tira le quint du souverain, le remit aux officiers de la couronne, afin d'être déchargé de toute responsabilité; puis chaque soldat fut libre de prendre à sa volonté. Il eut cependant soin de les prémunir contre le danger qu'ils couraient en se chargeant outre mesure; leur marche en serait ralentie et leur sûreté compromise.

Cortez alors régla la marche avec des soins et

des précautions qui semblaient tout embrasser. Sandoval, Ordaz et Francisco Lugo eurent le commandement de l'avant-garde, composée de deux cents des meilleurs soldats; l'arrière-garde, formée de la majeure partie des Espagnols, obéissait à Alvarado et à Velasquez de Léon. Cortez conduisait le centre où étaient placés les enfants de Montezuma, les prisonniers de distinction, toute l'artillerie et le pont-volant; les alliés étaient partagés entre les trois divisions. Peu après minuit (1er juillet 1520), l'avant-garde commença le mouvement; elle fut promptement suivie du reste de l'armée. La nuit était obscure, et la pluie tombait par torrents; cette circonstance, qui parut d'abord favorable, eut les plus tristes résultats. On suivit en silence la chaussée qui conduisait à Tacuba, parce qu'il y avait par là moins de distance de la ville au continent, et qu'étant plus éloignés de la route de Tlascala et de la mer, les Mexicains l'avaient moins endommagée que les autres. Les Espagnols arrivèrent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle était coupée, se flattant que l'ennemi ne s'était pas aperçu de leur départ.

Mais les Mexicains, sans se montrer, avaient suivi tous leurs mouvements et préparé une attaque terrible. Tandis que les Espagnols s'occupaient à établir le pont et à faire passer les chevaux et l'artillerie, ils furent tout à coup alarmés

par le son des instruments guerriers et par les cris de la multitude ; les flèches et les pierres pleuvaient de toutes parts ; les Mexicains se précipitaient avec furie, et le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie, qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancèrent avec précipitation vers la seconde brèche de la chaussée ; mais, quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, resserrés sur un espace étroit, la discipline et l'adresse étaient d'un faible secours, tandis que l'obscurité de la nuit et les torrents de pluie leur faisaient perdre en grande partie l'avantage que leur donnait la supériorité des armes.

Tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, et avec une ardeur telle, que ceux qui ne pouvaient approcher poussaient leurs compatriotes avec violence. De nouveaux combattants succédaient sans cesse à ceux qui tombaient : les Espagnols, ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondait sur eux, commencèrent à céder ; en un moment le désordre fut général ; cavaliers et gens de pied, officiers et soldats, amis et ennemis se trouvèrent mêlés ensemble, et ceux qui périssaient pouvaient à peine distinguer par quelles mains ils étaient frappés. Cortez, avec environ cent fantassins et quelques cavaliers, vint à bout de fran-

chir les deux dernières brèches, et mit enfin le pied sur la terre ferme. A mesure que les soldats arrivaient, il les rangeait en bataille pour soutenir l'attaque, puis il repassa les brèches, afin de porter secours à ceux qui étaient restés en arrière. C'était s'exposer à une mort presque certaine; mais la déplorable situation de ses infortunés compagnons semblait doubler la force d'âme de ce grand homme, et lui faire oublier son danger particulier pour ne s'occuper que du salut commun. Il encourageait ses soldats à persister dans leurs efforts, soutenait leur marche et les aidait à gagner la terre ferme. Malgré cette intrépidité surhumaine, malgré sa présence continuelle au plus fort de la mêlée, Cortez ne reçut pas une seule blessure. Le Dieu des chrétiens le protégeait.

Mais au milieu de ces actes de courage son esprit était en proie à de terribles angoisses : il voyait ses frères d'armes succomber sous les masses des ennemis ou se noyer dans le lac, sans pouvoir leur porter assistance ; il entendait les plaintes des blessés, et, ce qui était plus épouvantable, les cris de ceux qui, pris vivants, étaient emmenés en triomphe pour être sacrifiés aux idoles; enfin il fut rejoint par ce qui restait de l'arrière-garde; Alvarado, grièvement blessé et pouvant à peine se soutenir, était suivi de huit Espagnols et de plusieurs Tlascaltèques couverts

de sang et de blessures. Tous ceux qui en avaient fait partie, Espagnols et alliés, soldats et officiers, Velasquez de Léon lui-même, tous étaient morts ou prisonniers; Alvarado dut son salut à son agilité; arrêté sur le bord de la troisième brèche, il était incapable de tenir tête à ceux qui le harcelaient, lorsque, tentant un dernier effort, il appuya sa pique dans le fond du fossé, et élançant dans l'air son corps soutenu par la seule force de son bras, il sauta de l'autre côté, hardiesse merveilleuse que l'on regarda depuis comme une espèce de miracle; lorsque Alvarado revit la largeur du canal, il douta lui-même de la possibilité du fait; mais il était constaté par tant de témoins, que les Espagnols donnèrent à ce lieu le nom de *Saut d'Alvarado*, pour perpétuer le souvenir d'une action qui avait sauvé la vie à l'un de leurs plus intrépides officiers.

Avant le jour, ce qui était échappé au désastre de cette nuit terrible, qui porte encore dans la Nouvelle-Espagne le nom de *noche triste* (nuit triste), se trouva réuni à Tacuba. Mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortez les tristes débris de ses troupes diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avaient souffert, et le souvenir des braves amis et des fidèles compagnons qu'il venait de perdre dans cette nuit de carnage, pénétrèrent son âme de si vives dou-

leurs, qu'en faisant les dispositions nécessaires et en donnant ses ordres, les larmes tombaient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les soins imposés par les devoirs du commandement ne fermaient pas son cœur aux sentiments de l'humanité.

Cette fatale nuit coûta la vie à plusieurs officiers de distinction et à plus de six cents soldats, huit cent quarante selon Diaz. Toute l'artillerie fût perdue, ainsi que les munitions et le bagage; presque tous les chevaux et plus de deux mille Tlascaltèques avaient été tués; on ne put sauver qu'une faible portion des trésors; ils avaient été, comme Cortez l'avait prévu, la principale cause du malheur des soldats, car ils s'étaient tellement chargés d'or, qu'il leur avait été impossible de combattre; enfin, le frère, le fils et deux femmes de Montezuma étaient également au nombre des morts; mais Aguilar et Marina, qui étaient si nécessaires comme interprètes, eurent le bonheur d'échapper aux dangers, ainsi que le vénérable Père Olmedo, dont la piété fervente et éclairée avait rendu tant de services.

Le premier soin de Cortez fut de chercher un asile pour faire reposer son monde; car il ne pouvait rester où il était. Les Mexicains le pressaient de tous côtés, et les habitants de la contrée commençaient à prendre les armes; il dirigea sa marche vers une chaîne de collines, et à neuf

milles de Mexico ; il prit possession d'un temple consacré aux idoles auxquelles ce peuple recommandait la fertilité des moissons. L'enceinte était assez spacieuse et fermée d'une muraille qui, flanquée de quelques tours, pouvait être mise facilement en état de défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ces faibles remparts, qu'ils regardaient comme une forteresse inexpugnable; ils tournèrent en même temps leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de sa divine protection, et cette pieuse pensée survécut au péril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu un ermitage dédié à *Notre-Dame de Bon-Secours*.

Cortez réunit ses officiers, et les consulta sur la route qu'ils devaient prendre. Les Espagnols se trouvaient alors à l'ouest du lac de Tlascala ; le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus était à soixante-quinze milles à l'est de Mexico, de sorte qu'il fallait passer tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui mène à cette ville. Un Tlascaltèque entreprit d'être leur guide, et les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé et mal cultivé; ils marchèrent presque six jours sans s'arrêter, et dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harcelaient, tantôt de loin avec leurs traits, et quelquefois se formant en corps et les attaquant de front, en flanc et en

queue avec une grande audace. Tant de fatigues et tant de dangers n'étaient pas les plus grands maux qu'eussent à souffrir les Espagnols ; le pays qu'ils traversaient ne leur fournissait aucune ressource ; ils étaient réduits à vivre de baies sauvages et de tiges de maïs encore vert. La faim abattait leur courage et diminuait leurs forces, tandis que leur situation exigeait toute leur activité, toute leur énergie. Au milieu de leur détresse ils étaient soutenus et animés par l'inaltérable fermeté de leur chef ; sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais ; il prévoyait tout avec une étonnante sagacité, et sa vigilance ne fut pas suspendue un seul instant ; il était le premier à s'exposer au danger, et supportait les fatigues avec sérénité. Les soldats, qui, sans lui, auraient désespéré de leur salut, continuaient à le suivre avec une confiance qui ne faisait qu'augmenter.

Le sixième jour ils arrivèrent à Otumba, non loin de la route qui de Mexico va à Tlascala ; dès le lever du soleil ils se mirent en marche ; les ennemis inquiétaient toujours l'arrière-garde. Parmi les injures dont ils accompagnaient chaque décharge, Marina remarqua qu'ils répétaient souvent : ***Allez, brigands ! Allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes.*** Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur d'où ils découvrirent une vaste plaine couverte

d'une armée immense. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguait les Espagnols dans leur retraite, avaient assemblé les principales forces de l'autre côté du lac, et, suivant directement la route de Mexico à Tlascala, s'étaient portés dans la plaine de Otumba, par où Cortez devait nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante que l'élévation du terrain permettait de découvrir tout entière, les Espagnols furent frappés de stupeur, et les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir; mais Cortez, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, mit sa faible troupe en bataille. Le peu de chevaux qui restaient, confiés à des mains habiles, protégeaient les flancs, et, sous la conduite de Cortez, étaient prêts à voler aux points les plus exposés. Alors le général, d'une voix forte et animée par l'enthousiasme : « Amis, dit-il, voici le moment de vaincre ou de périr; élevons nos cœurs à Dieu, plaçons en lui tout notre espoir, et chargeons hardiment! » La mêlée fut terrible; les Espagnols combattirent avec une intrépidité voisine du désespoir; les Mexicains les reçurent avec une fermeté extraordinaire. Partout où la petite troupe serrée de Cortez portait ses pas, elle perçait et disséminait les plus épais bataillons; mais tandis que les uns se dispersaient, d'autres leur succédaient sans relâche. Après quatre heures d'une lutte terrible,

les Espagnols, dont les forces étaient épuisées, ne pouvaient plus continuer un combat aussi inégal, quand Cortez se ressouvint à propos que, chez ces peuples, la destinée des batailles dépendait de celle de l'étendard impérial, et qu'ils prennent la fuite aussitôt qu'il tombe entre les mains de l'ennemi, ou que le général qui le porte est tué; Cortez n'hésita pas à s'emparer de ce palladium. Cihuacatzin, général des Indiens, élevé au centre de l'armée sur une magnifique litière, portait cet étendard, qui consistait en un filet d'or massif pendant au bout d'une pique. et couronné de plumes de couleurs variées; une troupe nombreuse de guerriers d'élite étaient proposés à sa garde.

Cortez réunit ses plus braves officiers, Alvarado, Sandoval, Olid, Davila et quelques autres qui avaient conservé leurs chevaux; ils partent au galop, renversant tout ce qu'ils rencontrent devant eux, employant dans ce moment critique toute leur énergie, toute leur bouillante intrépidité, pour traverser ces masses compactes et parvenir jusqu'au général. En peu d'instants ils sont à ses côtés; Cortez, d'un coup de lance, le blesse et le renverse; un de ses compagnons * descend de cheval, s'empare de l'étendard, et achève le malheureux Cihuacatzin. Les Mexicains, ne voyant plus le signal révéré vers lequel tous leurs yeux

* Il se nommait Juan de Salamanca; l'empereur le récompensa,

P. 206



Bataille d'Otumba

étaient fixés, jettent leurs armes et s'enfuient en désordre vers les montagnes. Ainsi fut consommée la plus éclatante victoire que les Espagnols eussent remportée dans le Nouveau-Monde. Trop fatigués pour poursuivre l'ennemi, les soldats retournèrent sur le champ de bataille recueillir les dépouilles. L'armée était formée des principaux Mexicains, qui s'étaient parés de leurs plus riches ornements; le butin fut assez considérable, et Cortez et les siens se dédommagèrent de la perte qu'ils avaient faite pendant la retraite.

Les Espagnols et les Tlascaltèques se distinguèrent par leur valeur, mais aucun d'eux au même degré que Cortez. Suivant ses officiers, jamais il ne déploya autant de courage et d'activité que dans cette journée mémorable. Diaz assure que Sandoval mérita également une mention particulière pour sa rare intrépidité. Les historiens citent également avec éloge une femme du nom de Maria de Estrade, qui, armée d'une lance, chargea l'ennemi avec un courage qui aurait été extraordinaire même chez un homme. La perte de l'ennemi fut immense ; plusieurs auteurs l'évaluent à vingt mille hommes, et Solis pense que ce nombre doit être exact ; car, selon lui, l'armée comptait deux cent mille combattants. Il y a sans doute de l'exagération dans ces calculs, mais jamais les

et lui donna pour cimier de ses armes le panache dont l'étendard était couronné.

Espagnols n'avaient eu à combattre une multitude aussi effrayante, et jamais le carnage ne fut aussi grand. De son côté, Cortez perdit une grande partie de ses alliés et beaucoup de ses soldats; ceux qui survécurent étaient blessés ; lui-même avait reçu un coup de pierre qui l'avait renversé de son cheval.

Après cette grande victoire, les Espagnols entrèrent sans obstacle à Tlascala, le lendemain, 8 juillet. Ils n'étaient plus que quatre cent quarante blessés, fatigués, et n'ayant plus l'espérance de réussir. Cette situation était bien différente de celle qu'ils pressentaient en quittant cette ville un mois auparavant. Alors le succès paraissait assuré; maintenant il fallait abaudonner leurs plus chères espérances et retourner à Cuba.



CHAPITRE XIX.

Événements qui se passèrent pendant le séjour de Cortez à Tlascala.

Les craintes des Espagnols furent promptement dissipées par la confiance et la cordialité des habitants. Leur entrée fut une pompe triomphale au milieu des acclamations de tout un peuple, dont la fidélité semblait augmenter en raison des malheurs de ses alliés. Les principaux caciques se disputèrent l'honneur de recevoir Cortez dans leur maison ; il alla loger chez l'un d'eux, prouvant ainsi qu'il se fiait à leur loyauté. Les Espagnols eurent des vivres en abondance, et trouvèrent tous les secours nécessaires pour guérir de leurs blessures ou se reposer de leurs fatigues. Mais, pendant qu'ils jouissaient avec délices de cette agréable situation, une terrible catastrophe vint troubler leur sécurité : la blessure que le général avait reçue à la tête avait été négligée, les peines morales et physiques auxquelles il était incessamment en proie lui causèrent une violente inflammation du cerveau qui fit craindre pour ses jours. La consternation des Indiens était à

son comble : les nobles, accablés de chagrin, venaient à chaque instant s'informer de la santé du Teulé. Le peuple assiégeait la porte avec tant d'empressement, qu'on fut obligé de faire retirer tout le monde, de crainte que les cris et les lamentations ne fussent nuisibles au malade. Le sénat manda les plus habiles médecins de la province, « dont la science, dit Solis, consistait en la connaissance et le choix des simples utiles à la médecine, qu'ils appliquaient avec un discernement admirable de leurs vertus et de leurs effets. Cortez dut sa guérison à leur expérience; car, en usant d'abord de simples doux et bénins pour calmer l'inflammation et la douleur de la fièvre, ils passèrent par degrés à ceux qui faisaient cicatriser les plaies, avec tant de justesse et de bonheur, qu'en peu de temps ils le remirent en parfaite santé. » A peine fut-il en état de s'occuper des soins du commandement, qu'il remarqua les fâcheux symptômes de mécontentement qui régnaient parmi ses compagnons. Ils se plaignaient hautement de leur infortune et de la perte de leurs espérances. Les soldats de Narvaës surtout parlaient de quitter un service périlleux et infructueux, et voulaient retourner à Cuba. André de Duero, effrayé des affreuses scènes dont il avait été témoin et craignant leur répétition, insistait fortement auprès de Cortez pour lui faire abandonner ses projets de conquête. Enfin il se

forma un parti nombreux qui, pensant ne pouvoir réussir avec des forces aussi peu considérables, présenta une demande au général pour obtenir la permission de quitter un pays où il ne leur restait plus d'espoir de réussite.

Cortez écouta ces représentations avec un vif chagrin, qu'il chercha cependant à dissimuler. Intérieurement convaincu de la justesse des plaintes de ses soldats, il ne pouvait les blâmer. Les pertes qu'ils avaient éprouvées, leur déplorable état, l'affectaient péniblement; mais sa grande âme se roidissant contre le malheur, il persista dans son idée de conquérir le Mexique. Ses récents désastres avaient, il est vrai, reculé ses espérances, mais elles n'étaient pas détruites. Il usa donc encore une fois de son pouvoir sur les masses; il chercha à calmer le mécontentement, et, pour empêcher que l'oisiveté ne vînt irriter les esprits, il se remit en campagne, d'autant plus volontiers qu'il y était en quelque sorte forcé par les circonstances.

Les peuples de Tepcaca avaient juré fidélité à Cortez; mais dès qu'ils connurent par ses premières défaites qu'il était un homme comme eux, ils se soulevèrent, et attaquèrent un détachement qui se rendait de Zempoalla à Mexico; un parti nombreux, qui allait à la Vera-Cruz, avait été surpris et massacré. Dans un moment où ils étaient réduits à un petit nombre, ces pertes

avaient été vivement senties par les Espagnols. Cortez, indigné de la perfidie de ce peuple, se décida à le châtier ; les soldats de Narvaës consentirent volontiers à faire partie de l'expédition, parce que les victimes avaient servi sous leur capitaine. Il partit avec eux, et en quelques semaines, après différents combats et un grand carnage des Tepcaques, il les réduisit complétement. Tepcaca, ville importante, assurait le chemin de la Vera-Cruz ; sa position était magnifique, il suffisait de quelques travaux d'art pour mettre à profit ses moyens de défense naturels et en faire une place forte ; l'enceinte fut formée par des remparts de terre, soutenus de fascines, dont on composa les murs de la ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançait, et sur le plus haut de la montagne on éleva, de matériaux plus solides, une espèce de citadelle suffisante pour que la garnison fût à l'abri des attaques des Indiens. L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur et tant d'empressement, que peu de jours suffirent pour l'achever. Le général laissa quelques soldats espagnols à la garde de cette place, qu'il nomma *Segura de la frontera.*

Ce succès facile avait retrempé le courage des soldats, ils ne parlaient plus de quitter la Nouvelle-Espagne. Cortez, enchanté de ce résultat, jugea qu'en les occupant à de nouvelles expéditions, il tiendrait leur ardeur en haleine, et qu'il

pourrait plus sûrement les conduire à Mexico; il employa, en conséquence, plusieurs mois à parcourir les provinces voisines, attendant que ses troupes fussent augmentées par des renforts venus de Hispagnola et de la Jamaïque, où il avait envoyé un officier de confiance avec quatre des vaisseaux de Narvaës, afin de recruter de nouveaux aventuriers et d'acheter des chevaux, de la poudre et d'autres provisions de guerre. Enfin, Cortez, sachant bien qu'il tenterait inutilement de soumettre et de garder Mexico tant qu'il ne serait pas maître du lac, fit préparer dans les montagnes des bois pour la construction de douze brigantins, qui pussent être portés par morceaux sur les bords du lac, et qu'on assemblerait lorsqu'il en aurait besoin.

La fortune vint encore seconder la sagacité et la force de volonté de ce grand homme. Le gouverneur de Cuba, qui avait regardé le succès de Narvaës comme infaillible, envoya après lui deux petits vaisseaux avec des renforts d'hommes et de munitions. Le commandant de la Vera-Cruz eut l'adresse d'attirer ces vaisseaux dans le hâvre, s'en empara, et persuada facilement à ceux qui les montaient de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que Narvaës. Peu de temps après, trois autres vaisseaux entrèrent séparément dans le même hâvre; ils faisaient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la

Jamaïque, qui nourrissait depuis longtemps le projet de partager avec Cortez la gloire de la conquête de la Nouvelle-Espagne et les richesses qu'elle devait procurer. Les aventuriers qu'il avait envoyés avaient opéré leur descente dans une province pauvre et dont le peuple était féroce et guerrier. Après une longue suite de cruels malheurs, la famine les avait contraints de se réfugier à la Vera-Cruz et de se livrer à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas longtemps contre les espérances flatteuses et les grandes promesses qui en avaient séduit tant d'autres avant eux, et, comme si l'esprit de révolte eût été alors contagieux dans la Nouvelle-Espagne, ils se donnèrent à Cortez. L'Amérique ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit des secours inattendus : un vaisseau frété par des négociants de Séville toucha à la Vera-Cruz, il était chargé de munitions de guerre qu'ils envoyaient vendre, espérant faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençait à être connue en Europe. Cortez accepta avec empressement une cargaison qui était pour lui sans prix, et l'équipage, suivant l'exemple des autres, s'enrôla sous ses drapeaux.

Malgré ces arrivages successifs, la quantité de poudre n'était pas suffisante pour durer toute la campagne. La prévoyance de Cortez fournit encore à ce nouveau besoin : lors du premier séjour

à Tlascala ; Ordaz avait reconnu dans les montagnes le cratère d'un volcan contenant du soufre de très-belle qualité : le commandant de l'artillerie, envoyé sur ce point, en rapporta assez pour fabriquer la poudre nécessaire à la campagne qui allait s'ouvrir.

Par les renforts qu'elle venait de recevoir, l'armée se trouvait augmentée de cent quatre-vingts fantassins et de vingt chevaux. Cortez put alors se débarrasser de ceux des compagnons de Narvaës qui demeuraient au service contre leur gré ; il fit donc publier que ceux qui voudraient quitter le pays en avaient la liberté, et qu'on leur fournirait les vaisseaux nécessaires. Le plus grand nombre des soldats de Narvaës prit ce parti ; mais ceux qui restèrent étaient des hommes d'élite ; par ce qu'ils avaient vu faire à Cortez, ils pensaient que rien n'était impossible sous un pareil général. Cortez regretta un seul de ces mécontents, son fidèle ami André de Duero. « Quoiqu'on n'ait pas publié, dit Solis, les motifs de sa retraite, on peut croire que les prétextes dont il se servit n'étaient pas honnêtes, puisqu'on le vit à quelque temps de là intriguer à la cour de l'empereur en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut quelque sujet de rupture entre Cortez et Duero, la raison devait être du côté du général ; car il n'est pas probable qu'elle fût pour un homme qui ne la méprisait pas moins que sa réputation, en laissant

son ami engagé dans une entreprise où le péril et la gloire se trouvaient également partagés, pour se charger d'une commission où il se voyait obligé de trahir ses propres lumières en se rendant esclave de la passion et de l'injustice de Narvaës. »

Cortez, n'ayant reçu aucune nouvelle des officiers qu'il avait envoyés en Espagne l'année précédente, et craignant qu'ils n'eussent péri dans la traversée, confia une mission semblable à Diego de Ordaz et à Alonzo de Mendoza; il les chargea de la relation * complète de son expédition jusqu'au 29 octobre 1520.

Comme dans la première dépêche, il vantait la beauté et les richesses du pays, le courage héroïque de ses compagnons, et ne parlait de lui-même qu'avec modestie. Il appuyait fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des ecclésiastiques et des religieux d'une vertu connue et éprouvée pour aider le Père Olmedo à la conversion des Indiens, annonçant qu'on en avait baptisé plusieurs des plus qualifiés, et qu'on avait semé dans l'esprit des autres quelques lumières, qui faisaient espérer qu'on en retirerait beaucoup de fruit. Comme la première fois, la junte de la Vera-

* Cette relation, imprimée en 1522, est la première qui ait été publiée, on y trouve les détails les plus authentiques sur cette importante partie de l'histoire d'Amérique. Robertson lui reproche seulement d'être un peu exagérée.

Cruz écrivit à la suggestion de Cortez pour demander la confirmation de son autorité ; la junte de Segura suivit cet exemple.

Il dépêcha en même temps deux officiers de confiance aux religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, qui siégeaient à l'audience royale d'Hispaniola, dont la juridiction était souveraine sur les autres îles et sur la terre ferme ; il leur faisait part des mémoires envoyés à l'empereur ; il leur demandait des secours afin de poursuivre son expédition, et les priait de le mettre à couvert des vexations de Velasquez et de Garay. L'île d'Hispaniola n'était pas alors en état de partager avec lui le peu de ressources qui lui restaient ; les religieux se bornèrent à lui promettre leur appui auprès de l'empereur et la répression des tentatives de ses deux concurrents.

Lorsque Cortez eut terminé ce qui regardait ces deux missions, il mit la plus grande activité à presser ses préparatifs ; quelques jours suffirent pour les achever. Les bois pour les brigantins étaient prêts, les objets d'armement étaient arrivés de la Vera-Cruz, rien ne s'opposait donc plus au départ. Cortez passa la revue de ses troupes : elles consistaient en cinq cent cinquante fantassins, dont quatre-vingts étaient armés de mousquets, et en quarante cavaliers ; le parc d'artillerie se composait de neuf pièces tirées des vaisseaux. Cette revue se fit en présence d'une

prodigieuse multitude d'Indiens, accourus pour jouir de ce spectacle, auquel on donna toute la pompe possible. Le général tlascaltèque voulut imiter Cortez et lui faire sa cour, en passant à son tour la revue de ses nombreux bataillons, chose qui ne s'était jamais faite dans l'Anahuac. « Les instruments de musique marchaient en tête; les capitaines venaient ensuite à la file, superbement parés d'une grande variété de plumes de diverses couleurs et de joyaux attachés aux oreilles et aux lèvres; ils portaient sous leur bras gauche leurs massues ou leurs sabres, avec leur garniture et la pointe en haut, et chacun avait un page qui portait son bouclier, où la défaite de leurs ennemis et le récit de leurs exploits étaient exprimés par diverses figures. Ils saluèrent à leur manière les deux généraux, et ensuite les compagnies passèrent en différentes troupes, distinguées par la couleur des plumes et par leurs enseignes, c'est-à-dire par des représentations de quelques animaux qui étaient élevées au bout des piques, et tenaient lieu d'étendards. Toute cette armée, ajoute Solis, auquel nous avons emprunté ce récit, pouvait monter à dix mille hommes choisis; ils devaient accompagner les Espagnols et faire la guerre avec eux. »

Le 28 décembre 1520, jour du départ, le Père Olmedo célébra la messe, à laquelle tous les Espagnols assistèrent, et l'on fit une prière par-

ticulière pour demander à Dieu un heureux succès. Au sortir de la chapelle, le général commanda aux Indiens de former leurs bataillons dans la campagne, et, après qu'ils furent rangés, il sortit de la ville à la tête des Espagnols. On prit la route de Tazcuco, ville désignée pour être le centre des opérations; par sa situation sur les bords du lac, elle offrait un lieu convenable pour lancer à l'eau les brigantins; son voisinage de Mexico permettait de faire de nombreuses excursions, de harceler l'ennemi, et, en cas de défaite, c'était une place forte où l'on pouvait se retirer, sans crainte d'être attaqué.



CHAPITRE XX.

Occupation de Tezcuco.

Pendant ce temps, l'ennemi se préparait à la défense. Quellavaca, ainsi que nous l'avons dit, avait succédé à son frère Montezuma. Sa haine connue et invétérée contre les Espagnols eût été un titre suffisant aux yeux des Mexicains, si son courage et ses grandes qualités ne l'avaient pas rendu digne de leur choix. Immédiatement après son élection, il montra ses talents en dirigeant en personne les vives attaques qui avaient forcé Cortez à abandonner la capitale, et aussitôt après il ne négligea aucun des moyens qui pouvaient empêcher son retour. Il répara les parties de la ville qui avaient été détruites et y ajouta de nouvelles fortifications. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques garnies du fer des épées et des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de s'en servir contre les cavaliers. Mais tandis qu'il mettait dans ces préparatifs une prévoyance rare, il mourut de la petite vérole, maladie qui avait été introduite dans le Nouveau-

Monde par un des soldats de Narvaës. Les Mexicains désignèrent pour son successeur Guatimozin, neveu et gendre de Montezuma.

Cortez s'avança vers Tezcuco, et y entra sans coup férir, le dernier jour de l'année. L'aspect de cette ville était morne et lugubre; l'absence des femmes et des enfants semblait indiquer des dispositions hostiles; mais on sut bientôt que la discorde régnait entre les habitants, et que le cacique et les principaux citoyens avaient cherché un refuge à Mexico. Cortez fit tourner cette division à son avantage. On représentait le chef fugitif comme un usurpateur qui avait assassiné son frère et n'avait dû son élévation qu'à l'influence de l'empereur. Peu de temps après son arrivée, Cortez reçut l'hommage de plusieurs seigneurs qui venaient lui demander de les admettre dans son armée; ils étaient conduits par un jeune homme de bonne mine, à l'air fier, à la parole éloquente et hardie : c'était le fils du cacique déchu. Cette circonstance, jointe à l'idée favorable que le général avait conçue de lui, le fit choisir pour remplacer le chef absent. Sa nomination, accueillie par les acclamations de tous, disposa ce chef et son peuple en faveur des Espagnols. L'intelligence et la raison de ce jeune homme firent concevoir l'espérance de le convertir à la religion chrétienne. Le Père Olmedo eut avec lui plusieurs conférences, et en peu

de jours le rendit capable de recevoir le baptême, dont la cérémonie se fit avec beaucoup de solennité. Cortez lui servit de parrain, et le néophyte prit de son propre choix le prénom de Fernand (Hernan). Ce nouveau lien resserra les nœuds qui l'unissaient aux Espagnols ; il prit l'engagement de concourir de tout son pouvoir à l'attaque contre Mexico, et il tint religieusement sa promesse.

Certain désormais de la fidélité de Tezcuco, Cortez tourna ses armes contre les habitants de Iztapalpa, qui l'avaient attaqué pendant sa retraite. A son approche, ils se jetèrent dans leurs canots, abandonnant leurs maisons bâties sur des digues au milieu du lac. Les Espagnols s'établirent avec facilité sur la place principale; mais, au commencement de la nuit, ils s'aperçurent que les digues étaient coupées, et que l'eau, pénétrant de toutes parts, allait les engloutir. L'ordre de la retraite fut aussitôt donné; on se réfugia sur une éminence voisine où l'eau ne pouvait atteindre, et où l'on passa la nuit. Cortez, voyant le lendemain qu'il lui était impossible de s'emparer de la ville inondée, reprit la route de Tezcuco : il fut bientôt attaqué par des masses innombrables; la marche fut un combat continuel, et, comme dit Solis, « ce ne fut qu'après trois ou quatre victoires remportées chemin faisant qu'on rejoignit le camp. »

Le désagrément causé par cet échec fut bientôt compensé par des événements plus heureux ; plusieurs villes voisines envoyèrent des ambassadeurs demander protection contre les Mexicains. Cortez les reçut avec bienveillance et accepta leurs propositions d'alliance, d'autant plus volontiers qu'elles cadraient parfaitement avec ses projets. La possession de Chalco et de Tlasmamalco était d'une haute importance, ces villes se trouvant situées entre Tlascala et le quartier général ; mais il fallait en chasser les Mexicains qui les occupaient ; Sandoval les eut bientôt expulsés, et les habitants, satisfaits d'être délivrés du joug de Guatimozin, s'allièrent avec les Espagnols. Par là les communications avec Tlascala, et par conséquent avec la Vera-Cruz, étaient libres, ce qui devenait d'une grande utilité pour la suite des opérations du siége.

Lorsque les matériaux pour la construction des brigantins furent prêts, et qu'il ne restait plus qu'à les transporter, Sandoval fut chargé d'opérer ce transport difficile. Chemin faisant, il devait tirer vengeance des habitants de Zoltepec, qui avaient massacré quarante Espagnols et trois cents Tlascaltèques envoyés à la Vera-Cruz au secours d'Alvarado. Mais les Indiens n'attendirent pas les Espagnols, ils s'enfuirent ; poursuivis dans les bois où ils s'étaient retirés, il en tomba un certain nombre entre les mains des Espagnols,

qui, en arrivant dans la ville, furent frappés d'un spectacle effrayant, bien propre à allumer les fureurs de la vengeance. Les murs du temple et les idoles étaient encore barbouillés du sang des malheureuses victimes; deux têtes humaines avec leurs chevelures étaient pendues comme des trophées au milieu de quatre têtes de cheval. Dans une maison on trouva écrit au charbon : « Juan Zuste et ses infortunés compagnons ont été renfermés ici. » Justement alarmés par la fureur qui excitait les Espagnols, les prisonniers, craignant d'être immolés, se prosternèrent à leurs pieds, implorant leur compassion. Sandoval, touché de leur repentir et de leurs larmes, consentit à leur pardonner, si, par leur obéissance et leur conduite future, ils s'efforçaient de faire oublier leur conduite passée.

De là, Sandoval se rendit à Tlascala, où les matériaux étaient déjà réunis. Une nombreuse armée de Tlascaltèques l'attendait prête à partir avec lui. Herrera prétend qu'elle était de cent quatre-vingt mille hommes; il est évident que, si ce n'est pas une faute d'impression, c'est une exagération monstrueuse. Diaz dit qu'ils étaient quinze mille, ce qui est déjà bien raisonnable, en se rappelant le nombre des guerriers emmenés par Cortez. Sandoval prit trois mille Tamènes qui devaient porter sur leurs épaules, pendant une route de soixante milles, à travers un pays

de montagnes, les pièces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers, enfin tout ce qui était nécessaire à la construction des brigantins.

L'ordre de la marche fut réglé avec beaucoup d'intelligence. Les Tamènes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascaltèques à leur tête, un second à leur arrière-garde, et des partis considérables sur les flancs. A chacune de ces divisions était joint un certain nombre d'Espagnols. Ce corps si nombreux et si embarrassé dans sa marche n'avançait qu'avec une extrême lenteur, mais en bon ordre; dans les endroits resserrés par les bois et les montagnes, la ligne s'étendait au-delà de six milles, et, suivant la pittoresque expression de Diaz, « on pouvait dire que ces vaisseaux flottaient sur les épaules des hommes entre les ondes formées par les différents mouvements que l'inégalité du terrain faisait prendre à cette troupe. » Des partis de Mexicains paraissaient souvent sur les hauteurs voisines; mais en voyant un ennemi sans cesse sur ses gardes et préparé à les recevoir, ils ne tentèrent aucune attaque. On fit halte à la vue de Tezcuco, afin de complaire au général tlascaltèque, qui demanda à Sandoval le temps nécessaire pour que tous ses officiers pussent se parer de leurs plus belles plumes et de leurs joyaux. Cortez, accompagné du cacique et de tous ses capitaines, attendit

hors de la ville ce convoi tant désiré ; et, après qu'il eut embrassé les chefs, on entra triomphalement dans Tezcuco, au milieu des acclamations des soldats.

Martin Lopez, charpentier de marine, qui avait été chargé de construire les brigantins, ayant déclaré qu'il avait encore besoin de vingt jours avant de pouvoir les lancer sur le lac, Cortez fit des excursions contre plusieurs villes voisines restées fidèles à Guatimozin ; quelques-unes furent pillées et brûlées ; la fuite seule sauva les habitants, qui, s'étant ralliés aux Mexicains, essayèrent de se défendre ; ils furent battus plusieurs fois et repoussés jusqu'à Tacuba ; Cortez resta cinq jours en vue de cette ville, qui le disputait à Tezcuco pour la grandeur et le nombre des habitants. Elle occupait l'extrémité de la première chaussée si fatale aux Espagnols ; cette position parut avantageuse à Cortez, et il se disposait à l'attaquer, lorsqu'il vit paraître un gros de Mexicains sortis de la capitale et conduits par l'empereur ; comme il y avait apparence que leur projet était de se jeter dans Tacuba, les Espagnols eurent l'ordre de les attendre, de leur laisser le passage, et de tomber sur eux quand ils seraient entre le lac et la ville ; mais les ennemis avaient un autre dessein qu'ils exécutèrent avec une adresse extrême. Quelques-uns sautèrent négligemment à terre, et formèrent leurs rangs

avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses troupes devant la ville et marcha droit à la chaussée. Les Mexicains qui étaient à terre parurent effrayés et se retirèrent en désordre, suivis par le reste de leur armée, qui céda peu à peu du terrain; mais ils se rallièrent dès qu'ils virent les Espagnols engagés sur la chaussée; et pendant qu'ils les arrêtaient par leur résistance, un nombre prodigieux de canots vint investir les deux côtés de la digue, entourant presque les Espagnols. Mais l'intrépide Cortez, s'exposant l'épée à la main comme le moindre soldat, sortit heureusement d'un si grand danger; il regagna Tezcuco, tandis que les Mexicains se bornèrent à le suivre de loin avec des cris et d'impuissantes menaces.

Pendant cette absence, quatre vaisseaux étaient arrivés à la Vera-Cruz, avec deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de canon de siége, et une grande quantité d'armes et de munitions. Un tel renfort dans de semblables circonstances excita l'enthousiasme des soldats, et tous demandèrent à commencer le siége. Cortez lui-même se crut l'instrument des décrets de la Providence; Dieu l'avait destiné à être le conquérant de cet empire pour y introduire la vraie foi; il vit dans ce secours inattendu un nouvel indice de la glorieuse mission qu'il avait à remplir.

Mais avant d'en venir à la dangereuse extrémité d'un siége, il voulut encore une fois tenter la voie d'un arrangement amical. Il pensait que l'empereur, intimidé par les revers qu'il avait essuyés ei par l'imposante attitude des Espagnols, serait plus disposé à traiter; il craignait d'ailleurs que le siége n'entraînât la destruction de la capitale, et il voulait se rendre maître de cette ville magnifique sans courir les chances d'un combat. Guatimozin ayant rejeté ses propositions, il fallut nécessairement décider la question par la force. Mais comme les brigantins n'étaient pas encore achevés, Cortez poursuivit la conquête des villes qui bordent le lac, marchant en premier lieu sur Quauhuahuac, cité riche et populeuse, bien défendue par sa position; elle était entourée d'un côté par des montagnes escarpées, et de l'autre par un large canal, dont les ponts avaient été coupés, ce qui rendait l'assaut très-difficile; car on ne savait de quel côté le tenter. On cherchait un passage pour traverser le ravin, quand Bernal Diaz, suivi de quelques soldats, remarqua deux arbres situés l'un de chaque côté du ravin, et qui se joignaient par leurs branches. En se servant de ce périlleux chemin, il parvint à gagner le bord opposé; ses gens imitèrent son exemple, et tombant à l'improviste sur l'ennemi, le débusquèrent et le forcèrent à se réfugier dans les bois. Cortez conduisit ensuite ses soldats vers

Xochimilco, dont l'entrée lui fut disputée par une forte armée ; mais une vigoureuse attaque la rejeta promptement dans la ville. Les fuyards se mirent à couvert derrière des barricades élevées dans les rues, et continuèrent la défense. Cortez ordonna de rompre ces barricades, et lui-même s'engagea dans la principale avenue, où les Mexicains avaient leurs plus grandes forces. Il se jeta au milieu de cette foule et se trouva bientôt enveloppé de toutes parts : il se maintint quelque temps, combattant avec la dernière vigueur, jusqu'au moment où son cheval s'abattit de lassitude et le mit en grand danger. Les Mexicains les plus proches s'avancèrent en ce moment, et comme il était trop embarrassé pour se servir de ses armes, il allait succomber, quand Christophe Olea l'aperçut ; il appela quelques Tlascaltèques qui combattaient auprès de lui, et donnant tête baissée à l'endroit où la scène se passait, cet homme courageux tua de sa main cinq ou six ennemis qui pressaient le plus son général, et eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez, dégagé, fit une nouvelle charge qui obligea les Mexicains à se sauver vers le lac et à abandonner aux Espagnols les rues situées sur la terre ferme.

Cortez demeura à Xochimilco quatre jours, pendant lesquels on eut toujours les armes à la main. Le voisinage de Mexico donnait aux ennemis la facilité de multiplier leurs attaques ; dans

l'une d'elles ils se saisirent de quatre soldats qui s'étaient arrêtés à piller une maison. On les conduisit en triomphe; après leur avoir fait couper les pieds et les mains, Guatimozin les fit promener dans toutes les villes de sa domination. Le général connut par là le triste sort qu'il aurait subi s'il fût tombé vivant entre les mains de ses farouches ennemis; mais lorsqu'il se présenta de nouvelles occasions de payer de sa personne, ces tristes réflexions ne l'empêchèrent pas de se livrer à toute son impétuosité naturelle, et cependant il savait qu'à sa vie était attachée la vie de ses braves compagnons : lui mort ou prisonnier, que seraient-ils devenus?



CHAPITRE XXI.

Conspiration contre Cortez. — Mise à l'eau des brigantins. — Commencement du siége.

Cortez préparait ainsi la destruction de l'empire du Mexique, en resserrant par degrés les limites de sa puissance. L'exécution de ses grands desseins ne paraissait plus incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit les voir renverser par une conspiration terrible et inattendue. Les soldats de Narvaës n'avaient jamais été bien unis avec les premiers soldats de Cortez; ils ne montraient ni le même zèle, ni la même ardeur; ils se laissaient facilement abattre dans toutes les occasions où il fallait quelque effort extraordinaire de patience ou de courage. Les plus anciens compagnons de Cortez, ceux même qui lui étaient restés fidèles quand tous les autres l'avaient abandonné, s'effrayaient à la pensée des dangers auxquels ils allaient être exposés pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'était Mexico, et défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisait à discuter avec une liberté peu con-

venable à de simples soldats les plans du général et la difficulté du succès. De là ils passèrent à la censure et aux déclamations ; enfin ils parlèrent de pourvoir à leur sûreté, que Cortez leur paraissait négliger entièrement. Antonio Villefagna. audacieux intrigant et partisan de Velasquez, nourrissait avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitait devint le rendez-vous des conjurés. Ils ne trouvèrent d'autre moyen d'arrêter Cortez dans sa carrière que de l'assassiner et de donner le commandement à un autre officier, à la condition que celui-ci abandonnerait des projets extravagants selon eux, et prendrait des mesures efficaces pour le salut commun. Les conspirateurs avaient signé un acte d'association et s'étaient liés entre eux par les serments les plus solennels ; les officiers qui devaient périr, ceux qui devaient leur succéder, étaient tous désignés. Le jour de l'exécution était fixé ; mais la veille, au soir, un des vétérans qui s'étaient laissés séduire, touché de repentir à la vue du danger dont était menacé un homme qu'il adorait, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit secrètement auprès du général et lui découvrit tout le complot. Cortez, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur-le-champ ce qu'il avait à faire ; il se rendit à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers de confiance. L'étonnement et la confusion du

coupable, à cette visite inattendue, furent bientôt suivis de l'aveu du crime. Tandis que les officiers se saisissaient du traître, le général arracha de son sein l'acte d'association. En le lisant, il y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être frappé de surprise et de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvait y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses : il prit le parti de ne punir que le seul Villefagna. Comme les preuves du crime n'étaient pas équivoques, son procès fut court; il fut condamné et pendu le jour suivant. Cortez assembla ensuite ses troupes, et leur ayant exposé le crime et la justice de la punition, il ajouta, avec un air de satisfaction, que les détails de cet abominable complot lui étaient entièrement inconnus, parce que Villefagna, au moment où il s'était vu arrêté, avait détruit un papier et en avait avalé les morceaux, et que, malgré les rigueurs des tourments, il n'avait rien avoué. Cette adroite déclaration tranquillisa les complices que tourmentait la crainte de se voir découverts. Cortez retira de cet événement l'avantage de connaître ceux qui étaient ses ennemis et de pouvoir observer leurs démarches avec attention, tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui était pas connue, ils s'efforcèrent de détruire tous les soupçons en redoublant de zèle et d'activité pour son service.

Peu de jours après, Cortez eut une autre occasion d'exercer sa fermeté. Le général tlascaltéque avait pris tout à coup la résolution de se retirer avec deux ou trois compagnies qu'il avait obligées à le suivre ; Cortez, après avoir tenté vainement de le rappeler à l'obéissance par les voies de la douceur, donna ordre de le saisir mort ou vif ; il se défendit courageusement jusqu'au dernier soupir, quoique faiblement secouru par ceux qui l'accompagnaient. Après la mort de leur chef, ses soldats rentrèrent facilement dans le devoir.

Pendant ces troubles intestins, Lopez avait terminé les brigantins. Depuis deux mois, les Indiens étaient occupés à creuser le lit d'un petit ruisseau qui, de Tezcuco, coulait dans le lac, et à en former un canal de près de deux milles de long. Ce travail étant également achevé, on lança à l'eau les brigantins. Cette cérémonie se fit le 28 avril avec la plus grande pompe, en présence des Espagnols et de tous les Indiens auxiliaires, rangés sur les bords du canal. Le Père Olmedo célébra une messe du Saint-Esprit, pendant laquelle Cortez communia, ainsi que tous les siens ; puis, à mesure que les brigantins entraient dans le canal, le Père les bénissait et leur donnait des noms ; les spectateurs, pénétrés d'admiration, les suivaient des yeux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le lac. Lorsqu'ils déployèrent leurs voiles et prirent le vent, une salve d'artillerie

annonça cet heureux événement; un cri de joie s'éleva dans l'air, et le vénérable Olmedo, entonnant un *Te Deum*, pieusement répété par tous les Espagnols, rendit grâces au Dieu tout-puissant de la haute protection qu'il avait accordée à Cortez, en favorisant les efforts de son génie hardi et entreprenant.

Cortez passa une revue générale et fit une nouvelle inspection de ses munitions. Huit cent vingt-six fantassins; neuf cents, suivant Solis, dont cent dix-huit armés de mousquets; quatre-vingt-six cavaliers, trois canons de siége, quinze pièces de campagne, un millier de livres de poudre; des balles et des boulets en quantité, telles étaient les forces dont il disposait et sur lesquelles il pouvait compter. L'armée alliée était immense; Cortez dit qu'il avait cent cinquante mille Indiens sous ses ordres. Herrera évalue leur nombre à deux cent mille, tandis que Diaz le réduit à vingt-quatre mille seulement. Il y avait à Mexico plus de deux cent mille combattants.

Cortez se détermina à former le siége par trois côtés différents : à l'est du lac vis-à-vis de Tezcuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, et au sud vis-à-vis de Cuyocan. Sandoval commandait la première attaque, Pedro de Alvarado la seconde, et Cristoval de Olid la troisième. Chacun d'eux avait un nombre égal d'Espagnols, un corps nombreux d'auxiliaires et deux canons. Cortez se réserva la

conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante et la plus dangereuse; chacune de ces embarcations était armée d'un petit canon et montée par vingt-cinq Espagnols.

Le 10 mai, Alvarado et Olid s'avancèrent vers Tacuba, dans le dessein de rompre l'aqueduc qui portait l'eau à Mexico. Malgré la vigoureuse défense des Mexicains, ils achevèrent leur entreprise et coupèrent l'aqueduc. Encouragés par ce succès, les deux capitaines essayèrent de s'emparer du premier pont sur la chaussée de Tacuba; en approchant ils furent surpris de la multitude d'ennemis qui occupait la chaussée et des nombreux canots dont le lac était couvert. Les traits les plus meurtriers partaient de ces canots; les Mexicains, garantis par des abris en bois, tiraient en toute sûreté, sans crainte d'être atteints. Alvarado et Olid, ne voulant pas risquer une attaque tant qu'ils ne seraient pas secourus par Cortez, se retirèrent en bon ordre, en demeurant seulement sur la défensive.

Alvarado resta à Tacuba, et Olid poursuivit sa route vers Cuyocan. Enfin le 30 mai, suivant l'ordre donné par Cortez, les opérations du siége commencèrent réellement.

CHAPITRE XXII.

Récit des opérations du siége de Mexico. — Les Espagnols livrent un assaut; ils essuient une défaite.

Cependant Cortez, avec son escadrille, flottait sur le lac, ramant vers une île située près de Mexico, où un grand nombre d'habitants avaient cherché un refuge. Dès que les ennemis eurent connaissance de ce projet, ils réunirent la totalité de leurs forces navales, et plus de quatre mille canots s'avancèrent hardiment contre les brigantins. Cortez rangea ses navires en forme de croissant, afin de présenter un plus grand front et de combattre avec plus de liberté. Jusque alors les bâtiments espagnols, retenus par un calme plat, n'avaient pu manœuvrer qu'au moyen des rames; mais lorsque les canots se trouvèrent près d'eux, une légère brise s'éleva, en un moment les voiles furent déployées, et les brigantins, se portant au milieu de leurs faibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvaient résister, renversèrent une multitude de canots; l'artillerie en coula également un grand nombre, et le peu qui restèrent furent chassés jusque dans Mexico.

Dès que Olid, du haut du grand temple de Cuyocan, eut vu le résultat de ce combat, il marcha en bataille le long de la chaussée pour prendre possession de quelques tranchées et contribuer à la déroute des Mexicains. En même temps Cortez attaqua le fort de Xoloc et s'en empara, malgré une défense opiniâtre. La prise de ce bastion le rendait maître des deux principales routes de la capitale, et établit ses communications avec le cantonnement de Olid; en conséquence il en fit son quartier général, et, pour garantir ses trois divisions des attaques des canots, il divisa sa flottille en trois portions; de cette manière chaque commandant avait quatre brigantins pour seconder ses opérations.

De ce moment commença une longue série d'attaques et de retraites, d'escarmouches et de manœuvres. Chaque matin les Espagnols attaquaient les barricades sur la chaussée, et passaient les tranchées et le canal lui-même lorsque les ponts étaient rompus, s'efforçant de pénétrer jusqu'au cœur de la ville; et quand la valeur des Mexicains rendait inutiles les travaux de la journée, ils se retiraient dans leurs quartiers. Ainsi, les fatigues et les dangers se renouvelaient chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce qui avait été détruit dans la journée, et reprenant les postes dont ils avaient été chassés, parce que les Espagnols, exténués, ne pouvaient garder ces

positions. Un mois se passa dans ces alternatives : les Mexicains montraient à se défendre presque autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Beaucoup de soldats de Cortez avaient été tués; un plus grand nombre étaient blessés, et tous étaient près de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissait aucun repos, et qui devenait encore plus difficile, parce que les pluies commençaient à tomber avec leur violence ordinaire.

D'un autre côté, le résultat que Cortez avait cru obtenir en faisant couper l'aqueduc était annulé par le moyen des canots qui allaient chercher de l'eau fraîche dans les villes voisines; et comme ils transportaient en même temps des provisions de toute nature, il n'y avait pas espoir de réduire Mexico par la famine. Cortez voulut empêcher les communications en détachant deux brigantins pour surveiller constamment le lac; mais les Mexicains, rendus ingénieux par la nécessité, envoyaient leurs canots dans différentes directions, trompant ainsi la vigilance des brigantins. Ils se servirent même d'un stratagème qui montre jusqu'à quel point ils avaient profité des leçons des Espagnols. Ils firent construire trente grandes pirogues dont les bords, rehaussés par de fortes planches, les cachaient facilement. Pendant la nuit, ils se postèrent en certains endroits couverts de roseaux, si hauts et si épais,

qu'ils formaient comme une espèce de forêt impénétrable à la vue; ils avaient préparé deux ou trois canots chargés de vivres, pour servir d'appât aux brigantins, et un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncèrent à fleur d'eau, afin que le choc mît en pièces les vaisseaux ou les empêchât de naviguer. En effet, le jour suivant, trois des brigantins de la division de Sandoval allèrent en course de ce côté-là; apercevant les canots chargés de vivres, ils s'avancèrent à force de rames sur cette prise, qu'ils croyaient assurée; mais ils donnèrent dans les pieux, où ils s'embarrassèrent tellement, qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer. En même temps les pirogues sortirent du milieu des roseaux, et vinrent résolument à l'attaque; les Espagnols eurent besoin de tout leur courage pour soutenir le combat, pendant que des plongeurs, armés de haches, coupaient les pieux; puis la manœuvre étant devenue plus facile, on fit jouer l'artillerie, qui força les pirogues à se retirer, sans aucune perte, tandis que les Espagnols comptèrent plusieurs morts, y compris les deux officiers qui commandaient les brigantins.

L'espoir de réussir plus complétement engagea les Mexicains à employer de nouveau le même stratagème. Leur mouvement n'échappa point à Cortez, qui les prit dans leur propre piége; il envoya successivement six brigantins se mettre en

en embuscade dans un endroit également couvert de roseaux, peu éloigné de celui où était caché l'ennemi. Dès la pointe du jour un brigantin sortit, comme s'il allait à la recherche des canots, et s'approcha des pirogues autant qu'il était nécessaire pour paraître les avoir découvertes, puis il vira de bord précipitamment. Les pirogues poussèrent vivement ce bâtiment qui fuyait, célébrant déjà par de grands cris de joie cette glorieuse capture; lorsqu'elles furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancèrent pour les recevoir, et les saluèrent si cruellement avec leur artillerie, qu'à la seconde décharge il n'existait plus une seule de ces pirogues. Les prisonniers qu'on faisait continuellement donnaient des détails sur la situation de Mexico, où la famine commençait à exercer de terribles ravages, ce qui fit surveiller plus que jamais l'introduction des vivres. Cortez alors rendit la liberté à trois des principaux prisonniers, les chargeant d'offrir la paix à l'empereur, à la seule condition qu'il reconnaîtrait la souveraineté du roi d'Espagne. Quelques jours après, de nouveaux captifs rapportèrent que Guatimozin avait reçu assez favorablement cette proposition, et qu'ayant assemblé tous ses caciques, il leur avait représenté le misérable état de la ville, et avait paru disposé à accepter la paix. Les caciques avaient d'abord partagé ces sentiments, mais ils furent combattus

par les prêtres, qui ramenèrent toute l'assemblée à leur avis, tant on était accoutumé à respecter leurs décisions.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette résolution, qu'il se hâta de faire un grand effort pour se rendre maître de la ville. Alvarado et Sandoval reçurent ordre de s'avancer avec leurs divisions, et lui-même se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan. Animés par sa présence et par l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista ; ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchissant les fossés et les canaux, et arrivèrent dans la ville où ils gagnèrent du terrain. Cortez, au milieu de la satisfaction que lui causait la rapidité de ses progrès, n'avait pas négligé de prendre des précautions pour la sûreté de la retraite ; il avait chargé Julien de Alderete de combler les canaux et de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée, à mesure que les corps s'avanceraient. Cet officier jugea cet emploi indigne de lui ; et tandis que ses compagnons étaient au plus fort du combat et dans le chemin de la victoire, il se jeta dans la mêlée, abandonnant le soin important qui lui était confié. Cette négligence fut aussitôt transmise à Guatimozin, qui en vit tout de suite les conséquences, et se disposa à en profiter. Il donna ordre aux

troupes qui combattaient de front de céder peu à peu pour attirer les Espagnols plus avant; et, par différentes rues, il envoya un corps nombreux vers la grande brèche faite à la chaussée. A un signal convenu, les prêtres firent résonner le grand tambour consacré au Dieu de la guerre; aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres et solennels, ils se précipitèrent avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme et par l'espoir de la vengeance. Les Espagnols se retirèrent d'abord lentement et en bon ordre, mais les ennemis les pressant toujours et la retraite devenant de moments en moments plus nécessaire, la terreur et la confusion se mirent dans leurs rangs; de sorte qu'en arrivant à la grande brèche de la chaussée, Espagnols et alliés, infanterie et cavalerie, tombaient pêle-mêle et étaient accablés par les Mexicains, qui fondaient sur eux de toutes parts. Cortez s'efforça inutilement d'arrêter ses soldats et de les rallier; la crainte les rendait sourds à ses prières et à ses ordres. Enfin, ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étaient tombés dans l'eau; mais tandis qu'il était tout entier à ce soin et qu'il négligeait sa sûreté, six Mexicains se saisirent de lui et l'emmenèrent en triomphe; heureusement Christoval Olid et Lerma, deux de ses officiers, vinrent lui porter secours, et il put se dégager, quoiqu'il

eût reçu plusieurs blessures. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, et ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre, quarante tombèrent vivants dans les mains d'un ennemi qui les réservait à une mort encore plus terrible.

Alvarado et Sandoval n'avaient pas été plus heureux. Le premier fut vigoureusement repoussé par les Mexicains, qui, après la défaite de Cortez, avaient réuni toutes leurs troupes contre lui ; pour l'effrayer ils montraient les têtes de plusieurs soldats, disant que c'étaient celles de Cortez et de Sandoval, et que lui et les siens éprouveraient bientôt le même sort. Trop éloigné des autres divisions pour vérifier l'exactitude de ce fait, et le nombre toujours croissant des ennemis lui faisant craindre quelque catastrophe, Alvarado donna le signal de la retraite ; elle s'opéra avec difficulté, cependant il n'éprouva aucune perte.

Sandoval, de son côté, faisait des progrès rapides ; déjà il était certain de la victoire, quand la défaite des autres divisions changea la face du combat. Les Mexicains, n'ayant plus que lui pour adversaire, dirigèrent vers lui toutes leurs forces ; malgré une courageuse défense, il fut forcé de céder au nombre et de rentrer dans sa première position. Les Mexicains furent ainsi vainqueurs sur tous les points.

Les approches de la nuit jetèrent les Espagnols dans une situation plus cruelle que celle dont ils sortaient. Ils entendaient les cris de triomphe et le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébraient leur victoire; toute la ville était illuminée, et le grand temple était si resplendissant de clarté, qu'on pouvait distinguer les environs remplis du peuple en mouvement, et les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Les Espagnols s'imaginaient reconnaître leurs compatriotes à la blancheur de la peau, et les voir dépouillés et contraints de danser devant la statue du dieu auquel ils allaient être immolés; ils entendaient leurs cris, et croyaient distinguer chaque victime au son de sa voix. L'imagination augmentait l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondaient en larmes, et les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle. Diaz, qui faisait partie de la division d'Alvarado, dont la position sur la chaussée de Tacuba était la plus proche de la ville, décrit ainsi l'impression que lui fit cette épouvantable scène : « Avant que j'eusse vu la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitants offerts à une affreuse idole, et leurs chairs dévorées par nos cruels ennemis, j'étais accoutumé à marcher au combat, non-seulement sans crainte, mais avec une grande intrépidité. Depuis ce moment-là, je ne m'approchai

jamais des Mexicains pour les combattre sans une secrète horreur, et je frémissais en songeant à la mort cruelle que nos amis avaient subie. »

Cortez, en partageant avec ses soldats les sentiments que ce funeste événement leur inspirait, avait encore à supporter les accablantes réflexions qui affligent un général après une défaite, et ne pouvait se soulager comme eux, en donnant un libre cours à ses pensées. Pour soutenir le courage de ses compagnons, pour ranimer leurs espérances, il était obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avait pas; la conjoncture demandait en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, fiers de leurs succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers; ils envoyèrent les têtes des victimes aux gouverneurs des provinces, en les assurant que le dieu de la guerre, apaisé par le sang versé sur ses autels, avait fait entendre sa voix, et avait déclaré qu'avant huit jours les ennemis seraient entièrement détruits, et la paix et le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Une telle prédiction, pnbliée avec tant de confiance, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Tandis que les habitants des provinces restées fidèles aux Mexicains couraient de toutes parts aux armes, les Indiens auxiliaires abandonnaient les Espagnols et les laissaient presque seuls. Cortez essaya vainement

de dissiper leurs craintes, et ne pouvant y réussir, il suspendit toutes ses opérations jusqu'à ce que le temps fixé par l'oracle fût écoulé, certain par là de démontrer l'imposture, et de ramener bientôt autour de lui ses alliés, revenus de leur effroi.

CHAPITRE XXIII.

Capture de Gualimozin. — Réduction de Mexico.

Le terme fatal expira sans que les Espagnols fussent inquiétés; les alliés, honteux alors de leur crédulité, revinrent à leur poste; d'autres tribus, jugeant que les dieux qui venaient de tromper ainsi les Mexicains avaient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols, et l'armée de Cortez fut plus nombreuse que jamais, car, en même temps il était arrivé à la Vera-Cruz un vaisseau portant quelques hommes et chargé de poudre, dont on commençait à manquer. Cortez adopta un autre système d'attaque; au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville, il prit le parti de s'en approcher par degrés. Les alliés réparaient à mesure les chaussées, et dès qu'on était maître d'un quartier, les maisons en étaient aussitôt rasées, de sorte que les Mexicains se trouvèrent à la fin resserrés dans un petit espace où ils ne pouvaient agir. Cortez, non content de changer son plan d'attaque, avait fait prendre aux Espagnols des armes nouvelles; il leur avait donné les longues piques du Chinantlan, qui,

leur donnant la facilité de combattre serrés, leur permettaient de repousser presque sans danger des ennemis qui les attaquaient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats, chaque jour renouvelés; la ville, dévastée par la guerre, était en même temps en proie à toutes les horreurs de la famine; les brigantins, maîtres du lac, empêchaient l'entrée des provisions qui pouvaient venir par eau, et les auxiliaires fermaient toutes les avenues du côté de la terre ferme. Les magasins formés par la prudence de Guatimozin étaient épuisés; enfin les maladies contagieuses et mortelles comblèrent pour les Mexicains la mesure des malheurs.

Pendant une des attaques, la division d'Alvarado poussa jusqu'à la grande place; elle fut assaillie par des nuées de traits partis de la terrasse du temple, occupée par une quantité de nobles et de prêtres; l'intrépide Alvarado s'empara de ce poste important, mit le feu aux idoles, et, arborant sur les murailles l'étendard de Castille, montra à ses compatriotes le chemin qu'ils devaient suivre. Encouragé par cet exemple, Cortez redoubla d'efforts, et le 28 juin toute l'armée occupa la grande place et s'y logea. La plus grande difficulté du siége était vaincue, il ne restait plus aux Mexicains qu'un quart de la ville, et dans cet étroit espace ils ne pouvaient plus se défendre.

« De temps en temps on voyait sortir quelques chefs, qui venaient défier les soldats espagnols. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du général; sa parure indiquait un homme d'un haut rang; l'épée et le bouclier dont il était armé provenaient, sans aucun doute, d'un Espagnol tué par lui. Il répéta plusieurs fois son défi avec une extrême arrogance, en sorte que Cortez, fatigué de ses cris et de ses gestes, lui fit dire que s'il voulait amener dix autres soldats, on permettrait que *cet Espagnol* les combattît tous ensemble; en parlant ainsi, le général lui montrait le page qui portait son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris; néanmoins, sans en témoigner rien, il répéta ses défis avec plus d'insolence. Le page, nommé Nunez de Marcado, pouvait avoir dix-sept ans; il crut que le combat le regardait, puisqu'il était désigné pour le soutenir; il se déroba adroitement sans qu'on s'en aperçût, passa le fossé et chargea le Mexicain, qui l'attendait en bonne posture. Nunez, avec son bouclier, para le coup, et lui porta une estocade avec tant de force et de courage, qu'il le jeta mort à ses pieds; puis il revint offrir à son maître l'épée et le bouclier du vaincu. Cortez, satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, et lui ceignit de sa main l'épée qu'il avait gagnée, lui confirmant ainsi le titre de chevalier qu'il avait acquis par son cou-

rage, et qui lui donna, dit Solis, à qui nous avons emprunté ce récit, un renom au-dessus de son âge entre les plus braves soldats de l'armée. »

Établi sur la grande place, Cortez donna le commandement de la flotte à Sandoval, qui devait attaquer la ville par le lac, tandis que lui-même livrerait un dernier assaut. Justement alarmés par ces préparatifs, et empressés de sauver la vie de leur monarque, les nobles mexicains le décidèrent à quitter une capitale qu'on ne pouvait plus défendre, et à se retirer dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourrait encore exciter les peuples à s'armer, et combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâchèrent d'occuper Cortez par des propositions de paix, afin que Guatimozin pût échapper pendant le cours des négociations. Mais Cortez avait trop de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices; il soupçonna leur dessein et recommanda à Sandoval la plus exacte surveillance. Celui-ci fut attentif à exécuter ces ordres: il remarqua bientôt de grands canots remplis d'Indiens qui traversaient le lac avec une extrême rapidité, et donna le signal de la chasse. Garcia Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, les atteignit bientôt; il était prêt à faire feu sur le plus avancé, qui semblait porter un homme auquel les autres obéissaient; à l'instant les rameurs élevèrent leurs rames, et tous ceux

qui étaient dans le canot, renonçant à faire résistance, le conjurèrent avec des pleurs et des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur était parmi eux. Holguin, suivi de quelques hommes, se jeta dans la pirogue, et Guatimozin, s'avançant vers lui : « Je suis, dit-il, votre prisonnier, et j'irai où vous voudrez ; je vous prie seulement de respecter la personne de l'impératrice. » Aussitôt il passa sur le brigantin, et donna la main à son épouse pour lui aider à monter. Un canot fut expédié à Cortez pour lui apprendre cette grande nouvelle; le général envoya deux compagnies pour s'assurer de la personne de l'empereur, et sortit assez loin pour le recevoir, ce qu'il fit avec beaucoup de civilités et de révérences. Arrivés à la porte du logis, le prince monta le premier avec sa femme; il ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant. « J'ai rempli, dit-il, le devoir d'un roi, j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité, il ne me reste plus qu'à mourir; prends ce poignard, enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile. » A ces mots, sa fermeté l'abandonna, les pleurs étouffèrent sa voix; l'impératrice fondait en larmes, et Cortez lui-même fut obligé de faire violence à la compassion que ce triste spectacle lui causait; il respecta quelque temps la douleur de ces illustres affligés, puis il essaya de les consoler, leur don-

nant l'assurance qu'ils seraient traités avec le plus grand respect, et que l'empereur continuerait à régner s'il voulait reconnaître la suprématie de l'Espagne.

Guatimozin était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans; sa taille était bien proportionnée, haute et robuste; son teint était plus blanc que celui des Indiens, et ses traits étaient nobles et fiers. L'impératrice, du même âge que son époux, avait dans ses traits quelque chose de masculin, tempéré, il est vrai, par des manières vives et gràcieuses. Lorsque Cortez sut qu'elle était fille du grand Montezuma, il lui renouvela les assurances de son respect, se tenant encore plus étroitement obligé de témoigner à cette princesse la vénération qu'il conservait à la mémoire de son illustre père.

Dès que les Mexicains connurent le sort de leur monarque, ils cessèrent toute résistance, et Cortez prit possession de la partie de la ville qui n'était pas détruite, le 13 août 1521. Ainsi fut terminé ce siége, le plus mémorable événement de la conquête du Nouveau-Monde; il avait duré soixante-dix jours, quatre-vingt-dix suivant Solis, dont presque aucun ne s'était passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assiégeants et des assiégés.

L'état dans lequel était la ville prouva évidemment l'opiniâtreté de la défense; les trois quarts

de cette magnifique cité n'existaient plus; toutes les rues, toutes les places étaient encombrées de corps morts. Ces cadavres, promptement putréfiés par la chaleur et par la pluie, exhalaient une odeur infecte, et avaient été le germe de cette épidémie meurtrière qui désola sur la fin cette ville, à laquelle la famine faisait sentir toutes ses horreurs. La situation des Espagnols, sous ce rapport, n'avait guère été plus heureuse; l'immense quantité des auxiliaires s'opposait à ce qu'on pût leur faire des distributions régulières de vivres, et la disette se fit plus d'une fois sentir. Les Espagnols, obligés d'être constamment sous les armes, n'avaient aucun repos, et pour panser les blessures dont presque tous étaient couverts, l'eau fraîche servait de remède unique; mais ces maux, quoique réels, étaient effacés par la pensée du sort qui leur était réservé, s'ils tombaient vivants entre les mains de leurs implacables ennemis.

L'épouvantable tableau que présentait la ville, l'air empesté qu'on y respirait, déterminèrent Cortez à l'abandonner pendant qu'on la nettoyerait. Il fit sortir tout ce qui restait encore d'habitants, et pendant trois jours et trois nuits, hommes, femmes, enfants défilèrent par les chaussées, excitant la compassion des vainqueurs par leur misère et par l'effrayante maigreur à laquelle ils étaient tous réduits.

La joie des Espagnols fut d'abord excessive, mais elle se calma bientôt, lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques dont ils s'étaient continuellement bercés. Au lieu des richesses immenses sur lesquelles ils comptaient en devenant maîtres des trésors de Montezuma, et de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler au milieu des ruines et de la désolation d'une ville immense que la misérable somme de six cent mille francs, somme à peine suffisante pour payer les dépenses de l'expédition. Il n'est donc pas étonnant que les soldats aient manifesté leurs plaintes d'une manière énergique; la récompense était bien loin d'être proportionnée avec ce qu'ils avaient souffert. Le père Olmedo, pour calmer leur irritation, obtint que la totalité du butin serait uniquement distribuée aux simples soldats, mais ce partage désintéressé ne les satisfit pas; ils accusèrent Cortez et ses favoris d'avoir détourné la plus grande partie des trésors, et comme on sut que Guatimozin, prévoyant sa destinée, avait rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, et les avait fait jeter dans le lac, les mécontents demandèrent qu'on le mît à la torture, afin qu'il fît connaître le lieu où elles étaient enfouies.

La raison, les prières, les promesses, furent inutilement mises en usage pour apaiser les esprits irrités; il faut croire que ces tentatives

infructueuses et la crainte de voir le mécontentement s'accroître encore, furent les causes qui poussèrent Cortez à une action qui ternit à jamais sa gloire. Sans égard pour le rang de Guatimozin, sans respect pour le courage qu'avait déployé ce malheureux monarque, sans considération pour sa propre parole, Cortez ordonna de le mettre à la torture, ainsi que son favori le Cacique de Tacuba. * Guatimozin supporta tout ce que la cruauté put imaginer de tourments, avec le courage indomptable d'un guerrier américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, demandait à son maître la permission de révéler ce qu'il savait; mais le courageux monarque, jetant sur lui un coup-d'œil où se peignaient à la fois l'autorité et le dédain, releva sa faiblesse, en lui disant : *Et moi, suis-je sur un lit de fleurs?* Terrassé par ce reproche, le favori persista dans le silence et expira au milieu des tourments. Cortez, honteux enfin de cet épouvantable supplice, tira la victime des mains de ses bourreaux.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les pertes éprouvées par les Espagnols; en comparant attentivement leurs récits, il paraît qu'elle

* Solis, panégyriste continuel de Cortez, embarrassé, sans doute, d'expliquer d'une manière satisfaisante cette horrible action de son héros, a terminé son histoire à l'entrée des Espagnols dans Mexico.

s'éleva à plus de cent hommes tués dans les combats, ou égorgés aux pieds des idoles. Les alliés perdirent plusieurs milliers de soldats, mais les Mexicains furent bien autrement maltraités; Cortez prétend qu'ils eurent plus de cent mille hommes de tués, et que plus de cinquante mille périrent par la faim ou par la maladie.

Après la prise de Mexico, Cortez considéra la conquête de l'empire comme étant accomplie; il savait que les principales forces du pays s'étaient réunies pour la défense de la capitale, et que par conséquent, il éprouverait peu de difficultés à soumettre les provinces; privées de leur empereur, terrifiées par le sort de Mexico, les tribus même les plus guerrières, ne pouvaient mettre aucun obstacle aux progrès des armes victorieuses des Espagnols. Ainsi que l'avait prévu Cortez, la réduction de Mexico devait être le point culminant de l'expédition; et de fait, elle entraîna la conquête entière de cette immense contrée du Nouveau-Monde. Le courage et la persévérance déployés par les Espagnols durant ce siége sont au-dessus de tout éloge. Cependant, malgré leur ardent enthousiasme et leur fermeté que rien ne put abattre, il est au moins douteux que neuf cents hommes bien disciplinés, quelque bien armés qu'ils fussent, eussent pu accomplir cette gigantesque entreprise sans le secours de leurs alliés; la jalousie des provinces de l'Ana-

huac, la désunion qui régnait entre elles et Mexico, servirent admirablement les plans de Cortez, qui sut acquérir sur ces peuples un ascendant assez puissant pour les faire servir à l'exécution de ses projets.

CHAPITRE XXIV.

Événements qui suivirent la prise de Mexico.

Peu de jours après la prise de Mexico, Cortez dirigea ses principaux officiers vers les provinces non encore visitées, pour les soumettre et y former des établissements. Cette conduite était extrêmement prudente : outre que par là il étendait ses conquêtes, il donnait de nouvelles occupations à ses soldats, et leur faisait oublier leur mécontentement. Sandoval, Olid, Ozozco et d'autres encore, partirent dans différentes directions, tous animés du désir d'attacher leur nom à de glorieux travaux, et de se procurer les richesses qu'ils n'avaient pas trouvées à Mexico.

Mais, tandis que Cortez et ses vaillants lieutenants agrandissaient les possessions de la couronne, et par leurs victoires ajoutaient un nouvel éclat à la gloire militaire qui illustra le règne de Charles-Quint, ce monarque, influencé par les intrigues et les réclamations des ennemis de Cortez, voulait lui enlever son pouvoir et son commandement.

Cristoval de Tapia fut revêtu d'une commis-

sion qui l'autorisait à destituer Cortez, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens, et à rechercher tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-Cruz, y portant l'ordre de dépouiller le général de toute autorité et de le traiter en criminel. Mais Fonseca avait choisi un homme peu propre à seconder son inimitié contre Cortez, Tapia n'avait ni la réputation, ni les talents nécessaires, pour exécuter la commission importante dont il était chargé. Cortez, en témoignant publiquement le plus grand respect pour les volontés royales, prit secrètement des mesures, afin de rendre inutiles les ordres que Tapia avait reçus. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences; il employa tour à tour et les menaces et les promesses et les présents d'une manière si adroite, qu'il détermina enfin cet homme faible à abandonner un pays qu'il n'était pas digne de gouverner. Cortez put donc se livrer sans crainte aux soins qu'exigeait sa nouvelle conquête. Il employa toute son activité à relever Mexico de ses ruines et à l'embellir : il fit construire des églises, des couvents, des maisons, des marchés et tous les édifices qui pouvaient être utiles à la capitale d'un grand empire, ou lui servir d'ornements.

Depuis le jour de sa captivité, Narvaës était toujours resté à la Vera-Cruz; Cortez, pensant qu'il ne devait plus le craindre, lui permit de venir à Mexico; à son arrivée, le général le serra affectueusement dans ses bras et lui demanda son amitié; mais Narvaës se montra peu reconnaissant de ces marques de bienveillance.

Les nombreux succès de Cortez, la grandeur des services rendus à son souverain, ne pouvaient détruire les mortelles inquiétudes dont son cœur était dévoré. Les machinations clandestines de ses ennemis invétérés qui entouraient le trône, pouvaient en un instant, non lui ravir sa gloire immortelle, mais lui enlever le fruit de ses exploits; il était persuadé d'ailleurs, qu'il ne tenait pas son pouvoir d'une source légitime. Ces raisons le déterminèrent à envoyer en Espagne Davila et Quinones pour rendre un compte détaillé de ses actions, porter à l'empereur de riches présents, et demander en récompense de ses services le gouvernement du pays que ses talents et la valeur de ses compagnons avaient soumis à la couronne de Castille. Cette mission n'était comme on le voit qu'une répétition des deux autres déjà expédiées par ses ordres. Ses envoyés ne furent pas heureux dans leur voyage. Quinones fut tué en duel à Terceira, et Davila fut capturé par un corsaire français. Cependant, de sa prison, Davila put entrer en correspondance avec le père de

Cortez et le mettre au courant de ce qui s'était passé.

Les protecteurs de Cortez et ses ennemis acharnés étaient donc en présence, s'efforçant les uns et les autres d'entraîner la décision de l'empereur. Tous les moyens que la haine peut inventer étaient employés pour le représenter comme un usurpateur et un traître. Narvaës et de Tapia arrivèrent sur ces entrefaites; circonvenus par Fonseca, ils ne tardèrent pas à se porter accusateurs du conquérant du Mexique. D'un autre côté, Don Martin Cortez, Francisco de Montejo et Diego de Ordaz soutenaient la cause de Cortez, et ils étaient secondés par les seigneurs les plus en crédit, surtout par le duc de Bejar.

Tous les nobles cœurs ne pouvaient voir sans indignation les basses intrigues tramées contre un général dont les éminents services méritaient les plus hautes marques de distinction. Les charges qui semblaient s'élever contre lui n'étaient pas suffisantes pour justifier la punition qu'on prétendait attirer sur sa tête ; une excessive sévérité avait été indispensable au succès de l'expédition ; la manière irrégulière dont il s'était emparé du commandement était effacée par l'éclat et le mérite de ses grandes actions. A ces arguments des amis de Cortez, se joignait la voix publique, enthousiasmée par le récit de cette guerre presque fabuleuse. Les courtisans les plus

éminents se rendirent les interprètes de l'opinion générale; l'empereur céda à leurs pressantes sollicitations, et nomma Cortez capitaine-général de la Nouvelle-Espagne, jugeant que personne n'était aussi capable de maintenir l'autorité royale, ou d'établir un bon gouvernement parmi les sujets espagnols et indiens de cette partie du Nouveau-Monde, que le même commandant à qui les premiers s'étaient volontairement soumis, et que les derniers étaient accoutumés à craindre et à respecter.

Libre désormais de toute inquiétude, Cortez poursuivit avec ardeur ses projets de conquête et de civilisation; tandis qu'il continuait ses travaux à Mexico, ses officiers parcouraient les provinces pour découvrir des mines et fonder des établissements. Leur dévouement le secondait à merveille, et si son ambition avait été aussi grande que ses talents, il n'est pas douteux qu'il se serait promptement rendu le maître absolu de cet empire qu'il gouvernait au nom de son souverain. Mais sa fidélité envers le prince et le pays éloignait de son cœur toute idée ambitieuse, et l'autorité dont il était revêtu lui paraissait suffisante pour contenter ses désirs.

A peu près à cette époque, Francisco Garay, gouverneur de la Jamaïque, partit avec un puissant armement pour conquérir la province de Panuco ; mais ayant appris que Cortez l'avait déjà

soumise, il lui envoya le licencié Guazo, pour obtenir que le Panuco fût joint au gouvernement de la Jamaïque, en vertu de la commission précédemment accordée par le patriarche des Indes. Puis, Garay continua son voyage; mais il ne put arriver qu'à la rivière de Palmas, et se rendit par terre dans le Panuco. Lorsqu'il parvint à la ville principale, il la trouva tout à fait déserte; ses soldats se débandèrent : les uns se répandirent dans le pays qu'ils ravagèrent, les autres allèrent joindre les drapeaux de Cortez, et Garay, demeuré presque seul, fut forcé d'abandonner son projet. Dès l'apparition de la flotte, Vallejo, commandant la petite colonie de San Estavan, avait demandé des instructions à Cortez, qui chargea Alvarado, Sandoval et le père Olmedo, de signifier à Garay d'avoir à quitter le pays. Mais celui-ci temporisa, donnant pour prétexte qu'il voulait ses déserteurs. Enfin, après plusieurs négociations, l'amicale intervention du père Olmedo applanit les difficultés, et le mariage de la fille de Cortez avec le fils aîné de Garay scella la réconciliation des deux rivaux.

Cette expédition entraîna cependant des conséquences fâcheuses; les soldats de Garay, totalement étrangers à cette discipline sévère qui caractérisait les vétérans de Cortez, se réunirent par petites bandes, pillant les naturels, et se livrant à tous les excès, Les Panucans, exaspérés,

complotèrent d'exterminer les maraudeurs, et leur projet fut tellement tenu secret que, suivant Diaz, en quelques jours ils tuèrent et mangèrent cinq cents des soldats de Garay; mais, non contents d'avoir détruit ceux qui les avaient poussés à cet acte de vengeance, ils voulurent massacrer les autres Espagnols, et marchèrent contre la colonie de San-Estevan, quoiqu'ils eussent vécu jusqu'alors en bonne intelligence avec ceux qui l'occupaient. Vallejo et plusieurs des vétérans périrent dans la première rencontre, et plus de cinquante autres furent égorgés dans une surprise nocturne. A la nouvelle de cette sanglante révolte, Sandoval marcha avec les forces suffisantes pour la réprimer; il était temps, les restes de la colonie de San-Estevan allaient succomber. Sandoval eut bientôt dispersé les rebelles, il fit prisonniers le cacique et les principaux habitants. Aussitôt le juge Diego de Ocampo fut commissionné pour instruire l'affaire et punir les coupables. Sans s'occuper de savoir si les Panucans n'avaient pas été poussés à la rébellion par les excès commis sur leur territoire, sans chercher à se concilier les esprits par la douceur, le magistrat se livra à d'épouvantables représailles: soixante caciques et quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois; et, pour mettre le comble à l'horreur de cette scène, il assembla les parents et les enfants des malheureuses victimes, et les

força d'en être les témoins. Guatimozin fut accusé par un de ses sujets d'avoir fomenté cette rébellion; Cortez, sans aucune autre preuve et sans même le faire juger, condamna ce malheureux monarque à être pendu.

Lorsque la tranquillité fut rétablie, Cortez, dont l'esprit actif ne pouvait rester en repos, chercha de nouveaux travaux, de nouveaux dangers, et surtout de nouvelles richesses; il avait appris que les provinces de Higueras et de Honduras possédaient des mines fort riches; on avait même été jusqu'à dire que les pêcheurs de ces contrées, lorsqu'ils jetaient leurs filets dans la mer, les retiraient chargés d'or; enfin, on prétendait que près de là existait un passage pour pénétrer dans l'Océan-Pacifique; ce dernier renseignement était d'une haute importance. Cortez avait toujours nourri l'idée de trouver ce passage; il conçut alors le plan d'une expédition dirigée vers ce point, car il ignorait que Magellan fût déjà parvenu dans la grande mer du Sud par le détroit qui porte son nom. *

Cristoval de Olid partit avec six vaisseaux et 370 soldats; il devait relâcher à la Havane et prendre tout ce qui manquait à la Vera-Cruz; au

* Voyez pour les détails, le *Robertson de la Jeunesse*, pages 107 et suiv., et l'*abrégé de tous les voyages autour du Monde*, tome 1er, pages 6 et 7.

lieu de se rendre à la Havane, Olid débarqua à Cuba, et ce changement lui devint funeste, car sa fidélité fut ébranlée par les perfides suggestions de Velazquez, ce qui fut la cause de sa mort, comme nous le dirons plus tard. Mais tandis que Cortez employait toutes les ressources de son génie à affermir ou à étendre la puissance de Charles sur la Nouvelle-Espagne, il était constamment environné d'espions, qui interprétaient ses moindres démarches et peignaient sa conduite sous les couleurs les plus défavorables. Lorsqu'on lui avait donné le gouvernement de sa conquête, on y avait envoyé des officiers civils pour recevoir et administrer les revenus de la couronne; ils étaient indépendants de son autorité. Incapables de grandes actions et de hautes pensées, ces hommes, envieux du mérite incontesté de Cortez, devinrent autant de censeurs de sa conduite; tout ce qui sortait des bornes de la routine devenait crime à leurs yeux; si le faste et la magnificence déployés par Cortez les étonnaient et excitaient leurs railleries, ils étaient bien plus scandalisés de l'immense autorité qu'il exerçait sur les Espagnols et les Indiens, et du profond respect dont ils l'entouraient. Parmi ces envieux, un nommé Rodriguez de Albornoz se faisait particulièrement remarquer par la haine qu'il portait au gouverneur, qui s'était opposé à son mariage avec la fille du cacique de Tezcuco. Maintenant il se vengeait,

en envoyant en Espagne les plus virulentes accusations contre Cortez : il levait, disait-il, des contributions exorbitantes dont il gardait le produit, et il fortifiait des villes pour sa propre sûreté, prenant toutes ses mesures pour se rendre indépendant du souverain, et mettre sur sa tête la couronne de la Nouvelle-Espagne. Ces charges, quoique dénuées de fondement, furent habilement exploitées par les ennemis du gouverneur. Fonseca et Narvaës saisirent l'occasion de ranimer les griefs que l'empereur pouvait avoir contre lui ; le duc de Bejar combattit leur perfide influence, et Charles, pour ménager ces personnages également influents, ordonna une enquête solennelle sur toute la conduite de Cortez ; le licencié Ponce de Léon reçut, en 1525, tous les pouvoirs nécessaires pour se saisir de la personne du général, et pour le faire conduire en Espagne, s'il le jugeait coupable.

CHAPITRE XXV.

Expédition de Honduras. — Voyage de Cortez en Espagne.

Pendant que les intrigues dont nous venons de parler se tramaient à la cour d'Espagne, Cortez était distrait des soins de son gouvernement par un événement de la plus haute importance. Cristoval de Olid ayant quitté Cuba avait fondé sur la côte de Honduras une colonie appelée *le Triomphe de la Vraie-Croix*, et s'était déclaré indépendant. Lorsque Cortez apprit cette nouvelle, il craignit que si cette coupable tentative n'était pas sévèrement réprimée, l'exemple donné par Olid ne fût suivi par les autres officiers; Francisco de Las-Casas fut honoré de sa confiance dans cette circonstance; à lui échut la mission de faire rentrer Olid dans le devoir. Il ne débuta pas heureusement; ses vaisseaux échouèrent sur la côte de Honduras, et les soldats qui échappèrent furent faits prisonniers; mais Las-Casas, resté libre, eut assez d'influence sur les troupes pour les ramener à l'obéissance et les décider à se saisir d'Olid; le procès de ce révolté fut bientôt

instruit, et la sentence qui le condamnait à être décapité fut exécutée à Naco.

Sur ces entrefaites, Cortez ignorant ce qu'était devenu Las-Casas, conçut les plus vives inquiétudes; il résolut de marcher en personne à la tête d'une expédition préparée sur une échelle et même avec un luxe dont on n'avait aucune idée dans le Nouveau-Monde; suivi d'un train nombreux de domestiques et d'esclaves, il partit avec la majeure partie de ses vétérans et trois mille Mexicains, commandés par Sandoval. La marche des Espagnols jusqu'à Guazacuala ressemblait plutôt à une pompe triomphale qu'à une expédition guerrière. A leur arrivée dans cette ville, ils furent reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive; Cortez y demeura huit jours. Il convoqua tous les caciques des districts environnants à une assemblée générale, et fit comparaître au milieu d'eux la mère de dona Marina; il lui reprocha son infâme conduite envers sa fille et menaça de la punir; mais la généreuse Marina, loin de se venger de sa mère, intercéda pour elle et obtint son pardon.

Cortez continua sa route, et se trouva bientôt engagé dans une suite de périls auxquels ni lui ni les siens ne s'attendaient. Leur courage fut soumis à de rudes épreuves; ils étaient dans un pays coupé par de nombreuses rivières, et dont

le sol marécageux était couvert de forêts impénétrables.

Un jour, ils arrivèrent dans un endroit où trois rivières se joignaient à un bras de mer; quand, après des fatigues inouïes, ils eurent vaincu ces obstacles, il s'en présenta d'autres d'une nature différente : une immense forêt s'offrit à leurs yeux étonnés; elle était tellement épaisse, que la hache seule put leur frayer un chemin; ils n'avançaient donc qu'avec une extrême lenteur; deux des guides avaient déjà abandonné l'armée, et ceux qui restaient ne connaissaient nullement la contrée; pour comble de malheur, on manquait de vivres, et il n'y avait pas moyen de s'en procurer au milieu de ces bois. La nuit les surprit dans cette effrayante situation; épuisés de fatigue et de faim, exposés à la morsure des reptiles, si abondants dans de semblables lieux, et aux attaques des bêtes féroces, dont ils entendaient les rugissements, ces hommes intrépides tombèrent dans le désespoir, furieux d'être échappés à tant de combats pour terminer leurs glorieuses vies d'une manière aussi déplorable.

Jamais Cortez n'avait été soumis à une épreuve aussi rude; le soin de sa propre existence l'inquiétait peu, mais il ne pouvait penser, sans frémir, au triste sort qui semblait réservé à ses compagnons, dont plusieurs ne l'avaient pas quitté de-

puis Cuba, et il était forcé de cacher soigneusement ses craintes aux yeux de tous. Dès que le jour parut, il prit une boussole, et déclara qu'il allait lui-même servir de guide pour chercher la ville de Huy-Alcala, dont on était peu éloigné. Pleins de confiance dans la voix qu'ils chérissaient et qu'ils avaient appris à connaître, les Espagnols redoublèrent d'efforts, et parvinrent enfin à une petite ville où ils trouvèrent des provisions; mais comme elle était totalement déserte, on ne put se procurer des guides, et les dangers auxquels on venait d'échapper se représentèrent de nouveau; plusieurs Espagnols et une certaine quantité d'Indiens tombèrent morts de faim. Cortez, par sa force morale, par l'énergie de son caractère, soutenait les esprits abattus, promettant que leurs souffrances allaient bientôt cesser; en effet, quelques naturels dont on s'empara assurèrent qu'on n'était plus qu'à trois journées de Huy-Alcala; mais il fallait marcher trois jours, et il était presque impossible que les forces épuisées des soldats les soutînssent jusque-là. Cortez fit choix de ceux à qûi il restait encore quelque vigueur, et les fit partir sous le commandement de Diaz pour se procurer des vivres, pendant que le reste de l'armée attendrait leur retour, n'ayant pour toute nourriture que des branches d'arbres et des racines. Lorsque l'arrivée de Diaz fut annoncée, ces malheureux, à qui il restait à peine un souffle

de vie, se précipitèrent en furieux sur les provisions, et le pillage fut tellement complet qu'il ne resta absolument rien pour Cortez; il fut obligé de se contenter des restes d'un soldat rassasié.

Cette marche désastreuse, dont nous n'avons pu donner que ce seul épisode, dura deux ans et demi; pendant toute la conquête jamais les Espagnols ne souffrirent autant de la fatigue, de la soif et de la faim, et jamais Cortez ne donna d'aussi grandes preuves de son courage, de la force de son âme et de sa persévérance. Non-seulement cette expédition ne fut marquée par nul événement d'éclat, mais elle fut complétement inutile, puisque Las-Casas, ainsi que nous l'avons dit, avait étouffé la rébellion d'Olid.

A son retour à Mexico, Cortez apprit l'arrivée de Ponce de Léon, et eut connaissance des ordres dont il était porteur et qu'il n'avait pu mettre à exécution, la mort l'ayant surpris peu de jours après son débarquement. Quoique vivement blessé de cette preuve d'ingratitude de la part de l'empereur, Cortez travailla à regagner sa confiance, mais pendant son absence les espions avaient continué à transmettre leurs récits mensongers, qui augmentèrent les craintes de Charles et de ses ministres à un point tel que l'on forma une nouvelle commission, revêtue des pouvoirs les plus étendus. On prit même différentes précautions pour prévenir la résistance de Cortez et le

punir au besoin. Cortez, en voyant se former l'orage qui le menaçait, éprouva toutes les émotions violentes naturelles à un homme qui a l'âme fière, et qui, au lieu de la reconnaissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement; mais quoique quelques-uns de ses amis le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre un monarque ingrat, et de saisir d'une main hardie le pouvoir qu'on l'accusait de convoiter, il demeura si bien maître de lui-même et fut retenu si fortement par ses sentiments de fidélité, qu'il rejeta ces dangereux conseils, et prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité offensée, sans s'écarter de son devoir; il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui avait été le théâtre de ses triomphes et de sa gloire; et au lieu d'attendre les juges qu'on lui envoyait, il se rendit en Espagne pour y confier sa cause et sa personne à la générosité ou plutôt à la justice de son souverain.

Cortez parut dans sa patrie avec un éclat convenable à un conquérant d'un grand royaume; il était accompagné de ses plus braves officiers et de plusieurs Mexicains de distinction. Le trésor qu'il apporta surpassait tout ce qu'on connaissait de richesses à cette époque; il consistait, suivant Herrera, en 1500 marcs d'argenterie travaillée, en 210,000 pesos d'or fin, en des diamants d'un grand prix, dont un seul valait plus de 200,000

francs. Lorsqu'il maria sa fille avec le fils de Garay, il lui avait donné 500,000 francs. En comparant ces sommes immenses avec la portion qu'il avait eue lors du partage des trésors de Montezuma, « il y a lieu de croire, dit Herrera, que les accusations de ses ennemis n'étaient pas dénuées de fondement, quand ils lui reprochaient de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains, d'avoir distrait le quint du roi et d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur était dû, » opinion qui est partagée par le véridique Diaz lui-même.

Le voyage de Cortez avait été heureux; mais en arrivant en Espagne la mort de Sandoval vint lui causer une douleur profonde. Sandoval, l'un des officiers qui s'étaient le plus distingués pendant la conquête, était son ami dévoué, le confident de ses pensées intimes. Sa glorieuse carrière ne fut marquée par aucun des actes d'injustice, de cruauté ou d'avarice, qui ont flétri la vie des autres officiers de Cortez. Sandoval était âgé de 29 ans; il est probable que les services fatigants auxquels il fut employé (car Cortez le choisissait toujours quand il s'agissait d'une entreprise difficile) et les nombreuses blessures dont il était couvert amenèrent sa fin prématurée.

L'empereur reçut Cortez avec la plus grande bienveillance; tous ses soupçons, toutes ses craintes se dissipèrent lorsqu'il vit le conquérant im-

plorer sa justice; alors il résolut de réparer en quelque sorte son ingratitude passée par sa générosité présente. Cortez reçut l'ordre de Saint-Jacques, le titre de marquis del Valle de Guaxala, et la propriété d'un grand territoire dans la Nouvelle-Espagne; enfin il fut admis dans l'intimité royale comme les courtisans les plus élevés par leur naissance ou par leur rang.

Mais tous ces titres, tous ces honneurs ne pouvaient fermer les yeux clairvoyants de Cortez; malgré les signes extérieurs de distinction qu'on lui prodiguait, il devinait qu'on avait l'intention de le sacrifier, et qu'il allait perdre en pouvoir ce qu'il avait gagné en dignité. Il s'efforça de changer les résolutions du souverain et d'obtenir sa réintégration dans sa charge de capitaine-général; mais Charles était convaincu qu'une fois rentré dans son gouvernement et possesseur d'une autorité désormais sans contrôle, Cortez donnerait carrière à son ambition; il persista donc dans sa pensée. Ni la généreuse conduite de Cortez, ni les assurances d'une fidélité déjà éprouvée, ne purent diminuer ses jalouses appréhensions, justifiées en quelque sorte par le mérite éminent du conquérant et par la popularité dont il jouissait. Enfin, après deux années de fastidieuses sollicitations, Cortez consentit à une transaction; on lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes, et toute l'ad-

ministration civile fut donnée à un conseil appelé *Audience de la Nouvelle-Espagne.*

Cortez retourna à Mexico en 1530, emportant avec lui le regret de ses espérances déçues; il prévoyait que la division des pouvoirs serait une source intarissable de dissensions, et que jamais il n'y aurait unité de vues entre les courtisans chargés du civil et les vétérans de la conquête. En effet, la basse jalousie, la petite vanité des membres de l'audience, leur faisait épier les moindres actions du général, et la crainte de le voir outrepasser les limites de sa juridiction les portait à se mêler des affaires qui étaient réellement de sa compétence, et à contrecarrer les projets d'un homme qu'ils craignaient autant qu'ils en étaient jaloux.

CHAPITRE XXVI.

Nouvelles entreprises de Cortez. — Il découvre la Californie. Son second voyage en Espagne. — Sa mort.

Désormais, arrêté dans sa glorieuse carrière, Cortez résolut de s'en ouvrir une nouvelle, dans les limites du pouvoir qu'on ne pouvait lui contester et où il n'avait à craindre aucun obstacle de la jalousie de ses ennemis. Il avait toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouverait quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien, mieux exploré, on rencontrerait une communication entre les deux océans. Mais ses espérances furent trompées dans l'une et l'autre tentative, quoiqu'elles eussent été confiées à des commandants capables, à des pilotes expérimentés. Abandonnant alors ses vastes projets, Cortez restreignit son ambition dans des limites plus étroites, se bornant aux expéditions qu'on pouvait faire des ports de la Nouvelle-Espagne sur la mer du sud; il y arma successivement plusieurs petites escadres, dont les unes périrent et dont

les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Le gouverneur, habitué à voir réussir toutes ses entreprises, attribua l'insuccès de ces expéditions à l'incapacité de ceux qui les commandaient ; en conséquence, il se réserva la conduite d'un nouvel armement, et mit à la voile en 1536.

Le repos n'avait pas amolli son courage, et ne lui avait rien fait perdre de sa bouillante activité. Après avoir souffert et essuyé des dangers de toute espèce, Cortez découvrit la grande péninsule de la Californie, et reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne, et qui porte encore le nom de *Mer de Cortez*.

Cette découverte augmentait considérablement les possessions de l'Espagne; elle aurait illustré tout autre que Cortez; mais elle n'ajoutait rien à la gloire de celui qui avait conquis le riche et puissant empire du Mexique, et cependant les grandes espérances qu'il avait conçues ne furent pas satisfaites. Dégoûté de ces tristes résultats, son esprit était encore aigri par l'opposition constante de gens avec lesquels il lui paraissait honteux d'être obligé de contester; il était surtout profondément blessé du peu d'égards et de respect qu'on lui témoignait dans un pays dont la conquête lui était due, et qu'il avait tant de fois arrosé de son sang.

Les petites vexations de ses ennemis, et son propre ressentiment augmentaient de jour en jour; sa position devint intolérable, car il n'avait plus de grands travaux pour absorber les facultés de son esprit; ne pouvant à la fin supporter une telle humiliation, il retourna en Espagne en 1540.

Il ne se montra ni avec la pompe qu'il avait déployée dans son premier voyage, ni avec la suite brillante dont il était alors accompagné; mais comme un homme dont la fortune a subi un grand changement. Quoique Cortez ne s'attendît pas à être splendidement reçu par le souverain, il était loin de prévoir que ce monarque aurait déjà oublié ses services. Son arrivée ne produisit aucune sensation; il fut reçu à la cour d'une manière à ulcérer ce cœur qui savait s'apprécier; la réception fut polie, mais froide, comme s'il eût été un courtisan ordinaire, ou sans mérite.

Si la conduite de l'empereur fut impolitique, celle des ministres doit exciter l'indignation de tous les hommes généreux. Ils traitèrent Cortez avec indifférence, et même avec insolence. Suivant leur pensée, en agissant ainsi, ils servaient les intérêts de leur roi; car, disaient ces esprits égoïstes, on ne devait aucune considération à un homme trop âgé pour être encore utile, et qui commençait à ne plus être favorisé de la fortune. Puis la gloire dont il était entouré

était éclipsée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes et plus importantes faites dans l'Amérique du sud. Pizarre et Almagro, en découvrant le Pérou, avaient procuré à l'Espagne une source intarissable de richesses, et tous les esprits étaient occupés par les événements qui se passaient dans cette partie du Nouveau-Monde. Les exploits de Cortez n'étaient plus regardés qu'avec indifférence, et le Mexique était subjugué et réuni à la couronne. Le temps était passé où Cortez pouvait réclamer un pouvoir qu'on n'avait pas osé lui refuser tant qu'il avait paru nécessaire. Pour de nouvelles entreprises, il fallait des hommes jeunes et dont la valeur ne fût pas affaiblie par les années. L'empereur n'avait plus rien à attendre de Cortez; il n'avait donc plus rien à lui accorder. Tels furent les motifs allégués par les ministres. Les ennemis de Cortez triomphaient enfin, et sous prétexte de rendre service à leur maître, ils réussirent à faire destituer un homme dont ils poursuivaient la perte depuis si longtemps.

Cortez dépensa les dernières années de sa vie en de longues et inutiles sollicitations auprès des ministres et du conseil des Indes; ses plaintes ne furent pas écoutées; l'appel qu'il faisait à ses services passés ne fut pas entendu. Les personnes éminentes qui étaient à la tête des affaires d'Amérique repoussèrent constamment ses justes

demandes; il ne put obtenir d'être réintégré dans son gouvernement, et se vit enlever le fruit de ses exploits par des courtisans plus habiles. Dans son âge mûr il aurait supporté les dédains de la cour, sinon avec indifférence, du moins avec courage; mais les années avaient éteint le feu de la jeunesse, et les humiliations continuelles abrégèrent une vie déjà usée par des fatigues extraordinaires. Dans les derniers temps, lorsqu'il aurait dû jouir d'un repos chèrement acheté, il était triste de voir le conquérant du Mexique attendre dans les antichambres la faveur d'une audience qu'il avait de la peine à obtenir. On raconte qu'un jour, il perça la foule pour s'approcher de la voiture de l'empereur, et qu'il l'entendit, feignant de ne le pas connaître, demander tout haut quel était cet homme : « Dites à l'empereur, repartit Cortez, que cet homme lui a donné plus de royaumes que ses pères ne lui ont laissé de villes. » La réponse était fière, mais elle n'était pas de nature à lui attirer les bonnes grâces de Charles-Quint.

Après sept années d'une existence aussi misérable, l'ingratitude brisa ce noble cœur : Cortez mourut le 2 décembre 1547, à l'âge de 62 ans. L'envie expira sur sa tombe; on lui fit des funérailles magnifiques, et ses restes mortels, transférés à Mexico, furent placés dans une chapelle de l'hôpital de Jésus qu'il avait fait construire.

Cortez fut marié deux fois, la première à Cuba avec Dona Catalina Suarez, qu'il perdit peu de temps après la prise de Mexico. La seconde fois, il épousa la sœur du duc de Bejar; il en eut un fils qui succéda à ses titres; mais à la quatrième génération, le nom de Cortez s'éteignit faute de descendants masculins.

Cortez eut encore un autre fils dont la destinée fut bien malheureuse; il devait le jour à la célèbre Marina; quoique la religion repousse de semblables liaisons, l'histoire ne doit pas les passer sous silence, ne serait-ce que pour blâmer celui qui a le malheur de s'y livrer. Ce fils semblait avoir hérité des qualités de son illustre père; en considération de la noblesse de sa mère, il obtint l'habit de chevalier de Saint-Jacques. Demeurant à Mexico, il fut injustement impliqué dans une révolte qui éclata en 1568, et ses juges oubliant le nom de son père eurent la cruauté de le laisser périr dans les tourments de la torture. Dona Marina épousa un gentilhomme Castillan, et fixa son séjour à Mexico, dont l'interprète Aguilar avait été nommé corrégidor.

Cortez survécut à presque tous ses amis les plus chers. Velasquez de Léon, Morla, Escalente périrent avant la prise de Mexico. Nous avons raconté la fin prématurée de Sandoval, et la triste conclusion de la révolte de Olid; Alvarado eut une mort plus malheureuse : son cheval le

jeta dans un immense précipice, et ce fut en lambeaux qu'on en retira son corps.

L'histoire de la vie de Cortez est un tissu de faits si extraordinaires et si glorieux, qu'elle semble avoir été inventée par l'imagination brillante des écrivains auxquels nous devons les romans de chevalerie. La destruction de sa flotte à la Vera-Cruz ; son audacieuse entrée à Mexico ; la capture de Montezuma au milieu de sa capitale ; la défaite de Narvaës ; la victoire de Otumba ; le siége de Mexico, offrent une suite d'événements merveilleux et presque sans exemples. Parmi les hommes qui se sont illustrés dans la carrière des armes, peu ont possédé au même degré que Cortez, la sagesse dans les conseils, la sagacité à concevoir ou à préparer le plan d'une entreprise, et les talents nécessaires pour la mettre à exécution. Habile dans les négociations, il possédait un tact remarquable pour juger d'un coup-d'œil le côté faible des hommes et s'en servir pour les exploiter à son profit, merveilleusement aidé en cela par ses manières séduisantes et son éloquence naturelle. Il avait l'esprit plus cultivé qu'aucun des autres conquérants du Nouveau-Monde, et la lecture de ses dépêches démontre que son séjour à l'université n'avait pas été infructueux. Au dire de Robertson, juge compétent, « ces dépêches font honneur au talent d'écrivain de Cortez. »

Dans ses relations sociales, Cortez était encore un homme remarquable. Son cœur noble et généreux, ses manières conciliantes, son amitié sincère et solide expliquent le dévouement de ses amis. On l'a accusé à tort d'avoir été cruel et féroce. Si dans plusieurs circonstances il fit couler le sang des Indiens, il y fut forcé par une impérieuse nécessité, ou pour exercer des représailles méritées. Dans plusieurs actions de sa vie, il montra une terrible sévérité; mais rappelons-nous qu'il avait à combattre des ennemis belliqueux, féroces, implacables.

Le supplice de Guatimozin lui a été justement reproché; et il est impossible de le justifier. Quel est le héros dont la vie n'offre pas de taches? Il est également des faits de sa conduite privée, sur lesquels il convient de jeter un voile épais, quoique les mœurs de son siècle puissent en quelque sorte les justifier.

Le nom de Fernand Cortez brillera éternellement, parmi ceux des conquérants du Nouveau-Monde. Son habileté, son courage, sa grandeur d'âme et sa gigantesque expédition du Mexique, entourent sa vie d'une auréole de gloire que rien ne peut ternir. Et cependant, quelle fut la récompense d'un mérite si éminent, de si grands, de si éclatants services? l'ingratitude et le dédain. Charles-Quint traita Cortez comme Ferdinand le catholique avait traité Colomb. Tous les

deux furent repoussés par les rois qui, par de vains motifs de crainte et de jalousie, n'osèrent pas confier à ces hommes supérieurs l'exercice d'un pouvoir dont on redoutait l'emploi dans leurs mains. Ces hommes, cependant, n'en avaient jamais fait usage que pour la gloire de leur pays et l'honneur de leur souverain.

Cortez, méconnu de ses compatriotes, victime de l'ingratitude royale, était à peine descendu dans la tombe, qu'une tardive justice lui fut rendue, et la postérité parmi les grands hommes dont s'honore l'Espagne, a placé et placera toujours au premier rang le conquérant du Mexique.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TOURS, IMPRIMERIE DE MAME.





